

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO DE LA FRANCE.

LE CARNAVAL.

Les Tarentins, frappés, dit-on, d'un rire épidémique, consultèrent l'oracle pour en être délivrés; au moment où, d'après sa réponse, ils assistaient à une hécatombe présidée par les vieillards les plus graves, un petit enfant dit un mot plaisant qui mit le feu aux étoupes, et l'épidémie reprit de plus belle. Voilà une maladie à laquelle notre temps ne nous paraît guère exposé. Nous sommes à l'époque de l'année consacrée traditionnellement au plaisir, et la joie que le carnaval fait éclater est plus triste que la tristesse. On a beau multiplier les fêtes, les rendre plus fastueuses que jamais, inventer les plus âpres folies, rien ne rit au milieu de cette agitation malade, et l'on n'a plus que le mensonge de la gaieté.

C'est là un signe fâcheux pour l'âge nouveau. On s'amusait si facilement, si franchement dans l'ancienne France! On riait à avaler ses oreilles, selon une expression pittoresque, et cela pour si peu! Le carnaval n'était pas dispendieux, mais on faisait large dépense de bonne humeur. Le sieur de Bras, le naïf historien de la ville de Caen, nous raconte les divertissements par lesquels cette saison de l'année était signalée pendant sa jeunesse, sous les derniers Valois. Écoutons cette description des pompes joviales d'un autre âge, qui sont bien faites sans doute pour inspirer à nos somptuosités modernes une orgueilleuse pitié, mais où se donnait carrière la bonhomie spirituelle de nos pères, qui est morte et ne reviendra plus.

“ La jeunesse, dit-il, s'exerçait à plusieurs passe-temps : les uns à tirer de l'arc, de l'arbalète, aux papegaux et à la butte; les autres en danses, momeries du jour que l'on appelle à présent mascarades. Une fois je vis danser les petits chevaux qui étaient de toiles peintes, et il semblait que ceux qui dansaient fussent dessus, et ils avaient toute sorte de mouvements par bonne industrie.

“ Une autre fois, je vis les divers cas (les dix verts cats, *cats* à la rustique au lieu de *chats*) qui étaient *dix* accoutrés de *vert*, testières, pattes et queues de *chats*.” Le calembourg prenait, comme on le voit, d'audacieuses licences.

“ Une autre fois, je vis des Faucheurs qui voulaient couper de leurs faux les fausses langues, qu'ils faisaient conduire peintes et portées devant eux, ce qu'ils ne pouvaient faire ; et, en dansant, ils faisaient une pause, disaient et chantaient :

Fausses langues nous faucherons !

Et ils s'efforçaient de les faucher, et ils reprenaient :

Par la corbieu ! nous ne pourrons :

Les racines en sont trop fortes.

“ Puis, à quelque autre année, représenter les triomphes de César, avec une morisque devant lui, dont les accoutrements étaient bleus, semés de paillettes d'étain ; et il y avait plus de cent personnes masquées, portant ce qu'on appelait alors de faux visages. Et ce cortège donnait grand contentement à la vue.

“ Je vis encore courir par la ville les personnes qui faisaient les folles entreprises : elles portaient de petites enseignes où leur folle entreprise était inscrite : l'un voulait manger les charrettes ferrées (*ferrées*, signifie frites à la farine, au sucre, il ne faut pas s'y tromper) ; un autre voulait toucher la lune avec les dents ; un autre, regarder le soleil sans ciller l'œil ; un autre, rompre l'anguille avec les genoux, un autre étouper les quatre vents ; un autre, monter au ciel tout chaussé et tout vêtu ; un autre, porter une meule de moulin ; un autre, enfin, faire taire les femmes qui lavent la buée ; et un grand nombre de folles entreprises. Il est vrai de dire que les costumes de ceux qui représentaient ces passe-temps n'étaient de velours, de satin, ni de soie, mais de toile peinte, avec de faux or et de faux argent, et les façons de leur accoutrement étaient versifiées selon les personnages. Aussi l'on ne faisait point décréter leurs terres pour leurs dettes, et ils donnaient autant de plaisir que ceux qui sont plus bravement en point.

“ On jouait aussi fort souvent des mystères de saints et saintes, comme de saint Sébastien, de sainte Honorine, des saints Abraham et Isaac et autres histoires.”

Tels étaient les divertissements de ces âges où le vieil esprit gaulois se donnait libre carrière ; tel était le carnaval d'une bonne ville de province au seizième siècle. Il ne reste guère aujourd'hui, de toutes les parades traditionnelles, que la promenade triomphale du bœuf gras, laquelle probablement, si un intérêt commercial ne s'y mêlait pas, aurait aussi disparu. On nous permettra de protester, au sujet de cette victime couronnée de fleurs qui passe encore aujourd'hui dans nos rues,

contre l'opinion qui lui attribue une origine égyptienne, et qui prétend reconnaître en lui l'antique bœuf Apis. Il ne vient nullement des bords du Nil, mais des bords du Jourdain. Le peuple n'aurait jamais songé à faire un tel honneur au dieu des Pharaons; c'est là une imagination qui ne pouvait venir qu'après coup à des savants. Mais la foule acclamait, fêtait, honorait à sa manière les animaux qui avaient, dans l'étable de Bethléem, réchauffé de leur haleine l'enfant Jésus venant de naître.

L'âne et le bœuf dont parle l'Évangile furent tour à tour l'objet de ces hommages. L'âne eut le pas sur son compagnon, parce qu'il avait eu un plus grand rôle que celui-ci dans la vie du Sauveur.

Il n'avait pas seulement assisté à sa naissance, il l'avait porté encore dans sa fuite en Égypte et dans son entrée à Jérusalem. Pendant tout le moyen-âge, ce fut la fête de l'âne qui fut célébrée: le bœuf était mis en oubli. L'âne était, comme on le sait, le héros de la fête des Fous, qui était le carnaval de ce temps-là. Il y avait un office et des chants pour cet office. Le Missel relatif à la fête de l'âne a été publié récemment: on peut voir notamment celui de l'église de Sens, composé vers la fin du douzième siècle, par l'archevêque Pierre de Corbeil: M. Bourquelet a imprimé ce curieux document dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*.

L'église était le théâtre de ces naïves folies. Les chantres en étaient les principaux acteurs. Ils commençaient l'office par ces invitations à la joie, chantées à la porte de l'église, *in januis ecclesiæ*:

Lux hodie, lux lætitiæ! me judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit, solemnibus istis!

“Lumière de ce jour, lumière de joie! Par notre arrêt; quiconque sera triste devra être exclu de cette solennité!”

Sint hodie procul insidiæ! procul omnia mœsta!
Læta volunt quicumque volunt asinaria festa.

“Loin de nous en ce jour tout discord! Arrière les figures piteuses! Ceux qui fêtent l'âne ne veulent que la joie!”

L'âne, couvert de sa chape dorée, assistait patiemment aux plus bizarres cérémonies. On le conduisait boire, on le conduisait manger, on le conduisait au lutrin.

Là on lui chantait la fameuse prose

Orientis partis
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus

Des régions de l'Orient
Un âne nous est venu,
Superbe et très-vigoureux,
Sans pareil pour les fardeaux.

Hez! sire âne, car chantez!
Belle bouche rechignez,

Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à planté.

Lentus erat pedibus
Ni si foret baculus
Et eum in clunibus
Pungeret aculeus.

Il avait la marche lente
Si on n'usait du bâton,
Et si on ne le stimulait
Par derrière avec l'aiguillon.

Hez ! sire âne, etc.

Si, par instinct d'imitation, l'animal s'avisait de braire, la gaieté populaire était portée à son comble. Comment expliquer ce qui passerait de nos jours et ce qui passa ensuite pour une profanation ? Par la familiarité extrême du peuple avec l'Eglise : " L'Eglise était tout pour lui, dit M. Guérard. Tous avaient sujet d'aimer le temple. Pour le serf c'était un asile contre la cruauté de son maître ; c'était aussi le lieu dans lequel un jour peut-être il recouvrerait la liberté. C'était là que l'affranchi, après avoir obtenu la sienne, trouvait la protection dont il avait besoin pour la conserver, tandis que l'homme libre lui-même y voyait la garantie officielle que réclamaient la sûreté de sa personne et la possession de ses biens. Les pauvres y venaient chercher du pain et les malades la santé. C'était le centre de tous les intérêts, où la vie sociale s'était réfugiée toute entière."

" L'Eglise et le peuple, dit M. Michelét, étaient encore sans défiance l'un de l'autre ; la mère voulait à elle seule suffire à son enfant. Elle l'acceptait tout entier, sans réserve.

Pandentemque sinus et tota veste vocantem
Cæruleum in gremium...."

Elle le tolérait jusque dans ses extravagances, parce que c'étaient celles d'un enfant simple et ignorant. Mais bientôt il n'en fut plus de même : les naïvetés tournèrent en dérisions, et il fallut contenir d'abord, puis supprimer ce qui dégénérait en scandale. On voit, dans le courant des treizième et quatorzième siècles, un assez grand nombre de lettres comminatoires, sentences, prescriptions, ayant pour but d'imposer une certaine mesure aux folies de la fête de l'Âne ; on cherche à retrancher les abus ; on édicte, par exemple, qu'il ne sera jeté sur la tête du préchantre des fous que trois seaux d'eau au plus (trois seaux en plein hiver, c'est encore une quantité appréciable.) Enfin, au quinzième siècle et au seizième siècle ou plus tard, dans certaines églises, la prohibition est absolue et sévère.

Que fit-on en présence d'une interdiction si rigoureuse ? On essaya, comme toujours, de la tourner. On abandonna l'âne ainsi proscrit, frappé à la fois par les foudres de la Sorbonne et du Parlement. On prit son compagnon de l'étable de Bethléem, le bœuf négligé jusqu'alors ; on lui mit sur le dos la chape et les atours et les guirlandes dont l'autre fut dépouillé ; on le conduisit, non plus à l'église qui lui était fermée, mais

par les rues de la ville, au son de la musique, au milieu de brillantes cavalcades.

Telle est l'origine des grandeurs du bœuf gras. Son avènement est relativement moderne, il ne remonte pas au-delà du seizième siècle : un prédicateur du temps de Henri IV, Valladier, le citait en exemple des vanités mondaines : " Vous voyez, s'écriait-il, le beau bœuf violé (mené au son des violons) au mois de mars : on lui dore les cornes ; on le couvre de fleurs ; quoi faire ? Pour la boucherie ! "

Ainsi les favoris de la popularité se détrônent, se succèdent, pour disparaître à leur tour.

LOUIS MOLAND.

LA SAINT VALENTIN.

D'après une croyance généralement répandue dans toute l'Europe au moyen âge, le jour où l'Eglise honore la mémoire de saint Valentin, le 14 février, était une des fêtes les plus importantes de l'année. L'homme qui, ce jour-là, s'offrait le premier aux regards d'une jeune fille, devait être son époux, ou pour le moins, son préféré. Pendant douze mois consécutifs, il avait le caractère et les droits d'un fiancé. Pierre, avant tous, avait vu Jeanne à sa fenêtre, le 14 février, au moment où l'aube naissante commençait à dorer les vitres ; par suite de cette circonstance accidentelle, un lien s'établissait entre eux. Jeanne avait un galant en titre, un cavalier servant, qui, avec la sanction des deux familles intéressées, la courtoisait sans que personne y trouvât matière à récrimination. L'union platonique du Valentin et de la Valentine était dans les mœurs ; aujourd'hui même elle y est encore çà et là, *passim*, comme disent les savants. Un poète moderne l'a retrouvée sur les rives de la Meuse, de la Meurthe et de la Moselle, et en parlant du jeune Lorrain que la matinée du 14 février désigne à l'attention spéciale d'une de ses compatriotes, il a rimé ces vers où revit la poésie légère du dix-huitième siècle :

Il est alors son Valentin,
 La bergère est sa Valentine ;
 Leur ardeur n'est point clandestine ;
 A la fête, au bal, au festin,
 Il l'escorte, soir et matin.
 Il est prévenant, galantin,
 Mais loyal comme un palatin ;
 Et quoique l'amour le lutine,
 Jamais son transport libertin
 Ne fait rougir la Valentine,

Qui porte, à défaut de satin,
 Un article de Saint-Quentin :
 Et suit, comme un guide certain,
 Sans que sa pudeur se mutine,
 Le fiancé qu'on lui destine.
 Il la mène voir Fagotin
 Et la régale, à la cantine,
 De vin blanc et de biscotin.
 Sans craindre la flamme intestine

Qui consume le Valentin,
 Seule avec lui, la Valentine,
 S'en va, sur le côteau lointain,
 Cueillir le muguet et le thym,
 Baignés de rosée argentine.
 Mais à quoi bon des mots en *tin*
 Epuiser notre cassetin ?
 Les amours du beau Valentin
 Suivent l'ordinaire routine :
 Un prêtre, hérétique ou latin,
 Unit le sort du Valentin
 A celui de la Valentine.

De même que les pauvres, les riches et les puissants chômaient alors la Saint-Valentin ; elle donnait lieu aux premières fêtes en plein air dans les régions favorisées où l'hiver n'est que nominal, où les orangers fleurissent, où les brumes n'obscurcissent qu'à de rares intervalles l'azur éblouissant du ciel. Sous les feuilles renaissantes des jardins d'Italie, près des villas dont Palladio et le Trimatice avaient dessiné les majestueuses façades, erraient les Valentins et les Valentines ; ils s'enivraient du parfum des jeunes fleurs, prêtaient l'oreille au gazouillement des oiseaux avec lequel rivalisaient l'harmonie de leurs stances et de leurs sonnets amoureux. C'étaient des réunions insoucieuses et pimpantes comme celles du *Décameron*. Point de propos graves, point de lectures sévères ; on ne voulait d'autres livres que les *Novelle* de Giraldi Cinthio, celles de Bandello, la *Giuletta* de Luigi da Porta, les *Pracevoli notti* de Straparole, et autres contes où, il faut bien le reconnaître, la peinture des faiblesses et des passions humaines ne se renfermait pas toujours dans les strictes limites des convenances.

Où chercher l'origine de la Saint-Valentin ? Si nous feuilletons les énormes volumes de Bollandus et de ses continuateurs, dont l'autorité hagiographique est incontestable, nous voyons qu'en l'an 71 de notre ère, on amena devant l'empereur Claude un chrétien nommé Valentin, qui fut sur le point de convertir cet empereur par ses éloquents exhortations ; mais le préfet de Rome, Calpurnius, parvint à se le faire livrer et le remit entre les mains de son lieutenant Asterius. Valentin, inébranlable dans sa foi, inspiré par elle, convertit le lieutenant et quarante-six autres personnes. Claude le sut, ordonna de sévir contre Valentin et ses néophytes, qui furent tous décapités dans la voie Flaminia. Une pareille légende a-t-elle le moindre rapport avec les sentiments tendres qui, suivant la tradition, prennent naissance au 14 février ? Le vénérable martyr est évidemment étranger aux pratiques modernes que l'on a osé placer sous son auguste patronage ; elles se rattachent à un autre ordre d'idées.

C'est vers le milieu du mois de février que se réveille la nature endormie par l'hiver. La végétation suspendue reprend son cours ; les bourgeons se forment, les brises s'attédisent, les oiseaux pensent à leurs nids. Nos pères avaient imaginé d'assigner une date précise à cette grande régénération : suivant eux, c'était le 14 février que chaque oiseau se choisissait une compagne pour le reste de l'année. Pourquoi les hommes n'auraient-ils pas imité la gent emplumée ? De là venait l'opinion vulgaire que la Saint-Valentin était le jour des déclarations, le point de départ de liaisons qui, comme celles de toutes les comédies et de tous les vaudevilles, aboutissaient au mariage. Dès l'aube de ce jour solennel, tous les amants étaient debout, rôdant sous les fenêtres de leurs belles, se disputant les bénéfices du premier coup d'œil. N'allez pas croire que ce fût une loterie où tous avaient des chances égales : les dés étaient pipés ; la victoire était promise à celui qui avait des intelligences dans la place. Les deux amoureux trouvaient moyen de se parler, de s'écrire, de se voir avant l'heure décisive : ils mettaient le hasard d'accord avec leur inclination, et Rosine n'ouvrait sa croisée que si elle reconnaissait la voix de Lindor, qui chantait sous le balcon :

Ecce ridente in cielo
Punta la bella aurora,
E tu non sorgi ancora !
Tu poi dormir così !

Il reste en France peu de traces de la Saint-Valentin ; c'est à peine si, çà et là, dans quelques villages isolés, nous pourrions découvrir des Céladons rustiques qui, le 14 février, quêtent le premier regard de leur bien-aimée, et décorent la façade de sa chaumière des rares feuillages de la saison. Le culte de la Saint-Valentin ne s'est conservé, chose bizarre ! que dans une contrée où les saints ne reçoivent plus d'hommages, en Angleterre. A la vérité, il s'y est singulièrement transformé : c'est maintenant le jour des tendres correspondances. Des milliers de lettres circulent d'un bout à l'autre du Royaume-Uni ; les jeunes gens adressent aux jeunes filles les missives les plus galantes, les madrigaux les mieux tournés ; les jeunes filles, sous le voile pudique de l'anonyme, révèlent leurs secrets penchants. Les deux sexes, ce jour-là, font assaut de compliments quintessenciés, souvent ironiques ; ces élucubrations épistolaires sont épigrammatiques plutôt que sentimentales. Ils se décochent des quolibets, se disent réciproquement de mordantes vérités, se donnent des rendez-vous impossibles et voilà à quoi se réduit aujourd'hui la Saint-Valentin.

C'est la poste qui la soutient.

CHATEAUBRIAND.

Il semble qu'il y ait quelque chose de fondé dans le reproche qu'on nous fait souvent de trop oublier Chateaubriand. Les catholiques sont, de tous les hommes, ceux qui doivent avoir la répulsion la plus obstinée pour tout ce qui pourrait ressembler à de l'ingratitude. L'Eglise n'est pas seulement une école de respect, mais elle est aussi une école de reconnaissance, et nous devons créer dans nos cœurs une sorte d'immortalité à ces rares esprits qui ont fait ici-bas avancer le royaume de Dieu. Malgré mille défauts, Chateaubriand est un de ces esprits-là; il appartient à cette grande race.

Il ne faut pas dire avec certaines voix légères : " Chateaubriand a sauvé l'Eglise," ce qui est absurde. Mais il convient d'avouer que le *Génie du Christianisme* est une œuvre dont Dieu a bien voulu se servir pour ramener les âmes à l'éternelle Lumière. Et c'est par milliers en effet que ce livre étonnant a poussé les âmes dans le sein d'un Dieu inconnu ou méprisé. Ce livre a été l'arc en-ciel après le grand déluge.

Ah ! je sais bien qu'elle a vieilli, cette œuvre jadis étincelante de tant de jeunesse, je n'ignore pas qu'elle a plus d'éclat que de profondeur; j'avoue que le génie, n'y a point mis sa marque impérissable, et je n'y vois point cette griffe du lion qui se montre dans tous les ouvrages du grand Joseph de Maistre. Il est très facile aujourd'hui de prendre le *Génie du Christianisme* entre ses doigts méprisants; de jeter sur ces pages trop brillantes un mauvais sourire plein d'ingratitude, ce sourire qui n'est qu'une grimace; de couvrir ce livre de son dédain et d'aller jusqu'à s'écrier : " C'est une œuvre médiocre." Oui, rien n'est plus aisé, et le livre lui-même paraît cent fois donner raison à ces petits insulteurs, à ces critiques sans largeur.

Le *Génie du Christianisme*, sans doute, n'est point l'œuvre d'un théologien instruit, ni d'un vaste penseur. Toute l'argumentation s'y réduit à peu près à cet argument : " On a eu bien tort de renverser le christianisme : il était si pittoresque ! " Combien de chapitres n'ont réellement pas de conclusion plus forte ! " Pourquoi a-t-on détruit tant d'églises ? Leurs ruines étaient si poétiques à minuit, par un beau clair de lune. Et les capucins, pourquoi les avoir chassés ? Ils avaient de si longues barbes qui inspiraient si bien les peintres. Pourquoi faire la guerre à une doctrine qui fournit tant de sujets de tableaux ? etc., etc."

Certes, il n'est rien de plus puéril que tous ces prétendus raisonnements, et je suis intimement persuadé que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* devait ressentir de véritables mouvements de colère en lisant certaines pages du *Génie du Christianisme*. Et réellement, le génie peut légitimement exercer ici son droit à l'indignation !

Le chapitre que Chateaubriand a consacré à la Foi nous peut donner une idée des profondeurs de sa théologie. Vous pensez peut-être que l'auteur du *Génie du Christianisme* va nous fournir ici quelque noble définition de cette vertu théologale, de ce libre acquiescement de notre intelligence aux vérités révélées. Point. Chateaubriand joue sur les mots, et parle de la foi... des anciens chevaliers; il explique ce que signifie cette expression : "*Bailler sa foi*," et n'oublie point de parler de Roncevaux. Puis, par une étymologie des plus malheureuses, il nous montre que *foyer* vient de *foi*. Hélas!—Et le tout se termine par cette apostrophe plus que *précieuse* : "Foi céleste, foi consolatrice, tu fais plus que de transporter des montagnes; tu soulèves les poids accablants qui pèsent sur le corps de l'homme!!!"

Un plan diffus, et qui n'a rien de philosophique; un style souvent prétentieux; l'abus des antithèses et des contrastes prolongés; des phrases vides et sonores; des périodes à la Jean-Jacques et une imitation aussi visible qu'involontaire de cet ami de la Nature; une ignorance presque absolue de certaines matières (telle, par exemple, qu'en énumérant les vierges que l'Église a placées sur ses autels, Chateaubriand tout d'abord, en première ligne, cite "sainte Geneviève de Brabant," qui n'est pas sainte, qui n'est pas vierge, et qui probablement n'a jamais existé); beaucoup de prétentions, avec un air guindé qui ne laisse pas souvent de place au sourire; la confusion perpétuelle du merveilleux avec le surnaturel; un certain pittoresque vieillot et des périphrases que Delille n'eût pas reniées, comme celle-ci pour exprimer le baptême : "Le solitaire du rocher versa l'eau lustrale sur sa tête;" une admiration excessive pour les miévreries de Bernardin de Saint-Pierre, pour les pauvretés tragiques de Voltaire, et même un peu pour la *Henriade*; des lacunes, des ignorances, des sophismes, et beaucoup, beaucoup de creux... Oui, voilà bien, je pense, tous les reproches qu'on est en droit de faire à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Nous les admettons tous, et les jugeons mérités.

Et cependant nous persistons à croire que c'est là une œuvre magistrale, une œuvre immense, une œuvre dont le mérite est grand, mais dont l'influence a été cent fois plus grande encore. Car on peut résumer en ces quelques mots tout un jugement sur Chateaubriand : "Il a eu plus d'influence que de génie."

Nous allons plus loin : le *Génie du Christianisme* est une de ces

œuvres qui renferment tout un siècle dans leur sein. Ce livre qui a tant de défauts, mais aussi tant de qualités de premier ordre, ce livre a enfanté et mis au monde le dix-neuvième siècle. Nous essaierons de le faire voir.

Et quelle est donc la vertu principale de cette œuvre étrange? A quoi doit-elle cette puissance incontestable, cette fécondité magnifique?

C'est une œuvre d'initiative. N'exprimât-il que les efforts d'une belle intelligence pour entrer dans vingt voies nouvelles, en art, en littérature, en histoire, le *Génie du Christianisme* mériterait d'être immortel, et il ne peut point ne pas l'être.

Tout défectueux qu'il soit, le seul plan de ce livre atteste sa nouveauté profonde: et c'est la seule profondeur qu'on y doive peut-être constater. Les deux tiers du livre sont consacrés à la *Poétique* du christianisme; oui, les deux tiers, et Chateaubriand par là a révélé sa grandeur originale. A la fin du siècle dernier, au commencement du nôtre, un grand théorème se dressait dans le monde et réclamait sa solution: il fallait à tout prix prouver que le christianisme était poétique, en d'autres termes qu'il était beau. Il fallait énergiquement réconcilier la Beauté et la Vérité, qui semblaient désunies aux yeux des hommes. Le XVII^e siècle s'était humblement prosterné à genoux devant la vérité du christianisme vainqueur; mais il n'en avait pas vu le rayonnement, la beauté. Depuis deux cents ans, on en était aux fameux vers de Boileau: "*De la foi des chrétiens les mystères terribles — D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.*" Il fallait à toute force battre en brèche ces affreux vers-là et leur donner un démenti définitif. Il fallait prouver que la lumière du christianisme doit pénétrer partout, et notamment dans l'Épopée, dans le Drame, dans l'Ode, comme aussi dans la Musique, dans la Peinture et dans l'Eloquence. Il fallait prouver qu'on n'a pas le droit de n'être chrétien qu'aux heures de la prière et de la messe, mais qu'au contraire, toujours et partout, il faut tout pénétrer de sa foi. Il fallait jeter à la porte la vieille mythologie honnie et faire entrer à sa place la Vérité enveloppée de rayons. Chateaubriand ne recula point devant cette tâche, mais il faut avouer que la résistance fut des plus vives. "Quoi! nous serons réduits à dire "Dieu" et non point Jupiter; quoi! il en faudra venir à prononcer en vers le nom de Jésus-Christ et celui de l'Eglise; quoi! la théologie aura ses droits d'entrée dans la poésie!" Oui certes, et qu'on nous permette de le dire avec un cri de joie, la chose est faite, c'est fini. Dieu et l'âme sont maintenant les maîtres presque absolus des cordes de la lyre; ceux qui sont chrétiens dans leur vie le sont aussi dans leurs livres, et même dans leurs vers; nous n'avons plus besoin du *Dictionnaire de la Fable* pour comprendre nos poètes; nous possédons

les *Méditations* de Lamartine et les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo, œuvres vivantes et pleines de réalités idéales ; on ne sépare plus niaisement le Beau et le Vrai ; on se dit que l'Eglise, ayant la Vérité, doit avoir et a nécessairement la Beauté ; on admire littérairement la Bible, la Liturgie, les Pères ; on sent, on sait qu'il y a une musique catholique, une peinture catholique, une architecture catholique. *Actum est, c'est fait.*

C'est fort bien ; mais à qui devons-nous cette invraisemblable révolution. Remontez le cours du temps. Au-delà de 1802, rien n'arrêtera vivement vos yeux, et 1802, c'est la date du *Génie du Christianisme*. Feuillotez, feuillotez maintenant ce livre tout à l'heure si dédaigné, et placez-vous à ce point de vue que nous venons d'indiquer. Il frappa les contemporains de Chateaubriand, et les principales critiques qu'eut à subir sa première œuvre se rapportent précisément à cette préoccupation uniquement artistique : "ON NE DOIT PAS parler de la religion sous les rapports purement humains NI CONSIDÉRER SES BEAUTÉS LITTÉRAIRES ET POÉTIQUES."* Critique de professeur de rhétorique et de pédant, ou plutôt critique où se résume très exactement tout l'esprit des trois derniers siècles, Chateaubriand marcha dessus et fit bien. C'est grâce à lui que dans le monde nouveau on poussa enfin ce cri libérateur : "Le christianisme est beau !" Et tous ceux qui le jetèrent en vinrent bientôt à s'écrier : "Le christianisme est vrai !" C'est ainsi que s'ouvrit le dix-neuvième siècle.

Mais Chateaubriand était appelé à produire, par ce même livre, beaucoup d'autres révolutions considérables. On se rappelle quelle était, au XVIIIe siècle, la physionomie de la critique littéraire : un nom la résume, celui de Laharpe. Cette critique était fine, mais étroite ; pénétrante, mais sans élévation. On s'y préoccupait de la grammaire et de l'art d'écrire, plus que du vrai style, qui est l'expression de l'âme humaine, plus que de l'âme elle-même. Sous les vers du tragique, on n'allait pas chercher la forme de son intelligence, le fruit de son éducation, le résultat de son milieu. Mais on épilogaît sur les mots, on disait : "Tel mot est noble, tel autre est bas, telle tournure est triviale." On discutait l'épithète, on analysait la périphrase ; "d'un mot mis en sa place" on sondait les beautés cachées. Quelquefois, mais plus rarement, on comparait notre art avec celui de l'antiquité, Racine avec Euripide, Corneille avec Eschyle. Mais c'était encore au point de vue de la grammaire et de la rhétorique. On peut dire, sans exagération, que Chateaubriand a changé tout cela. Il a créé la critique moderne ; il a ouvert cette noble voie. Chez lui, on ne se heurte jamais

* Défense du *Génie du Christianisme*, éd. Didot, II, 284.

à une réflexion grammaticale; il ne s'occupe pas des mots, mais des pensées. Il donne au cœur humain la place usurpée par la syntaxe. "Le père, la mère, l'ami, le vieillard, l'épouse, le fils," il étudie tour à tour ces grands types, et nous montre comment ils ont été compris par tels et tels écrivains qu'il interroge et compare. Cette seule méthode était un trait de génie; et quelques sacrifices que Chateaubriand ait faits à la rhétorique, on peut dire que par là il en a été l'heureux vainqueur. Car on peut faire bien des reproches à notre siècle, mais, grâce à Dieu, ce n'est pas le siècle de la rhétorique. Il dit ce qu'il pense, sans périphrase et sans apprêt. Chez Chateaubriand il reste encore quelques défauts de l'ancien régime littéraire; mais ne vous y trompez point: si, par quelques détails de son style, l'auteur du *Génie du Christianisme* appartient encore à l'école de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, il en est très éloigné par le coup-d'œil. Quel est l'écrivain du XVIIIe siècle qui aurait osé prendre pour base d'une nouvelle critique les passions, les caractères, les différentes situations de l'âme humaine?

Mais il faut ajouter que Chateaubriand est, en outre, le puissant créateur d'une nouvelle science qui n'a pas fait, depuis le *Génie du Christianisme*, assez de progrès dans le monde. Je veux parler de "l'art comparé." Il viendra un temps, soyez-en certain, où, sur l'expression de chacun de nos sentiments, on interrogera tour à tour tous les arts, l'un après l'autre. Il viendra un temps où le professeur de rhétorique (s'il y a encore une classe à porter ce vilain nom) dira à ses élèves qui l'écouteront, ravis: "Nous allons étudier l'amour d'une mère dans l'histoire d'abord: voici la mère des Machabées; puis, dans la peinture, voici une vierge de Raphaël; puis, dans la sculpture, voici une *pietà* de Michel-Ange; puis, dans la musique, voici une mélodie de Gounod." Quel charme de pouvoir suivre ainsi la même pensée, le même sentiment à travers tant d'interprétations qui sont à la fois si diverses et si ressemblantes? Quelle élévation dans cette méthode littéraire! Quelle heureuse vivacité dans l'enseignement de la littérature et de l'art ainsi compris! C'est Chateaubriand qui a encore frayé cette belle route sans en atteindre le terme, que ses petits neveux connaîtront. Dans ses chapitres sur les Passions et les Caractères, il n'a cessé de comparer toutes les littératures de l'antiquité avec toutes celles des temps modernes. C'était déjà très hardi, et nous devons pardonner à cet esprit aventureux et primesautier s'il n'a pas encore osé aborder la comparaison des différentes branches de l'art avec l'éloquence, l'histoire et la poésie. Mais il a et il aura des imitateurs. L'élan est donné, et dans quelques vingt années, on citera dans un morceau de critique ou du haut d'une chaire, on citera une phrase de Beethoven, un dessein de

Raphaël, une réduction de Michel-Ange ou de Pujet, avec cette même aisance que l'on met aujourd'hui à citer des vers de Lamartine ou une page de Joseph de Maistre.

Chateaubriand d'ailleurs n'a pas moins bien préparé la voie à la "Science comparée." Il montre sans cesse, et presque sans le vouloir, l'enchaînement rigoureux de toutes les sciences en les appelant toutes à la défense de la vraie foi. De là aussi, cette noble attitude de l'apologétique moderne, bien supérieure, suivant nous, à celle du dernier siècle. L'apologétique chrétienne est devenue tout à fait scientifique. Dans tout plaidoyer sérieux en faveur de nos dogmes, vous trouvez, vous êtes forcé de trouver un chapitre sur la géologie à côté d'un autre qui est tout philologique. L'astronomie, la paléontologie, l'histoire naturelle, la chimie, la géographie, l'histoire, la philosophie, la linguistique sont interrogées toutes à la fois, et il n'est plus permis à un écrivain catholique de ne pas invoquer leur témoignage. Mais où est le type de tous ces livres apologétiques ? Dans le *Génie du Christianisme*. Sans doute, le modèle a été depuis longtemps dépassé ; le dernier de nos savants est plus instruit et plus profond que M. de Chateaubriand. La science a marché enfin, et marché à pas démesurés ; les étymologies et les explications scientifiques de 1802 nous font rire. Oui, mais encore un coup, cet homme étonnant est venu le premier ; le premier il a imprimé ce caractère à notre apologétique agrandie, et il est resté bien supérieur à ceux même qui l'ont dépassé.

Un tel homme ne pouvait point passer devant l'histoire sans la transformer : il l'a transformée en effet. Avez vous lu les livres historiques des derniers siècles, j'entends les meilleurs ? Il arrive souvent qu'ils sont pleins de science et d'exactitude ; mais quelle froideur, quelle sécheresse ! Les faits sont racontés partout avec le même ton, et peints avec la même couleur, qui est le gris. Une scène des temps mérovingiens, une scène de Versailles, c'est tout un, et Clodion ressemble à Louis XIV. Quant à la philosophie de l'histoire, elle est trop souvent absente : l'enthousiasme pour le bien, l'indignation contre le mal, n'osent guère se montrer et se cachent si bien qu'on ne songe plus à les chercher. On voulait souvent, de bonne foi, remonter aux sources, et on y remontait ; mais le lecteur ne sentait pas assez vivement la force d'un procédé historique qui n'était pas assez constamment employé. Chateaubriand écrit ses *Études historiques*, œuvre beaucoup trop délaissée, et voilà que tout aussitôt la méthode qui consiste à remonter toujours aux sources est mise dans la plus belle, dans la plus éclatante lumière. Voilà que la philosophie circule à l'aise dans les pages de l'histoire transfigurée. Voilà enfin que la couleur locale donne pour toujours du relief et de la vie à toutes les époques, à tous les

théâtres de l'histoire. Qui a mieux compris que Chateaubriand les derniers Romains et les Barbares vengeurs ? Qui a mieux saisi et rendu ce formidable contraste entre ces deux races, dont l'une était dangereuse pour avoir trop vécu, et l'autre pour n'avoir pas encore vécu assez ; dont l'une était aussi éloignée de la civilisation par sa corruption que l'autre par sa grossièreté ? Relisez les *Etudes historiques* : elles n'ont pas tant vieilli que le *Génie du Christianisme*, et le mérite, ici, est aussi grand que l'influence a été considérable.

De l'histoire, la couleur locale, victorieuse, passa dans l'art, où nous espérons bien qu'elle restera toujours. Vous vous les rappelez ces pages timides et gauches de Chateaubriand sur les églises gothiques ? Relisez-les bien et bénissez-les ; car toute notre archéologie nationale est sortie de là. Est-ce que l'archéologie du Moyen-Age existait avant le coup de baguette de ce magicien ? est-ce qu'elle remonte plus haut que 1802 ? Vous savez ce que deux siècles ignorants avaient fait de nos vieilles églises ; tout d'abord ils leur avaient prodigué les dédains sans les compter, et Fénelon lui-même s'était chargé de résumer les idées de son temps, en décorant nos cathédrales du nom de barbares. On avait fait mieux. On les avait badigeonnées, meurtries, déshonorées. On avait collé contre leurs augustes portails des portiques doriques, ioniques et corinthiens, comme celui de Saint-Eustache ; on avait plaqué contre leurs murs des vingtaines d'autels à petit fronton triangulaire supporté par deux colonnes prétendues grecques ; on avait emmailloté dans le marbre les anciennes arcades, qu'on avait condamnées au plein ceintre à perpétuité, comme à Notre-Dame de Paris ; on avait remplacé les vieux vitraux par de belles vitres toutes blanches et toutes neuves, qui permettaient aux fidèles de mieux lire leurs *Eucologes* ; on avait démoli les trumeaux des portails parce qu'ils empêchaient le passage de ces dais de procession carrés, immenses et lourds ; on avait... Et que n'avait-on pas fait ? Les trois pages de Chateaubriand arrêterent ce beau mouvement, et l'archéologie naquit. Certes, aujourd'hui, quand on relit ce fragment du *Génie du Christianisme*, on sourit malgré soi des erreurs qu'il contient : "On pense, dit Chateaubriand, que le gothique nous vient des Arabes ; nous aimerions mieux en rapporter l'origine à la Nature." C'est presque ridicule ; mais qu'importent ces erreurs ? Ce qui frémit dans ces pages, c'est le respect, c'est l'amour. Et ces deux choses-là, en vérité, font des prodiges. C'est grâce à Chateaubriand que nos archéologues ont retrouvé aujourd'hui tous les secrets de cet art remis si légitimement en honneur ; c'est grâce à Chateaubriand que M. Viollet-Leduc peut écrire son *Dictionnaire de l'Architecture*, et M. Quicherat professer son admirable cours à l'École des Chartes, et c'est grâce à Chateaubriand que Notre-Dame et la Sainte-Chapelle sont si belles et si radieuses !

Il voulut toucher, il toucha à tout. N'étant pas satisfait d'avoir trouvé la théorie s'il ne fournissait point en même temps le modèle vivant, il écrivit les *Martyrs* pour réaliser sa doctrine sur le caractère poétique du christianisme et sur les épopées chrétiennes. L'entreprise était hardie, et plus que hardie. Il s'agissait de faire l'antithèse de *Télémaque*, de cette œuvre étrange qui, presque à elle seule, représente le génie français chez toutes les nations étrangères; il s'agissait de ruiner une popularité fortement établie, de battre en brèche cent préjugés tout puissants, et de prouver à des chrétiens qu'ils pouvaient prétendre à posséder une poésie chrétienne. Dès que les *Martyrs* parurent, ce fut un cri d'indignation parmi ces catholiques eux-mêmes dont Chateaubriand voulait servir la cause et démontrer la gloire. Tous les vieux tenants de la vieille rhétorique, toutes les têtes blanchies, toutes les voix tremblantes qui ne voulaient citer qu'Horace ou Virgile, les anciens professeurs des ci-devant collèges et leurs élèves, des prêtres honorables, des chrétiens vertueux s'écrièrent d'un commun accord que "la religion n'était plus respectée, qu'on la profanait en la mêlant aux fictions profanes, qu'elle n'était pas faite pour devenir un élément poétique, etc., etc." Ce qui revient à dire: "La Vérité n'est pas faite pour être belle." Les *Martyrs* n'en réussirent pas moins, et les rhétoriciens de collège furent eux-mêmes obligés de convenir que M. de Chateaubriand s'entendait assez bien à traduire les *bons* auteurs, c'est-à-dire les auteurs profanes. Quant aux vrais défauts de l'œuvre nouvelle, tous les critiques ne les virent pas clairement. On ne mit pas le doigt sur la plaie; on ne vit pas que les *Martyrs* ne sont que l'expression d'un contraste entre le christianisme naissant et le paganisme expirant, et que le poète, pour rendre le paganisme plus aimable et plus radieux, l'avait rajeuni de plus de dix siècles. Cet anachronisme peut faire honneur à la bonne foi de Chateaubriand, qui voulait accorder à ses adversaires plus qu'ils ne pouvaient lui demander; mais il fait moins honneur à son jugement et à la pureté de son sens historique. Un autre défaut, beaucoup plus grave, fut constaté par le chœur nombreux des mécontents. Il est certain que le *merveilleux* des *Martyrs* est insupportable, et qu'il est impossible de lire jusqu'à la fin ces scènes prétendues théologiques qui se passent au Paradis. Mais les critiques se sont mépris sur la cause du profond ennui qu'exhalent ces pages mortelles et des traits ridicules qu'il est trop aisé d'y signaler. Chateaubriand, ici, a manqué de simplicité. Il n'a pas voulu se contenter du surnaturel catholique, et s'est rudement battu les flancs pour inventer un nouveau merveilleux. De là "l'ange des saintes amours, l'ange de l'amitié," et tant d'autres séraphins qui sont niais parce qu'ils ne sont pas réels. Ce qui a perdu l'auteur des *Martyrs*,

c'est la lecture des poèmes italiens, et en particulier du Tasse. Pour faire un poème chrétien, sincèrement chrétien, il n'est pas nécessaire de transporter ses lecteurs dans un ciel que l'œil de l'homme n'a point vu et qu'il lui est interdit de décrire. Il n'a qu'à faire mouvoir tout simplement ses héros sur la terre, qui est peuplé en effet d'anges et de saints. Quoi de plus dramatique que la réalité chrétienne ! un combat perpétuel du Bien contre le Mal, un combat aux innombrables péripéties, auquel prennent part les damnés et les élus, et dont le catéchisme nous indique l'inévitable dénouement. Mais, d'ailleurs, on a recommencé les *Martyrs* sur ce plan si naturellement surnaturel, sur ce plan que nous signalons : et on en a fait une œuvre de tout point admirable et charmante. *Fabiola* n'est en quelque sorte qu'une seconde édition des *Martyrs*, revue et considérablement... corrigée.

L'activité de son esprit poussait Chateaubriand dans toutes les directions à la fois. On avait fait avant lui des romans, voire des romans chrétiens ; mais *Atala* n'en a pas moins été une révélation féconde. Il y avait tout un avenir nouveau dans le seul fait de transporter sous les forêts vierges de l'Amérique le théâtre de ce drame qui est à la fois naïf et malsain. Nous ne sommes point de ceux qui condamnent le Roman en lui-même, ni tous les romans. Tout au contraire, nous pensons qu'il faut que les catholiques s'emparent énergiquement de ce genre puissant, et le transforment. Le roman n'est que la peinture dramatique de l'âme humaine, de ses passions et de ses combats : eh bien ! donnons la victoire au Bien, et faisons des romans tant que nous pourrons. Mais n'y laissons pas tant de place que dans *Atala* aux ardeurs communicatives de la passion des passions, de l'amour. Surtout, n'affadissons point les âmes, comme dans *René*. "Je n'ai voulu peindre qu'une maladie de l'âme ; car la tristesse n'est qu'une maladie ;" ainsi s'est exprimé Chateaubriand lui-même dans son *Essai sur la littérature anglaise*. Mais son siècle, hélas ! s'y est mépris, et rien n'a été plus dangereux. De *René* date l'ère des poitrinaires. De *René* sont sorties tant de méditations hâves et blêmes, tant de spleens incurables, tant de tristesses malades. Combien de gens se portant bien, gras et fleuris, se sont plaint, depuis *René*, de suivre un sentier rude, de traîner le poids de la vie et surtout d'être incompris ! Dès qu'une génération se dit incomprise, elle est perdue ; car elle perd toute activité, et l'inaction c'est la mort. A tous ceux qui aiment *René*, j'indiquerai certain manuscrit du Xe siècle, conservé dans notre Bibliothèque impériale, et dans lequel la tristesse est appelée "le huitième péché capital."

Je ne parlerai pas des *Natchez*, que j'ai eu le courage de lire plusieurs fois et qui ne sont, à tout prendre, qu'une sorte d'*Atala* manquée.

Œuvre d'un ennui transcendant, pleine de méchantes périphrases et de longueurs plus méchantes encore ; œuvre dont l'influence et le mérite sont nuls. Jamais Chateaubriand n'y a été plus prétentieux, jamais en revanche il n'a été si simple que dans son *Itinéraire*, qui est celui de tous ses livres dont il faut conseiller le plus volontiers la lecture. On n'y pourrait peut-être pas signaler une seule périphrase : tout est dit sans apprêt, bien dit. Un très noble enthousiasme s'y allie facilement à des descriptions savantes et naturelles. C'est une suite de beaux paysages, et de dissertations érudites qui ne se font mutuellement aucun tort. Modèle qu'il faut placer sous les yeux des jeunes gens ; livre que Chateaubriand écrivit en se jouant et dont il voulait faire seulement une introduction à ses *Martyrs* ; cahier de notes qui est devenu un chef-d'œuvre.

Il semble, d'ailleurs, que cet homme étrange ne pouvait choisir que des sujets à la fois originaux et féconds. Son *Essai sur la littérature anglaise* et sa traduction du *Paradis perdu* sont, si vous le voulez, pleins d'imperfections regrettables ; mais ils ont contribué à ramener parmi nous ce goût pour la littérature anglaise que le XVII^e siècle avait outragée si grossièrement. Shakespeare, chassé de France par la main de Voltaire, y est rentré tout rayonnant, conduit par la main de Chateaubriand et par son école. Il est vrai que l'auteur des *Martyrs* croyait avoir rendu à la littérature anglaise plus encore qu'elle ne lui avait donné : "Lord Byron, disait-il, est le fils de mon *René*." Espérons, pour son honneur, que Chateaubriand se trompait. Mais, vous le voyez, il laissait partout l'empreinte forte de son activité et de son esprit.

Nous n'avons point parlé, à dessein, de l'homme politique, que nous nous réservons de juger un jour d'après quelques brochures trop célèbres, et surtout d'après les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Chateaubriand vécut longtemps entre le dernier de ses ouvrages et la mort. Il eut peut-être la coquetterie de la gloire et ne voulut pas montrer les rides de son intelligence. Il cacha une réputation qu'il ne se sentait pas le courage de voir vieillir. On se disait à Paris, on se disait dans toute l'Europe : "C'est ici qu'il habite. On l'a vu ce matin." Quelques indiscretions mettaient le public au courant des habitudes austères de ce vieillard, dont la dignité ressemblait quelquefois à de l'orgueil. On répétait partout à voix basse : "Il écrit ses *Mémoires d'Outre-Tombe* ; il en a lu un livre à ses amis, et c'est, dit-on, d'un intérêt puissant." Puis, on ne disait plus rien, et tout rentrait dans le silence autour de cette maison devenue historique. Cependant, il assistait, vivant, à sa gloire. Les éditions, les traductions de ses livres se multipliaient ; Victor Hugo et Lamartine semblaient ses élèves ; tout ce qu'il y avait

de grand dans son siècle paraissait se tourner vers lui et lui crier : " Nous te devons la vie ! " Il vieillissait, néanmoins, ce glorieux ; il vieillissait, tristement paisible, travaillant à ces *Mémoires* où il devait exagérer toutes ses qualités littéraires et les transformer en défauts. Dieu permit qu'il ne quittât pas la terre avant d'avoir vu les excès d'une révolution nouvelle, et il s'endormit du dernier sommeil au milieu d'une des crises les plus épouvantables qu'ait traversées cette France dont il avait si bien esquissé la grande histoire. Il eût fallu à cette mort plus de silence pour être plus vivement sentie, et les funérailles de ce grand homme ne firent pas battre les cœurs de ceux qui croyaient en ce moment avoir à conduire les funérailles de la patrie !

Finirons-nous sur ce dernier tableau ? Non ; il vaut mieux nous transporter une dernière fois au moment où parut ce livre si jeune, le *Génie du Christianisme*. La France sortait du gouffre et jetait de joyeux cris vers la lumière enfin entrevue. On ne s'était pas aimé depuis si longtemps, et on était tellement en retard avec Dieu ! La nature semblait renaître ; on n'avait pas eu le temps de la regarder depuis de si longues années ! On sentait partout la réaction de la foi, de l'amour, de l'espérance. On jetait aux églises ruinées et aux prêtres proscrits un regard ému qui voulait dire : " Revenez. " Enfin, on désirait faire des ovations à Dieu et à l'Eglise. Mais il fallait, il fallait un homme qui résumât dans une œuvre toutes ces aspirations un peu vagues, tous ces désirs un peu inavoués ; qui donnât un corps à cette réaction insaisissable et invisible ; qui opérât enfin la grande Réconciliation. Chateaubriand parut, son *Génie du Christianisme* à la main...

Dans ce livre étaient contenus, comme nous venons de le voir, une nouvelle histoire, une nouvelle critique, une littérature et un art nouveaux, et, pour tout dire, un siècle nouveau. Oui, un siècle tout entier, et un grand siècle : le nôtre. Nous sommes tous par de certains côtés les fils spirituels de Chateaubriand, et notre reconnaissance à son égard doit revêtir un caractère filial.

Seulement, celui qui avait introduit ses contemporains dans la Vérité reconquise, laissa quelques-uns d'entre eux le devancer et y pénétrer plus profondément que lui. Chateaubriand ne connut guère que les beautés extérieures de ce grand édifice qui s'appelle l'Eglise, et c'est à lui que s'applique ce mot d'un de nos plus vigoureux critiques : " Sur le recueil des œuvres qu'il consacra à la défense de la Vérité et de l'Eglise, on pourrait écrire : *Vues du dehors*. " Oui, il fit entrer dans le sanctuaire certaines intelligences très hautes, et n'y entra pas lui-même.

C'est, parmi tous les hommes d'une vaste intelligence, celui qui s'est peut-être le plus approché du génie... sans l'atteindre.

LÉON GAUTIER.

FIOR D'ALIZA.

(Voir page 33.)

Les deux enfants, quand ils furent sevrés, grandirent bien et se fortifièrent à vue d'œil à ce régime.

Fior d'Aliza commençait déjà à aller ramasser le bois mort, dans le petit bois de lauriers, pour cuire les châtaignes dans la marmite de terre, et Hyeronimo commençait aussi à remuer la terre pour y semer le maïs et le millet. Quant aux chèvres, aux moutons et à l'âne, ils se gardaient eux-mêmes dans la bruyère, et quand ils tardaient à se rapprocher, le soir, le chien que j'envoyais dans la montagne me comprenait; il les ramenait tout seul à la cabane; ce bon chien était le père de celui que vous voyez couché aux pieds de son maître; il l'a si bien instruit, qu'il nous sert comme son père; c'est un serviteur sans gages, pour l'amour de Dieu.

On pouvait encore mener doucement sa pauvre vie et bénir Dieu et la Madone dans cette condition; je devenais vieille, Antonio était infirme, mais patient; le temps coulait, comme l'eau de la source, entraînant sans bruit les feuilles mortes comme les années comptées dans sa course; les enfants s'aimaient, ils étaient gais; un frère quêteur du couvent de San Stefano leur avait appris, en passant, leur religion; ils étaient aussi obéissants à moi qu'au vieil Antonio, et nous confondaient tellement dans leur tendresse, que la fille ne savait pas si elle était ma fille ou celle d'Antonio, et que le garçon ne savait pas dire s'il était mon fils ou celui du vieillard. C'étaient comme des enfants jumeaux, comme une sœur et un frère. Sans rien nous dire, nous nous propositions de les marier quand ils auraient l'âge et l'envie de s'aimer autrement.

Comment ne se seraient-ils pas aimés? Ils ne voyaient jamais d'autres enfants de leur âge; ils n'avaient qu'un même nid dans la montagne, et un même sang dans le cœur; un même souffle dans la poitrine, un même air sur le visage! Leurs jeux et leurs rires sur le seuil de la cabane, les jours de fête, en revenant de la messe des Ermites aux Camaldules du couvent, faisait la gaieté de la semaine; les feuilles des bois en tremblaient d'aise, et le soleil en luisait et en chauffait mieux sur l'herbe au pied du châtaignier.

Hyeronimo me rappelait tant mon mari par ses boucles noires, sous

son bonnet de laine brune ! Antonio ne pouvait pas aussi bien voir sa fille à cause du voile qu'il a sur ses pauvres yeux ; mais quand il entendait les éclats de sa voix, à la fois tendre, joyeuse et argentine, comme les gouttes de notre source, quand elles résonnent en tombant des tiges d'herbes dans le bassin, il croyait entendre sa pauvre défunte, ma sœur.

— Comment est-elle ? me demandait-il quelquefois. A-t-elle un petit front lisse comme une coupe de lait bordée de mouches ?

— Oui, lui répondis-je, avec des sourcils de duvet noir qui commencent à lui masquer un peu les yeux.

— A-t-elle les cheveux comme la peau de châtaigne sortant de la coque, avant que le soleil l'ait brunie sur le toit ?

— Oui, lui disais-je, avec le bout des mèches luisant comme l'or du cadre des Madones, sur l'autel des Camaldules, quand les cierges allumés les font reluire de feu.

— A-t-elle des yeux longs et fêndus, qui s'ouvrent tout humides comme une large goutte de pluie d'été sur une fleur bleue dans l'ombre ?

— Justement, répondais-je, avec de longs cils qui tremblent dessus comme l'ombre des feuilles du coudrier sur l'eau courante.

— Et ses joues ?

— Comme du velours de soie rose sur les devantures de boutiques d'étoffes à la foire de Lucques.

— Et sa bouche ?

— Comme ces coquilles que tu rapportais autrefois des maremme de *Serra Vezza*, qui s'entr'ouvrent pour laisser voir du rose et du blanc, dentelées sur leurs lèvres, demi-fermées, demi-ouvertes, pour boire la mer.

— Et son cou ?

— Mince, lisse, blanc et rond comme les petites colonnes de marbre couronnées par des têtes d'ange, en chapiteau, sur la porte de la cathédrale de Pise.

— Et sa taille ?

— Grande, élancée, souple et arquée, avec deux légers renflements sur la poitrine, sous son corset encore vide.

— Ah ! Dieu ! s'écria-t-il, c'est tout comme sa mère à son âge, quand je la vis pour la première fois à ta noce avec mon frère, trois ans avant de la demander à votre mère. Et ses pieds ?

— Ah ! il faut les voir quand elle les essuie tout mouillés sur l'herbe, après avoir lavé les agneaux dans le bassin de la ravine : on dirait les pieds de cire de l'enfant Jésus, avec ses petits doigts, sur la paille de l'étable de Bethléem, que tu voyais, quand tu avais tes yeux, dans la crèche de Noël, au couvent des Camaldules.

— C'est encore comme sa mère, redisait-il en admirant et en pleurant, et cela continuait comme cela tous les soirs des dimanches.

— Ah ! c'étaient de bons moments, monsieur, et puis je lui répondais ensuite sur tout ce qu'il me demandait de mon pauvre et beau Hyeronimo, le vrai portrait en force de sa cousine en grâce : comme quoi sa taille dépassait de la main la tête de la jeune fille, comme quoi ses cheveux moins bouclés étaient noirs comme les ailes de nos corneilles sur la première neige ; comme quoi son front était plus large et plus haut, ses joues plus pâles et plus bronzées par le soleil ; ses yeux aussi fendus, mais plus pensifs sous ses sourcils ; sa bouche plus grave, quoique aussi douce ; son menton plus carré et plus garni de duvet ; son cou, ses épaules, sa taille plus formés.

— As-tu vu saint Sébastien tout nu, attaché à son tronc d'arbre, percé de flèches, avec des filets de sang qui coulent sur sa peau lisse et brune ?

— Oui.

— Eh bien ! on dirait mon fils quand sa chemise ouverte laisse voir ses côtes et qu'il s'appuie au châtaignier, en s'essuyant le front, au retour de l'ouvrage. J'ai bien vu des hommes, à la foire de Lucques et sur le quai de Livourne, déchargeant des felouques, mais je n'en ai point vu d'aussi beau, d'aussi fort, quoique aussi délicat ; c'est tout mon pauvre mari quand il partit, si peu de jours après m'avoir courtisée, pour ces fatales moissons des Maremmes !

Et voilà comme nous abrégions les dimanches à nous réjouir dans nos deux enfants, et tous les pèlerins qui passaient en montant aux Camaldules s'arrêtaient pour respirer sous le châtaignier de la montagne et disaient : " Le ciel vous a bien bénis ! il n'y a rien de si beau qu'eux à la ville."

Mais nous eûmes bien du malheur une fois, pour la trop grande beauté de Fior d'Aliza. Il arriva une bande de jeunes messieurs de Lucques qui allaient par curiosité, car vous allez voir que ce n'était pas par dévotion, au pèlerinage des Camaldules. Le malheur voulut que, dans ce moment-là, la petite sortait de laver les agneaux dans le bassin d'eau sombre, où vous voyez reluire le ciel bleu au milieu des joncs fleuris, au fond du pré, sous les lauriers ; elle s'essuyait les pieds, debout, avec une brassée de feuilles de noisetier, avant de remonter vers la cabane ; sa chemise, toute mouillée aux bras et collant sur ses membres, n'était retenue que par la ceinture de son court jupon de drap rouge, qui ne lui tombait qu'à mi-jambes ; ses épaules nues, partageant en deux ses tresses déjà longues et épaisses de cheveux, qui reluisaient comme de l'or au soleil du matin ; elle tournait çà et là son gracieux visage et riait à son image tremblante dans l'eau, à côté des

fleurs, ne sachant pas seulement qu'un oiseau des bois la regardait.

Les pèlerins, surpris, s'arrêtèrent à sa vue et firent silence pour ne pas l'effaroucher, comme quand un chasseur voit un chevreuil confiant, seul au bord du torrent, à travers les feuilles. Ils se faisaient entre eux des gestes d'admiration en regardant la belle enfant.

— En voilà une Madone ! s'écria un des plus jeunes de la bande.

— C'est la Madone avant la visite de l'ange, dit le plus vieux. Ah ! Dieu ! que sera-ce quand elle aura quinze ans !

— Elle n'en a que douze, messieurs, leur dis-je, pour les détourner de regarder plus longtemps la petite, craignant qu'ils ne lui fissent honte, en s'arrêtant plus curieusement sous l'arbre ; mais ils s'assirent au contraire, à la prière du vieux.

La petite, qui remontait les yeux à terre, sans défiance, ne les ayant ni vus ni entendus, rougit tout à coup jusqu'au blanc des yeux, en se voyant toute nue et toute mouillée devant des étrangers ; elle se sauva, comme un faon surpris, dans la cabane, et rien ne put l'en faire sortir, bien qu'elle se fût habillée derrière la porte.

Les étrangers se parlèrent longtemps à voix basse entre eux, et me demandèrent ceci et cela sur notre famille. Je les satisfis honnêtement.

— Nous reviendrons, jeune mère, me dirent-ils, en me saluant poliment, et si vous voulez marier votre fille dans un an ou deux, nous la retenons pour mon fils, que voilà, et qui en est déjà aussi fou que s'il la connaissait depuis sept ans, comme Jacob. (C'était le chef des sbires de Lucques.)

— Ah ! que non, seigneur capitaine des sbires, lui répondis-je en riant, ma fille est verte, elle n'est pas mûre de longtemps pour un mari ; de plus, elle n'est pas faite pour un capitaine des sbires de la ville qui mépriserait notre humble famille, et puis elle est déjà fiancée en esprit avec son cousin, le fils de l'aveugle que voilà. Les deux enfants s'accordent bien ; il ne faut pas séparer deux agneaux qui ont été attachés par le bon Dieu à la même crèche.

Le capitaine fit un signe de l'œil à ses compagnons, et se retourna deux ou trois fois, en me disant adieu avec un air de dire au revoir.

Voilà tout ce qui fut dit ce jour-là.

Je n'y pensais plus deux jours après, et je n'en parlais déjà plus à la maison, quand le jeune capitaine des sbires redescendit avec ses amis de l'Ermitage.

Cette fois, Fior d'Aliza, c'était un dimanche, revenait de la messe des Camaldules avec son cousin Hyeronimo, revêtu de ses plus beaux habits. Les derniers sons de la cloche d'argent des ermites résonnaient encore, comme une gaieté des anges, à travers les branches du châtaignier ; le soleil d'automne éblouissait dans les feuilles jaunes ; les

châtaignes, presque mûres, tombaient une à une, avec les feuilles d'or, sur l'herbe court tondu par les brebis ; on entendait la cascade pleuvoir allègrement dans le bassin, et les mérles siffler de joie en se frolant les ailes et en se rappelant dans les lauriers. Il semblait qu'une joie sortait du ciel, de l'eau, de l'arbre, de la terre, avec les rayons, et disait, dans le cœur, aux oiseaux, aux animaux, aux jeunes gens et aux jeunes filles : " Enivrez-vous, voilà la coupe de la vie toute pleine." Dans ces moments-là, monsieur, on se sentait, de mon temps, soulevé pour ainsi dire de terre, comme par un ressort élastique sous les pieds.

Les enfants le ressentirent et se mirent à danser, l'un devant l'autre comme deux chevreaux, au pied du châtaignier, moitié dans l'ombre, moitié sous les rayons. Hyeronimo avait ses guêtres de cuir serrées au-dessus du genou par ses jarretières rouges, son gilet à trois rangs de boutons de laiton, sa veste brune aux manches vides, pendante sur une épaule ; son chapeau de feutre pointu, bordé d'un ruban noir, qui tombait sur son cou brun et qui s'y confondait avec ses tresses de cheveux ; sa cravate lâche, bouclée sur sa poitrine par un anneau de cuivre, sa *zampogne* sous le bras gauche qui semblait jouer d'elle-même, comme si elle avait eu l'âme des deux beaux enfants dans son outre de peau.

Fior d'Aliza avait son riche habillement des dimanches, ses épingles de fer à bouts d'or traversant ses cheveux, son collier à trois rangs de saintes médailles, avec des reliques, dansant sur son cou ; son corset de velours noir sur sa gorgère rouge et évasée, que son jeune sein ne remplissait pas encore ; son jupon court, de laine brune, ses pieds nus, ses sandales à la main, comme deux tambours de basque, avec leur courroie. Ils dansaient ainsi de joie, pour danser, sans se douter seulement que le malheur les épiait sous la figure de ce capitaine des sbires et de ses amis, en habits noirs, derrière les arbres.

— Allons, mon garçon, viens avec nous pour nous montrer les sentiers qui raccourcissent la descente vers Lucques, cria tout à coup à Hyeronimo le chef des sbires. Nous te donnerons une poignée de *baïques* pour la récompense.

— Volontiers, messieurs, répondit gracieusement Hyeronimo en reprenant ses sandales ferrées et en jetant à terre sa *zampogne*, mais je n'ai pas besoin de *baïques* pour rendre service ; nous sommes assez riches à la cabane, avec nos châtaigniers et notre maïs, pour donner aux pauvres pèlerins sans rien demander aux riches comme vous.

Il se mit à marcher gaiement devant eux en laissant la pauvre Fior d'Aliza, un pied levé, tout étonnée et toute triste de ne plus pouvoir continuer la danse, par un si beau matin d'automne.

De ce jour-là, monsieur, il n'y a plus eu une belle matinée pour nous.

Mais, excusez-moi, le reste est si triste, qu'une pauvre femme comme moi ne pourrait plus vous le raconter sans pleurer. Si vous en voulez savoir plus long, il faut que l'aveugle vous le raconte à son tour, ou bien Fior d'Aliza elle-même, car, pour ce qui concerne la justice qui vint se mêler à nos affaires et nous ruiner, Antonio comprend cela mieux que moi ; et, pour ce qui concerne l'amour avec son cousin Hyeronimo, rapportez-vous-en à la jeune *sposa* ; c'est son affaire à elle, et je ne crois pas que, de notre temps, on s'aimât comme ils se sont aimés. . .

— Et comme ils s'aiment, dit, en reprenant sa belle-sœur, l'aveugle. . .

— Et comme ils s'aimeront, murmura tout bas entre ses dents la fiancée.

CHAPITRE IV.

L'aveugle, après avoir bu une goutte de mon *rosoglio* dans ma gourde, reprit le récit juste où la veuve l'avait interrompu.

— Quand Hyeronimo remonta de Lucques le soir, bien avant dans la nuit, à la cabane, il nous raconta que les messieurs de Lucques avaient été pleins d'honnêteté et de caresses pour lui pendant tout le chemin, qu'ils s'étaient arrêtés dans toutes les *osterias* des gros villages qu'ils avaient rencontrés pour s'y rafraîchir d'un verre de vin, d'une grappe de raisin, d'un morceau de *caccia-cavallo*, sorte de fromage dur et brillant, comme un caillou du Cerchio, et que partout on l'avait forcé de se mettre à table avec eux et de boire comme un homme, jusqu'à ce que les yeux lui tournassent dans la tête et la langue dans la bouche, comme pour le faire babiller à plaisir sur Fior d'Aliza, sa cousine ; sur Léna, sa tante ; sur l'aveugle et sur sa famille.

Le capitaine des sbires lui-même, un peu aviné, ne tarissait pas, nous dit-il, sur la beauté de Fior d'Aliza sortant tout échevelée de la grotte aux chèvres, s'essuyant les pieds à l'herbe, et les bras à la laine des petits agneaux qu'elle venait de laver. "Encore un ou deux printemps," disait-il tout bas.

Un vieux petit pèlerin tout mince et tout vêtu de noir, d'un habit râpé avec un rabat mal blanchi autour du cou et une plume à écrire derrière son oreille, l'écoutait en l'approuvant finement du sourire.

— Signor Bartholomeo *del Calamayo*, lui disait à l'oreille le capitaine à moitié gris, vous êtes mon ami ou vous ne l'êtes pas.

— Votre ami à tout faire, lui répondit le scribe. Commandez-moi, il n'y a rien à quoi je ne puisse réussir avec ma plume, comme vous avec votre espingole.

— Ceci ne sera pas œuvre d'espingole, mais de plumitif, reprenait le

sbire, en lui passant le bras autour du cou et en le pressant contre sa poitrine. Jurez que vous me servirez pour découdre d'un coup de canif cette fiançaille entre ces enfants, qui ne savent pas même ce que fiançaille veut dire.

Jusqu'ici j'ai méprisé le mariage, je suis arrivé à quarante ans sans que mon cœur ait battu plus vite d'une pulsation à la vue d'une femme, veuve ou fille, *contadine* de village ou dame de la ville ; mais l'âge vient, je suis libre, je suis riche. Chacun à son heure, il faut faire une fin. Une belle fille à la maison, c'est une fin de l'homme ; la voilà mûre bientôt, et moi encore assez vert. C'est à San Stefano que je dois d'avoir changé d'idée. J'allais y chercher le bon Dieu et j'y ai trouvé le diable sous la figure d'un ange. Allons, Bartholomeo del Calamayo, arrangez-moi cela avec votre bec de plume ; je vois bien que ce sera difficile, si ces enfants savent déjà s'aimer ; mais vous en savez plus que l'amour, astucieux *paglietta* (chicaneur) que vous êtes ; imaginez-moi quelque bon filet de votre métier pour faire tomber cette chevrette des bois dans ma carnassière. N'ayez pas peur, Bartholomeo, mon compère ; l'argent, s'il en faut, ne vous manquera pas, le crédit non plus ; je suis l'ami du camérier du duc ; les juges de Lucques ne peuvent pas exécuter un de leurs arrêts sans moi ; le chef de la police du duché a épousé la fille de ma sœur ; tous les sbires de la campagne sont sous mes ordres ; c'est moi qui préserve contre les braconniers les chasses du souverain ; on m'aime et l'on me craint partout, là-haut et là-bas, comme un grand inquisiteur des forêts du duché. A nous deux, vous le chien quêteur, moi le tireur ne rapporterons-nous pas au logis cette colombe aux pieds roses ?

Bartholomeo riait bêtement des joyusetés dites à demi-voix par son ami le sbire ; les autres remplissaient et vidaient *leurs* verres avec moi. A la porte de Lucques, je leur ai souhaité *felicissima notte*, et je les ai laissés regagner, tout trébuchant de fatigue et de vin, chacun leur porte.

Nous ne fîmes pas beaucoup d'attention, les uns et les autres, à ces propos de buveurs ni à ces projets du dimanche que le lundi dissipe, et nous continuâmes à vivre en paix et en gaieté jusqu'après l'hiver.

Au printemps, la petite, qui touchait à ses treize ans, et qui avait grandi jusqu'à la taille de sa tante, commença à craindre de s'éloigner seule de la maison pour aller sarcler le maïs ou cueillir les feuilles de mûrier. Elle rencontrait souvent des inconnus dans le sentier du couvent, ou auprès de la grotte, ou sur le bord du bois de lauriers, ou même jusque sous le châtaignier, qui faisaient semblant de se reposer à l'ombre, en montant aux Camaldules ou en chassant dans la montagne.

Le capitaine des sbires cherchait, de temps en temps, à l'aborder sur

le seuil de la maison, et il lui adressait des compliments qui la faisaient rougir et fuir. Elle avait peur sans savoir de quoi ; les yeux de cet homme ne lui plaisaient pas ; plus ils étaient tendres, plus ils l'effrayaient ; elle pria sa tante ou son cousin de ne jamais la laisser seule avec lui.

Quand il vit cela, il cessa, un certain temps, de rôder dans la montagne ; mais un jour que ma sœur était seule à la maison, parce que j'avais suivi Hyeronimo et Fior d'Aliza au ruisseau pour tondre les brebis et pour laver avec eux les toisons, un petit monsieur sec, mince et noir comme un homme de loi ou comme un huissier, entra dans la cabane en saluant bien bas et en présentant un papier à ma belle-sœur.

Elle ne savait pas lire ; elle pria l'étranger de mettre le papier timbré sur la huche, en lui disant que nous le ferions lire le lendemain par le frère camaldule qui passait deux fois par semaine pour porter les vivres au couvent.

— Il n'y a pas besoin, dit l'homme de loi ; appelez votre fils, votre frère et votre nièce, qui ne sont pas loin ; je vais vous lire la citation moi-même.

Nous remontâmes tout surpris. Hyeronimo reconnut la ressemblance de ce messager avec Bartholomeo del Calamayo, l'ami du capitaine des sbires, de l'année précédente, mais il ne fit pas semblant, et l'enfant garda sa pensée en lui-même.

— Vous êtes bien, dit l'homme de loi à mon frère, Antonio Zampognari, fils de Nicolas Zampognari et d'Annunziata Garofola, vos père et mère ?

— Oui, dit mon frère.

— Et vous, me dit-il, vous êtes bien Magdalena Zampognari, fille de Francesca Bardi et de Domenico Cortaldeau, vos père et mère, du village de Bel-Sguardo, en plaine ?

— Oui, répondis-je.

— Eh bien ! poursuivit-il d'une voix tranquille comme s'il nous avait dit bonjour, voici une citation des enfants et héritiers de Francesco Bardi et Domenico Cortaldo, représentants légitimes de la branche aînée des Zampognari, qui réclament, en vertu d'un jugement en bonne forme, le partage de la maison, domaine, eaux, bois et champs du domaine des Zampognari, leurs ancêtres, dont il ne vous revient que le quart, puisque vous, Antonio Zampagnori, et vous, Magdalena Bardi, épouse de Felice Zampognari, vous ne représentez que le quart de la succession totale consistant dans le domaine habité et cultivé par vous. Ordre donc, ci-dessous, du tribunal souverain de Lucques de procéder au partage du domaine et du *podere* (métairie), et d'en remettre les trois quarts aux héritiers *Bardi di Bonvisi*, légitimes propriétaires du

reste, se réservant, lesdits héritiers, de revendiquer contre vous, quand ils le jugeront opportun, leur part arriérée de jouissance des fruits dudit domaine, injustement retenus par vous et vos ascendants depuis l'année 1694.

Si les murs de la maison et le châtaignier qui la couvre s'étaient tout à coup écroulés sur nos têtes, nous n'aurions pas été plus atterrés que nous ne fûmes à la lecture de cette sommation, de rendre les trois quarts de notre domaine; c'est comme si on nous avait demandé les trois quarts de notre vie à tous les quatre.

— Qu'avez-vous à dire ? nous demanda froidement, la plume en main et le papier sur le genou, l'homme de loi.

Nous nous regardâmes tous les quatre sans rien répondre; que pouvions-nous répondre, monsieur ? Nous étions nés là comme le figuier, la vigne et les chèvres, sans savoir qui nous avait semés. Il n'y avait jamais eu, de père en fils, d'oncle en neveu, dans la famille, ni de titre de propriété, ni division, ni partage; nous croyions que le domaine était à nous comme la terre est aux racines du châtaignier qui nous avait vus naître, ombragés et nourris depuis le premier jour; l'habitude de vivre et de mourir là était notre seul acte de propriété.

Nous baissâmes la tête et nous dîmes à l'homme de loi qui venait nous retrancher les trois quarts du bien :

— Puisque les juges de Lucques, qui sont si savants, le disent, il faut bien que cela soit vrai. Nous ne voulons pas garder le bien d'autrui, n'est-ce pas ? Faites donc de nous ce que vous voudrez; partagez le bien et les bêtes, pourvu qu'on nous laisse la cabane et le châtaignier, dont les racines sont dessous et dont les branches tombent sur le toit, et un chevreau sur trois, et mon pauvre chien qui les garde et qui me conduit quand je monte à la messe les dimanches; et nos deux enfants, qui sont bien à nous, puisque c'est nous qui les avons nourris et élevés, et qu'ils s'aiment bien et qu'ils nous aident comme nous les avons aidés dans leur enfance. Nous vivrons de peu, mais nous vivrons encore. Qu'il soit fait selon ce papier, et le bon Dieu pour tous !

— Eh bien ! dit l'homme de loi, puisque vous n'en appelez qu'au bon Dieu, on vous enverra demain deux commissaires au partage qui limiteront votre quart d'avec les trois quarts revenant par le jugement aux *Bardi de Bel-Sguardo*; j'oubliais de vous dire que, par un autre papier que voici, les Bardi, vos parents, ont vendu leurs droits sur l'héritage à *Gugliamo Frederici*, capitaine des sbires de la ville et du duché de Lucques; c'est un brave homme avec qui vous pourriez vous accommoder et qui pourra, par charité, vous laisser le choix du quart du domaine qu'il vous conviendra de garder à vous, en réservant de

faire valoir ses droits sur les intérêts accumulés, depuis que vous jouissez indûment de la totalité des revenus. Qui sait même si tout ne pourra pas s'arranger entre lui et vous, de bonne amitié ; l'homme est puissant et riche, et si vous y mettez de la complaisance, il n'y mettra peut-être pas de rigueur.

Là-dessus il nous remit les deux papiers, nous salua poliment et redescendit à Lucques.

Nous restâmes muets et pétrifiés sur le seuil, comme les roches qui pleurent au bord de la caverne.

-- Pourvu qu'ils nous laissent le châtaignier, les sept figuiers et les ceps de vigne dont nous faisons sécher les grappes, les figucs et les châtaignes pour l'hiver ! dis-je à ma belle-sœur.

-- Pourvu qu'ils nous laissent les chevreaux et leur mère que j'ai élevés, et dont le lait et les fromages nous nourrissent à leur tour ! dit-elle.

— Pourvu qu'ils nous laissent la fontaine, avec le bassin à l'ombre de la grotte, où je me vois dans l'eau en me baignant les pieds et en filant ma quenouille, comme une sainte Catherine dans un ciel d'église, quand je garde les brebis paissant sur le bord !

— Pourvu qu'ils nous laissent le chien de mon père pour me remplacer auprès de lui quand il sort en tâtant le terrain avec son bâton autour de la maison, je suis content ! dit Hyeronimo. J'irai m'engager tous les étés dans les bandes de moissonneurs de la campagne de Sienne, et peut-être de Rome ; je travaillerai pour nous quatre, comme quatre ; le soir, pendant que les autres se reposeront, je jouerai de la zampogna pour les pèlerins ou les pèlerines des saintes du pays ; ou bien je ferai danser dans les noces des riches métairies de la plaine de Terracine, et je rapporterai bien assez de froment ou assez de baïoques (monnaie du pays) pour vous nourrir et vous chauffer le reste de l'année.

— Est-ce que nous avons besoin de nous quitter pour bien vivre ? reprit Fior d'Aliza toute pâle (à ce que dit sa mère), comme si son cœur s'était arrêté de battre dans sa poitrine. Est-ce que la farine de châtaignes, quand je l'ai bien passée au tamis, bien séchée, bien pétrie avec de la crème de chèvre et bien cuite en galettes dans la cendre entre deux feuilles de châtaignier, n'est pas aussi bonne que le pain ou la *polenta* (galette de maïs dont se nourrissent les paysans d'Italie) ? Est-ce que le bois mort dans les bois de lauriers n'appartient pas à celle qui le ramasse, comme l'épi oublié à la glaneuse ? Nous n'aurons pas besoin qu'Hyeronimo aille gagner la *mal'aria* dans les eaux dormantes de la *Maremme*, dont on voit d'ici les brouillards traîner au bord de la mer comme des fumées d'enfer, n'est-ce pas ?

— Ah ! que tu as raison, dit ma belle-sœur à ma fille ; si mon pauvre mari avait pensé comme toi, je ne serais pas sans appui sur cette terre.

Je dis la même chose à Hyeronimo, et nous nous reconsolâmes comme nous pûmes le soir, en allant visiter, l'un sa fontaine, l'autre ses plants de maïs déjà en fuseaux et commençant à jaunir ; l'autre, ses cepcs de vigne en fleur qui embaumaient jusqu'à la maison ; l'autre en comptant ses brebis et ses chèvres ; moi, en touchant le poil et les oreilles dressées de mon chien qui me léchait le visage et les mains, comme s'il avait compris à je ne sais quoi que nous avions besoin d'être consolés.

L'un disait : Ils nous laisseront ceci ; l'autre disait : Ils ne nous prendront pas cela. Fior d'Aliza prenait de la belle eau du bassin dans sa main, s'en lavait le visage et embrassait l'eau qui fuyait entre ses doigts roses, comme si elle avait dit adieu à la source.

Hyeronimo, en regardant ses belles tiges de maïs et en mesurant sa taille à leur hauteur, disait : S'ils nous les prennent, me rendront-ils les gouttes de sueur que j'ai versées sur leurs racines en les plantant dans ce sol si dur et si épierré ?

— Et nos écureuils de printemps, et nos corneilles d'hiver, et nos hirondelles d'été et nos colombes et nos rossignols dans les bois de lauriers ou sur le châtaignier, nous les prendront-ils aussi et se laisseront-ils partager, comme le reste, entre le sbire et nous ? disait ma belle-sœur. A ces mots, elle voulait bien rire, mais elle avait comme une larme dans la voix, comme une goutte d'eau dans le goulot d'une gourde qui ne peut ni rester ni couler par le cou de la courge.

Moi, j'étais bien triste aussi, mais je me raisonnais en me disant, à part moi : Ils ne partageront du moins ni ma sœur ni sa fille, ni mon enfant, ni mon pauvre chien. Si tout cela me reste, qu'importe un peu plus ou un peu moins de mesures de terre sur une montagne ! Il y en aura toujours assez long et assez large pour recouvrir mes pauvres os quand j'irai rejoindre au ciel la céleste mère de Fior d'Aliza, à qui je pense toujours quand j'entends sa voix si claire dans les lèvres de l'enfant !

Le surlendemain, les commissaires-arbitres montèrent avec leur écritoire, leurs piquets et leurs compas, à la cabane ; nous ne voulûmes seulement pas voir ce qu'ils faisaient, tout cela nous fendait le cœur. L'avocat noir, mince et râpé, avec sa plume au chapeau, que mon fils Hyeronimo avait vu et entendu en guidant les pèlerins, l'année précédente, avec le capitaine des sbires, était auprès d'eux. Ma belle-sœur et les enfants me dirent qu'il avait l'air de compatir à notre chagrin et de s'excuser de représenter, dans l'opération, son ami le capitaine des sbires, mais qu'en dessous il avait plutôt l'air triomphant comme un

l'homme qui a trouvé une bonne idée et qui s'en réjouit avec lui-même.

— Ne vous attristez pas, disait-il à ma belle-sœur, à sa fille et à Hyeronimo, le capitaine est de bon cœur ; il ne veut que ce qui lui revient, il ne poussera pas les choses à l'extrême ; il m'a chargé de vous ménager. Qui sait même si tout ce que nous allons déchirer ne pourra pas se recoudre, si vous êtes des gens accommodants et de bonne oreille ? Il est garçon, il est riche, il voudra se marier un jour ; vous avez une belle enfant qui pourra lui plaire. Eh, eh, eh ! ajouta-t-il en passant sa main noire d'encre sous le menton de Fior d'Aliza tout en larmes, comme elle a grandi, mûri et embelli, la petite chevrette du châtaignier ! C'est un bel avocat que vous avez là en herbe ; cet avocat-là pourra bien vous rendre plus qu'on ne vous enlève. Le capitaine n'a que d'honnêtes intentions ; n'aimeriez-vous pas bien, ma belle enfant, à changer cette robe de bure brune et ces sandales sur vos jambes nues contre de riches robes de soie, de fins souliers à boucles luisantes comme l'eau de cette cascabelle, et à devenir une des dames les plus regardées du duché de Lucques, où il y en a tant de pareilles à des duchesses ?

Il voulut l'embrasser sur le front. Fior d'Aliza se recula comme si elle avait vu le dard d'un serpent sous le bois mort.

— Je ne serai jamais que la fille de ma mère, la sœur ou la femme d'Hyeronimo, dit-elle entre ses dents ; et elle se sauva vers son cousin, qui n'avait rien entendu.

Il portait les paquets et les chaînettes des commissaires, comme saint Laurent quand il portait l'instrument de son supplice.

Ma belle-sœur rentra triste et pensive à la maison ; elle me raconta l'air et les propos de l'avocat. Nous commençâmes à nous méfier de quelque chose.

Deux heures après, tout était fini ; les commissaires revinrent avec Hyeronimo, plus pâle, dit-on, qu'un mort ; ils nous lurent un acte de partage et de délimitation par lequel on nous retranchait de toute possession et jouissance les trois quarts du bien paternel. Dans ce retranchement étaient compris d'abord le champ défriché de maïs d'où nous tirions le meilleur et le plus sûr de notre nourriture, le bois de lauriers qui chauffait le four, la plantation de mûriers qui nous donnait la feuille pour les vers à soie (une once de soie avec quoi nous achetions le sel et l'huile pour toute l'année), enfin le petit pré avec la grotte, la source et le bassin où Fior d'Aliza lavait les agneaux et où pâturaient les brebis et les chevreaux. Hélas ! que nous restait-il, excepté la roche et les broussailles autour de la maison et la vigne rampante sur la pente de grès qui descend de la terrasse au midi vers le pré de la grotte !

— Encore la vigne ?

— Non, monsieur. Le terrain sur lequel nos pères l'avaient plantée et les vieux ceps tortus et moussus comme la barbe des vieillards ne nous restait pas en propriété ; seulement les vieux pampres qui sortaient du terrain enclos de pierres grises, qui avaient grimpé de roc en roc jusqu'à la maison, et qui formaient une treille devant la fenêtre et un réseau contre les murs de la cabane et jusque sur le toit, nous restaient ainsi que les grappes que ces branches pouvaient porter en automne ; c'était assez pour notre boisson, car les enfants et ma belle-sœur ne buvaient que de l'eau, et je ne buvais du vin moi-même que quelques petits coups les jours de fêtes.

— Mais qu'est-ce qui vous restait donc ? demandais-je au vieillard aveugle.

— Ah ! monsieur, il nous restait le châtaignier, notre père nourricier d'âge en âge, et le vaste espace d'herbe fine et de mousse broutées qui s'étend sous son ombre et sur ses racines. . . C'est-à-dire, continuait-il en se reprenant, que le châtaignier, principale source du revenu du domaine des Zampognari, avait été partagé en quatre parties par les arpenteurs arbitres : le tronc de l'arbre avec toutes les branches qui regardent le nord, le couchant, le matin, appartenaient au sbire, représentant de nos anciens parents ; ils pouvaient en faire ce qui leur conviendrait, même l'étroncher en partie s'il leur paraissait nuisible ; mais tous les fruits qui tomberaient ou que nous abattrions des vastes branches qui regardent le midi et qui s'étendent comme des bras sur la pelouse, sur la cour et sur le toit de la maison, étaient à nous. Il y en avait encore bien assez, tant il est gros et fertile, pour nous nourrir presque toute l'année, pourvu que le caprice ne prit pas aux propriétaires du fonds et du tronc de l'arbre de le couper. Mais il n'y avait pas de crainte ; car les trois quarts des fruits rapportent bien, bon ou mal an, pour eux soixante sacs de belles châtaignes : ils auraient ruiné leur propre domaine en l'abattant.

Nous nous contentâmes donc de ce partage ; que pouvions-nous dire ? Dieu est le maître d'ouvrir et de rétrécir sa main à ses créatures ! On nous laissait encore le troupeau composé de cinq brebis, de trois chèvres avec leurs chevreaux et du chien que vous voyez là sur ses trois pattes, et qui a l'air d'écouter sa propre histoire dans la nôtre. Hyeronimo enfant l'avait appelé *Zampogna*, parce qu'il aimait la musique comme un *pifferaro*, et que toutes les fois que nous voulions le faire revenir avec les chevreaux du pâturage où il gardait les moutons, nous n'avions qu'à sonner un air de musette sur la porte.

Nous avions de plus le droit de faire pâturer les cinq moutons et les trois chèvres dans tous les steppes en friche, dans les bruyères incultes.

et dans les bois de lauriers, pourvu que les bêtes ne touchassent ni aux mûriers, ni au champ de maïs, ni à la vigne, ni à l'herbe du pré dans le ravin de la source ; nous pouvions aussi faire un sentier à travers le pré et aller puiser de l'eau, pour nous et pour les bêtes, à la source sous la grotte ; mais il nous était défendu de troubler l'eau du bassin en y lavant les toisons ; le beau bassin d'eau claire, où Fior d'Aliza se plaisait tant à se mirer à travers les branches de saule, ne devait plus réfléchir que les étoiles de là-haut. C'était pourtant notre étoile, à nous, et la source parut devenir sombre depuis que l'enfant ne s'y mirait plus à côté de son cousin.

Voilà, monsieur, comme tout fut fait par la volonté des juges de Lucques. Ces hommes s'en allèrent gaiement le soir, après leur opération finie, et nous restâmes tous les cinq sans nous dire un mot, jusqu'à la nuit noire, sur le seuil de notre porte. Chacun pensait, à part soi : " Qu'allons-nous faire ? Fior d'Aliza pensait à son pré tout fleuri d'étoiles, de clochettes, de toutes sortes de fleurs dont elle ne ferait plus de couronnes pour la Madone, et dont elle ne rapporterait plus les brassées embaumées à l'étable des bêtes ; Antonio, à ses belles quenouilles de maïs barbues et dorées qui allaient être moissonnées par d'autres et pour d'autres que nous ; Magdalena, à ses vers à soie qui allaient mourir faute de feuilles de mûrier, et dont les cocons blancs et jaunes ne se dévideraient plus sur son rouet pendant les soirs d'hiver pour remplir de sel le bahut de bois de noyer au coin de l'âtre.

Moi, je pensais aux sacs de châtaignes que les cueilleurs de la plaine viendraient ramasser sous mes yeux au mois de septembre, et qu'ils emporteraient à Lucques, sans s'inquiéter s'il nous en resterait pour vivre sur les cinq branches réservées aux habitants de la maison.

Je pensais aussi à cette pauvre vieille vigne qui avait coûté tant de peine à cultiver, à nos pères et à nos mères, à ces ceps reconnaissants, comme s'ils avaient des cœurs humains, qui montaient de si loin pour embrasser la porte, la fenêtre, le toit, de leurs pampres les plus lourdes grappes. Pauvres ceps ! dont les racines ne seront plus à nous pendant que leurs feuilles, leur ombre et leurs grappes nous serviraient encore de si bas.

Quant aux sept figuiers, ils nous restaient tous les sept comme des arbres domestiques ; on n'avait pas pu nous en déposséder, parce que leurs racines étaient sous les murs de la maison ; c'était une bonne récolte qui n'était pas à dédaigner dans les années où la fleur des châtaigniers aurait gelé sous le givre ; les figues, séchées sur le toit dans les saisons chaudes, pouvaient bien remplir quatre sacs bien tassés ; c'était quasi de quoi nous empêcher de mourir de faim, en les faisant gonfler et cuire dans le lait des chèvres.

Nous nous couchâmes sans nous parler, de peur que le son de la voix de l'un ne fît pleurer l'autre, mais nous ne dormîmes pas, bien que nous en fissions le semblant. J'entendis toute la nuit chacun de nous se retourner dans sa couche et soupirer le plus bas qu'il pouvait, pour cacher son insomnie à la famille ; jusqu'au chien qui ne dormit pas cette nuit-là, et qui ne cessa pas de gronder ou de hurler du côté de Lucques, comme s'il avait compris que les hommes qui étaient partis par ce sentier n'étaient pas nos amis. Ah ! les bêtes, monsieur, cela en sait plus long que nous, allez ; celui-là vous le fera bien voir tout à l'heure.

Dès qu'il fit jour, nous sortîmes tous ensemble, y compris les bêtes et le chien ; nous allâmes reconnaître de l'œil, aux beaux premiers rayons du soleil d'été rasant les montagnes, dont il semblait balayer les longues ombres et sécher la rosée, le dommage que la journée de la veille nous avait fait.

Hélas ! qu'on nous en avait pris long, et qu'il nous en restait peu. Comme *Jephthé*, dans la Bible, monsieur, qu'on dit qui alla se pleurer elle-même sur les collines, nous ne pûmes nous empêcher de nous pleurer nous tous. Fior d'Aliza, sur son beau pré vert et sur les bords fleuris de son bassin au bord de la grotte, dont elle aimait tant la chute de la source, gaie et triste, dans le bassin ; Hyerônimo, sur ses tiges presque mûres de maïs, dont il embrassait des lèvres les plus belles quenouilles en leur disant adieu dans sa pensée ; Magdalena, dans la plantation de ses mûriers dont les feuilles ne gonfleraient plus son tablier pour les rapporter à ses petites bêtes fileuses comme elle ; moi, sous le châtaignier qu'on nous avait coupé en quatre sur le papier, dont nous n'aurions plus que l'ombre d'un côté, et ce que l'automne fait tomber par charité sur notre herbe, et dont je n'aurais pas même une branche en toute propriété, à moi, pour m'y tailler une bière !

Les bêtes ne comprenaient pas pourquoi nous les retenions à côté de nous par les cornes ou par la laine, et pourquoi nous les empêchions de s'aller repaître, comme à l'ordinaire, dans le bois, dans l'herbe, sous les mûriers, dans les allées gazonnées de la vigne.

Après avoir bien regardé, bien soupiré et bien sangloté devant chacun de ces morceaux du domaine, qui étaient aussi des morceaux de notre pauvre vie, nous rentrâmes en silence dans le petit espace presque inculte qui nous était réservé, nous attachâmes les bêtes dans la cour herbeuse, à la porte de l'étable. Fior d'Aliza alla ramasser des herbes le long des sentiers qui n'appartiennent à personne ; Hyerônimo alla ramasser des branches et des fagots de feuilles dans les rejets de châtaigniers, sur les hautes montagnes du couvent, abandonnées aux daims et aux chevreuils.

Les deux enfants revinrent bientôt, chargés de plus d'herbes et de feuilles qu'il n'en fallait pour les cinq brebis et les trois chèvres ; mais la liberté manquait aux pauvres bêtes : elles nous regardaient et semblaient nous demander de l'œil pourquoi nous ne les laissions plus brouter et bondir à leur fantaisie dans le ravin et sur le rocher. Il fallut même aller leur chercher à boire comme à des personnes. Fior d'Aliza et Hyeronimo commencèrent à tracer, en descendant et en remontant, leur sentier étroit vers la source, dont le pré, la grotte et le bassin leur appartenèrent tout entiers la veille.

Ce fut ainsi, monsieur, que notre vie se replia tout à coup comme un mouchoir qu'on aurait déchiré dans une large pièce de toile. Nous eûmes bien de la peine à nous y faire les premiers temps, et nos pauvres bêtes bien plus encore ; elles s'échappaient bien souvent de l'étable, de la cour, de la corde, des mains même de Fior d'Aliza pour courir dans le ravin, dans les mûriers, même dans la vigne.

Quand le *fattore* (le chef des métayers du capitaine des sbires) montait à la montagne, il y avait toujours quelques pampres traînants rongés par les chèvres dans les ceps, ou quelques maïs égrenés sur le champ, ou quelques branches pendantes des mûriers, effeuillées par les cabris.

Il nous injuriait quelquefois et nous menaçait toujours de faire tuer les bêtes si l'on venait à les surprendre hors de nos limites. Que pouvions-nous faire, que demander excuse et qu'offrir de réparer le dommage à nos dépens ? Nous recommandions bien à Fior d'Aliza de tenir de près ses chevreaux et de ne pas quitter de l'œil les animaux. Mais comme elle avait rencontré deux ou trois fois le capitaine des sbires qui cherchait à l'approcher, qui lui avait pris le menton et qui avait voulu l'embrasser sur ses cheveux, en lui demandant si elle voudrait bien devenir sa femme quand elle aurait ses seize ans ; et comme, malgré les honnêtetés de cet homme, elle en avait peur et répugnance, à cause de Hyeronimo et de nous, qu'elle ne voulait jamais quitter des yeux ou du cœur, la petite n'aimait pas à rester dehors toute seule loin de Hyeronimo et de nous ; c'est ce qui fait que les bêtes étaient moins bien gardées.

Quant à Hyeronimo, quand on lui parlait seulement du capitaine des sbires, il devenait pâle de colère comme le papier, et sa voix grondait en prononçant son nom, comme une eau qui bout dans la marmite de fer sur notre foyer ; pourtant, il ne lui souhaitait point de mal ; il était trop doux pour en faire à un enfant ; mais il voyait bien, sans que rien fût dit sur ce sujet entre nous, que cet homme puissant voulait nous enlever par caresse, par astuce ou par violence plus que le pré, la vigne, les mûriers ou notre part du châtaignier : c'est peut-être cela, monsieur,

qui lui fit comprendre qu'il aimait plus que d'amitié sa cousine, et c'est peut-être aussi la peur du sbire qui apprit après à Fior d'Aliza combien Hyeronimo lui était plus qu'un frère.

Que voulez-vous, mousieur ? le chagrin mûrit le cœur avant la saison ; quand le ver pique le fruit et que le vent secoue la branche, le fruit véreux tombe de lui-même ; ils ne savaient pas ce que c'était que de s'aimer, mais la peur de se perdre faisait qu'ils ne pouvaient pas plus se séparer en idée que deux agneaux nés de la même mère et qui ont sucé leur vie au même pis et à la même crèche.

Ce fut bien là le malheur ; ces enfants s'aimaient trop pour que la fille devînt une grande dame de Lucques, et pour que le garçon fît une autre fortune que dans le cœur d'une fille des châtaigniers.

— Notre malheur, s'écria la belle *sposa*, en se jetant d'un bond sur le berceau de son enfant, en l'élevant dans ses deux beaux bras nus jusqu'au-dessus de sa tête, et en collant ensuite son charmant visage sur la bouche souriante de son nourrisson ; notre malheur ! Ah ! si Hyeronimo vous entendait comme je vous entends, père !... Et elle lui fit une délicieuse moue avec les lèvres.

Elle se rassit et se remit à remuer du pied le berceau du petit, toute rêveuse et toute rouge d'avoir laissé échapper ce cri de deux amours dans une seule voix.

— Eh bien ! vous allez voir ce que nous eûmes à souffrir, ces pauvres innocents et nous, continua l'aveugle.

L'automne approchait, les grappes de la treille devant la porte et celles des pampres qui enlaçaient la maison et le toit, comme le filet du pêcheur enlacc l'eau dans ses mailles, commençaient à rougir et à sucrer les doigts de Fior d'Aliza. Elle en cueillait çà et là une graine en passant sous les feuilles ; nous nous promettions une riche vendange pour la fin de l'automne, des raisins à sécher sur la paille et une petite jarre de vin sucré pour les fêtes de Noël et du jour de l'an dans le cellier.

Tout à coup Hyeronimo s'aperçut que les feuilles de la vigne jaunissaient et rougissaient comme des joues de malade, avant que les raisins eussent achevé de rougir ; que les branches se détachaient des murs comme des mains qui ne se retiennent plus par les ongles à la corniche, et que les grappes, elles-mêmes mortes, commençaient à se rider avant d'être pleines, et ne prenaient plus ni suc ni couleur dans les sarments détendus.

— O ciel ! dit-il, la vigne est malade ; les passereaux eux-mêmes ne becquètent plus les grappes, tant elles sont âpres ; une lune a passé par là.

— Allons voir, dirent ensemble les enfants, si la vigne, dans le champ, a pâli ou séché sous la même lune.

Ils y coururent et ils revinrent en pleurant, comme Adam et Ève qui sont en peinture là-haut aux Camaldules, quand ils virent pour la première fois mourir quoi ? un homme ? un animal ? un insecte ? non, une feuille ! . . . quelque chose qui frémissait, mon bon Seigneur ! . . .

La vigne, notre vigne à nous, n'était pas malade, elle était morte, morte pour toujours ; morte comme si elle n'avait jamais vécu. Ces belles larges feuilles qui étaient bien à nous, puisque leurs pampres nous avaient cherchés de si loin pour s'accrocher à nos tuiles sur le toit et à nos piliers de pierre devant la porte, et jusqu'aux lucarnes de la chambre haute de Fior d'Aliza, où elles se glissaient par les fentes du volet ; ces beaux sarments serpentant qui faisaient notre ombre l'été, notre gaieté l'automne, notre joie sur la table l'hiver, nous caressaient pour la dernière fois comme un chien qui meurt en vous léchant les pieds ; morts non pour tout le monde, monsieur, mais morts pour nous.

Une belle nuit, sans que nous nous en fussions doutés, le *fattore* (le métayer) du sbire propriétaire, prétendant que la sève, en montant jusqu'à notre cabane, appauvissait la vigne-mère et stérilisait les ceps d'en bas, avait coupé à coups de serpes les vieux gros pampres serpentant qui nourrissaient nos sarments contre nos murailles, de sorte que le cep, lui, restait vivant dans la vigne basse, mais les rejets étaient morts désormais pour nous ! . . .

Jamais je ne vous dirai le chagrin de la cabane à ces cris des deux enfants qui pleuraient ces berceaux de leur enfance, ces feuilles de leur ombre, ces grappes de leur soif, ce crépissage vivant et aimant de leur pauvre toit ; et les lézards qui couraient si joyeux parmi leurs feuilles ; et les merles qui picotaient si criards, comme des oiseaux ivres, les grains premiers murs ; et les abeilles qui bourdonnaient si allègrement dans les rayons du soleil entre les grappes p'us mieillées que le miel de leurs ruches ; et le soleil couchant le soir sur la haute mer, et la lune tremblante à terre, quand les pampres à travers lesquels elle passait tremblaient eux-mêmes au vent de la nuit ! Enfin tout ! tout ce qu'il y avait pour nous et pour eux de parenté, de souvenirs, d'amitié, de plaisir, d'intelligence entre ce treillage plus vieux que nous tous devant la maison.

— Oh ! les méchants ! s'écria tout le monde en sanglotant et en regardant mourir à petit feu nos chères tapisseries (*sparterias*) de vigne. Mais que pouvions-nous dire et que pouvions-nous faire ? Tous nos regrets ne ressouderont pas la branche au cep. Toutes nos larmes ne lui serviront pas d'autre sève ! Elle est morte et nous mourrons, il n'y a que cela pour nous consoler. Livrons les dernières grappes aux oiseaux, ces dernières feuilles aux chèvres, ces derniers sarments à notre foyer d'hiver ; morte elle nous servira encore tant qu'elle pourra,

et nous bénirons encore ses dernières pousses. Et puis après? Eh bien, après, nos murs seront nus contre le soleil et la pluie, il n'y aura pas d'ombre sur la porte, les oiseaux et les lézards s'en iront chercher leur plaisir ailleurs. Le *padre Hilario* ne s'assoira plus en s'essuyant le front, sous la treille, et en suspendant ses deux besaces aux nœuds entrelacés du gros pampre; qu'y pouvons-nous? Le papier est le papier; il ne parle pas pour s'expliquer; d'ailleurs, il aurait beau s'expliquer, le mal est fait; il ne ferait pas revenir en une parole des pampres de trois cents ans. Il a dit: "La vigne est au sbire, la treille est à vous;" mais il n'a pas dit que le propriétaire de la vigne n'aurait pas le droit de couper son pampre!

Un frisson nous prit à ces mots, nous pensâmes tous, et tous à la fois au châtaignier, notre seul nourricier sur la terre.

Dieu! nous écriâmes-nous, le papier dit bien que les châtaignes tombant sur nous sont à nous, mais il ne dit pas que le propriétaire du tronc, des racines et des branches n'aura pas le droit de couper son arbre. Oh! malheureux que nous sommes, si cela devait arriver jamais, que deviendrions-nous?

Entretiens de LAMARTINE.

(A continuer.)

LE LION ALLANT A LA PROVISION.

(Voir page 82.)

Nous suivîmes notre guide, qui marchait léger comme une sylphide, quoique ce fut un homme de six pieds et pesant plus de deux cents livres. Arrivés à la butte, il fallut la gravir: le sol était friable et cédait sous nos pas; nous nous aidâmes des branches du frêne qui y poussaient en abondance jusqu'au sommet. Dans la savane qui s'étendait à nos pieds, nous distinguâmes bientôt quelque chose d'extraordinaire. Le troupeau avait été averti de l'approche du lion par les bœufs qui sont toujours placés en vedette autour des grands troupeaux, et ces sentinelles avaient sans doute aperçu leur ennemi pendant qu'il se glissait à travers la brèche qui coupait l'élévation de terrain sur laquelle nous nous étions postés.

Le lion faisait le tour du troupeau qui, dans sa terreur, courut d'abord follement dans tous les sens, mais qui, peu à peu, se laissa

rassembler en une masse compacte, les pauvres bêtes sachant comme le lion que, lorsqu'elles seraient réunies, les taureaux se placeraient en dehors du cercle pour protéger les femelles. Comme le troupeau était nombreux, cette manœuvre exigea quelque temps. Le lion faisait le cercle avec une allure singulière tenant et du pas et du trot. Il fixait les yeux sur le premier rang; les jeunes taureaux, qui n'osaient pas le regarder en face, lui présentaient la croupe en tournant la tête sur les épaules avec un regard d'angoisse, et des flots d'écume blanchissaient leur poitrail.

Au centre de la masse, sur laquelle se formait une vapeur exhalée des flancs haletants, je remarquai un mouvement que je ne pouvais m'expliquer et j'en demandai la cause à Glenlyon :

« Regardez, me dit-il; tous les vieux taureaux se dirigent vers cette partie du cercle qui est en face de la brèche, c'est là qu'ils concentrent leurs forces et c'est dans cette direction qu'ils se préparent à leur élan. Chaque fois que des bœufs sauvages veulent prendre une résolution énergique, ils frappent le sol du pied comme vous allez l'entendre. Le plus vieux du troupeau, le chef, le patriarche, commence, et les autres l'imitent pour lui faire entendre qu'ils sont prêts. Dans le cas présent, il en est peu qui refusent de lui obéir pour échapper à l'ennemi qui les menace. Le chef voit que la brèche est une issue favorable à la fuite; il vient, par ces appels du pied, de faire comprendre aux plus résolus qu'ils aient à le rejoindre, et ceux-ci se fraient un chemin à travers la masse. Dès qu'ils seront groupés, les jeunes taureaux se placeront sur deux rangs pour protéger les vaches, qui resteront au centre.

— Et croyez vous qu'ils pourront s'échapper ? demandai-je.

— Cela est impossible à prévoir. Le lion sait ce qu'il a à faire, et jusqu'au dernier moment il peut s'opposer à la fuite. Mais si, le signal donné, la masse parvient à s'ébranler, rien ne pourra plus l'arrêter. Si le lion voulait alors barrer le passage, il serait écrasé par la charge; il faut donc qu'il arrête le troupeau avant que l'élan soit donné. Mais, de toute façon, il est sûr d'une proie: si la masse s'ébranle, il prendra un des derniers fuyards; s'il arrête le troupeau, il pourra faire son choix: voilà toute la différence. Or, pour le lion, cela ne revient pas au même, car il s'agit sans doute d'assurer la paix de son ménage. A l'air grognon de madame la lionne lorsqu'elle l'a envoyé en quête de gibier, il est à supposer qu'elle ne se contentera pas d'une vieille vache coriace; son instinct lui dit que la chair d'un jeune taureau, plus tendre et plus savoureuse, convient mieux à son estomac et aux faibles crocs de ses lionceaux.

— Je ne puis comprendre comment un seul animal, même un lion, peut avoir la puissance d'arrêter un pareil troupeau, si ce troupeau est résolu à le charger.

— Cela paraît, en effet, incroyable ; mais j'en ai souvent été témoin, et par ce que je vois du lion de ce soir, je crois que nous allons assister à une scène de ce genre. Ce lion n'est pas un imbécile, quoiqu'il ait eu l'air tant soit peu sot lorsqu'il s'est senti pincé tout à l'heure par les crocs de madame la lionne. J'imagine que nous-mêmes aurions l'air assez penaud si une dame nous assaillait ainsi par derrière à l'improviste. Mais nous n'aurons plus longtemps à attendre, car voilà les vieux taureaux rassemblés et ils auront bientôt délibérés.

— Ah ! par exemple ! si le lion peut maintenant les empêcher de s'élançer, je consens à manger ce lion moi-même !

— Pas de vœux imprudents ! Jephthé en fit un dont il eut lieu de se repentir, et vous pourriez bien être forcé de vérifier tout à l'heure si la chair du lion est d'une digestion facile. Quant à la façon dont celui-ci arrêtera la charge qui le menace, tout ce que je sais, c'est qu'il l'arrêtera, n'importe comment.

— Mais si c'est matériellement impossible ?

— Je connais ce raisonnement-là et bien d'autres encore. Quand les hommes parlent, ce ne sont que des paroles ; les lions ne disent rien, mais ils font tout ce qui est à faire. C'est aux lions que je donne ma confiance."

Et, en effet, le problème de l'impossibilité matérielle était résolu, pour ainsi dire, sous mes yeux. Le troupeau avait serré ses rangs, formant une tourbe confuse. Mais à un signal donné, en frappant sans doute du pied d'une certaine manière, toutes les têtes se tournèrent dans le même sens, du côté où les vieux taureaux étaient réunis, précisément en face de la brèche, cornes en l'air, dans l'attente apparente d'un dernier signal pour la charge.

Un seul, complètement immobile, semblait écouter avec attention, comme pour s'assurer si dans la masse vivante tous étaient prêts à le suivre, lorsque le lion fit lentement son apparition sur le front de la colonne, tel qu'un chef d'armée qui passe une inspection, et s'arrêtant devant chaque animal, mais bien plus longtemps devant celui qui paraissait le plus vieux et qui semblait avoir le commandement supérieur. Pendant cette inspection, je voyais, à l'aide de ma lunette, le taureau relever la tête et des tourbillons de vapeur sortant de ses naseaux comme de la cheminée d'une machine. Ayant parcouru toute la ligne, le lion poussa le rugissement le plus éclatant que j'aie jamais entendu ; il le répéta une seconde fois, et la masse animée exhala une double quantité de vapeur, expression de son angoisse.

"Eh bien, que pensez-vous maintenant de la puissance du lion ?" me dit Glenlyon à l'oreille.

J'étais muet d'étonnement ; je suivais tous les mouvements de la

bête fauve, qui passait fièrement tout le long de la colonne, regardant en face chaque taureau épouvanté, quand Glenlyon me dit à voix basse :

“ Attention, maintenant ; le lion vient de faire son choix.”

Effectivement, le lion, ayant fait une pause plus longue devant un des taureaux, recula d'un mètre environ, frappa deux fois la terre de sa patte et poussa un second rugissement. L'animal auquel il semblait s'adresser fit un pas en avant, mais aussitôt se rejeta en arrière. Cela ne faisait pas le compte du lion : il frappa une troisième fois la terre de sa patte et s'accroupit dans la posture que prennent les bêtes fauves lorsqu'elles vont faire un bond, puis il attendit l'effet de sa menace.

Le malheureux taureau comprit qu'il fallait obéir au tyran, et d'un pas vacillant il sortit du rang, se rapprochant du lion qui reculait à mesure devant lui, comme pour l'encourager, jusqu'à ce qu'il fut tout à fait séparé du troupeau et isolé devant la brèche, par laquelle le lion voulait le faire passer, et où il le fit bondir en le suivant de près, pour l'empêcher de se retourner.

“ Maintenant, dit Glenlyon, il faudra au lion plus de temps pour rentrer chez lui qu'il n'en a mis pour venir ici. Le taureau va lui faire faire quelques détours, mais quelque facile qu'il pourrait être à conduire, le lion ne le fera pas avancer rapidement, et nous avons le loisir de les rejoindre. Restons ici quelques instants, et voyons comment le troupeau affolé va reprendre ses sens. Vous voyez qu'il n'est pas de conquête difficile, lorsque l'on a la peur pour alliée !”

Dix minutes s'écoulèrent avant que le chef du troupeau osât faire un mouvement, et tout le troupeau restait immobile comme son chef. Quelques jeunes taureaux témoignèrent, il est vrai, leur impatience, mais le coup de corne d'une vache résignée les faisait rentrer dans l'ordre. Enfin, le taureau-chef avança d'un pas, prêta l'oreille et, ne découvrant aucun sujet d'alarme, il frappa du pied, fit une volte sur un des angles de la colonne, et toute la masse s'ébranla avec lui. Bientôt les taureaux, jeunes et vieux, vaches et génisses, disparurent dans la savane, prenant une direction contraire à celle que le lion avait suivie, se souciant peu du sort de la malheureuse victime si facilement abandonnée, et des tortures qu'elle allait subir sur le chemin de la mort. Ainsi va le monde : — chez les humains aussi bien que chez les animaux, on s'inquiète peu des souffrances des autres, lorsqu'on y échappe soi-même.

“ Ilitchj !” appela Glenlyon. Ilitchj dormait, plus indifférent encore qu'aucun des fuyards. Le lion aurait pu dévorer tout le troupeau sans qu'il y prit garde. Un verre d'eau-de-vie, qui lui fut offert, lui fit rapidement ouvrir les yeux. L'eau-de-vie était la clef de son intelligence. Il en demanda un second verre que nous lui refusâmes, mais on lui en

promit trois lorsqu'il rentrerait au camp, et cette promesse nous assura de son zèle. Jamais, avec une pareille perspective, notre prisonnier de guerre n'eût songé à nous quitter, et Dieu sait si cela lui eût été facile ce soir-là. Au fait, j'ai remarqué que les Cafres, dès qu'ils étaient assurés que nous ne les mangerions pas (car nous avons chez eux la réputation de cannibales), ne demandaient pas mieux que de rester avec nous. Les satisfactions matérielles qu'ils rencontrent dans un camp européen sont plus que satisfaisantes pour leur faire oublier leur vie de privations dans le libre désert, et une fois qu'un de ces sauvages avait fait notre connaissance, il était impossible de prévoir quand il nous quitterait. "Ce sont, disaient nos soldats, des mendiants si drôles et si amusants, que l'on n'a pas le courage de les mettre violemment à la porte."

Une demi-heure après, nous avons rejoint le lion. Il avait fort à faire! Le jeune taureau était plein de vigueur; il ne tenait pas du tout à se laisser mener et n'avait pas la moindre foi aux lions. A chaque instant, il renouvelait ses tentatives de fuite, et c'était curieux de voir la facilité avec laquelle son ennemi l'arrêtait net, quand il faisait un crochet pour éviter son persécuteur et retourner au troupeau. Le lion n'avait presque rien à faire. Ses yeux ne quittaient pas sa proie, et dès qu'il surprenait quelque velléité de résistance, il s'avavançait lentement, moitié rampant, moitié trottant, de façon à couper obliquement la retraite à l'animal, et lorsqu'il se trouvait par devant, il n'avait qu'à fixer sur lui son terrible regard, sans faire le moindre bruit ni le moindre mouvement, pour lui faire comprendre l'inutilité de la résistance.

Une seule fois, pendant cette longue et pénible conduite, le pauvre taureau fit une tentative désespérée. Il venait de gravir une pente de deux kilomètres environ, au sommet de laquelle était une de ces nappes d'eau qu'on rencontre dans l'Afrique méridionale, espèces de mares, d'étangs ou de lacs, peuplés de crocodiles et de rhinocéros, lorsque les rives sont couvertes d'arbres. Le bétail les redoute beaucoup et évite d'approcher de ces eaux, quelque grande que soit sa soif. Mais notre jeune taureau pensait avec raison qu'il ne pouvait pas rencontrer dans celle-ci un sort pire que celui que lui ménageait son tyran, et, au lieu d'appuyer à gauche dans la direction où le lion voulait le pousser, il se précipita dans le lac en faisant voler un nuage d'écume. Je croyais que le lion allait le suivre.

"Attendez, me dit Glenlyon, peut-être se sauvera-t-il tout à l'heure, mais, pour le moment, le lion connaît trop bien son affaire, et il le fera sortir de l'eau comme il l'a fait sortir du troupeau."

En effet, le rusé lion venait de faire le tour du lac en quelques bonds et se trouvait à l'endroit où le taureau allait aborder. Celui-ci changea

de direction, mais il trouvait toujours son ennemi devant lui, et, leurs yeux finissant par se rencontrer, le taureau resta immobile. Nous entendîmes le sol résonner sous la large patte du lion ; après avoir recommencé deux fois cette manœuvre, il recula comme il avait fait précédemment, et le taureau, fasciné de nouveau, sortit de l'eau tout tremblant. Le lion se mit de côté pour le laisser passer, et recommença à le chasser devant lui avec la même facilité qu'auparavant.

Dans un beau mouvement de sympathie, je me serais précipité de l'autre côté de l'étang, et, si Glenlyon ne m'eût arrêté le bras, j'aurais tiré la bête fauve à tout risque.

“ Ne brusquons pas les événements, me dit-il. Voilà le voyage qui touche à son terme. Si nous abattions le lion ici, nous aurions tout à l'heure plus de mal à venir à bout de la lionne : nous ne pourrions peut-être pas la faire sortir de sa tanière, et nous n'avons pas de torches pour aller l'y chercher. Il ne faut pas tirer un lion avec la hâte que l'on mettrait à attraper une puce, on risquerait de s'attirer une mauvaise affaire ; conservons donc notre sang-froid. Lorsque le lion aura amené sa proie jusqu'à sa porte, et que madame son épouse viendra en reconnaissance, je saurai bien saisir le moment de l'action. Si je manque mon coup, alors faites de votre mieux pour réparer ma maladresse, mais souvenez-vous une fois pour toutes qu'un lion est un animal dangereux à attaquer de près, et celui dont le pouls bat alors plus vite qu'à l'ordinaire n'est pas en état de lui tenir tête. Voyez, comptez les battements de votre artère brachiale, et dites-moi ce que vous en pensez.”

Le fait est qu'on aurait pu entendre le choc de mon cœur contre les parois de ma poitrine. “ Vous avez raison, Glenlyon, repris-je : je ne ferai jamais un bon chasseur ! ”

Le taureau n'opposa plus aucune résistance, résigné à son sort, quelque horrible qu'il pût être, et son instinct ne pouvait pas sans doute lui en faire prévoir un pire. Pas plus que son ennemi, il ne se doutait du secours qui était proche et de la présence de trois hommes, sinon de trois anges gardiens, qui veillaient sur lui. Le Cafre se sentait ému comme nous, et il était déjà prêt à m'imiter lorsque Glenlyon m'avait arrêté. Mais il fallut nous rendre à la voix de la raison, et le sauvage s'adressant à moi, quand j'eus serré la main de notre ami pour le remercier de son conseil, me dit dans son jargon : “ Lui grand prophète, lui tuer beaucoup de lions, lui sauver pauvre Cafre, lui très-grand prophète ! ” Car les Cafres donnent le nom de prophète à tout homme dont ils admirent l'intelligence.

Trois quarts d'heure après avoir quitté l'étang, nous arrivâmes aux rochers d'où nous étions partis. Le taureau baissait tristement la tête

et avançait sans savoir où il allait, obéissant à tous les mouvements de son conducteur. Au pied des rochers, le lion poussa un rugissement qui fit tressaillir la montagne elle-même, et la malheureuse victime tomba sur ses genoux, puis se releva tremblante. A ce moment, la lionne s'élança en dehors des quartiers de roc pour voir la proie que le lion lui ramenait. La vue de ce second ennemi fit reculer le taureau, mais un rugissement du lion l'arrêta court, il était inondé de sueur, et poussait des mugissements si lamentables, que j'avais peine à me contenir, et que le Cafre se mit à pleurer. La main de Glenlyon était sur mon épaule : " Jetez un coup d'œil sur vos batteries, me dit-il et que Ilitchj en fasse autant. Vous êtes tous deux trop émus pour tirer avec précision, mais j'aurai peut-être besoin de vos armes. Ayez vos couteaux en main, si je brisais ma lame. Je vais mettre fin aux tortures du malheureux taureau. Dès que les têtes des deux lions seront sur le même plan, je ferai feu. Passez-moi alors votre carabine et rechargez la mienne; une bonne charge de poudre et un lingot, comme vous m'avez vu faire. Une charge et demie de poudre, notez bien ! Et maintenant, à la grâce de Dieu ! "

Glenlyon se détacha de nous et s'approcha tellement des bêtes fauves, qu'il pouvait voir briller les yeux de la lionne entre les oreilles du lion. Elle n'avait pas quitté la place où elle était venue à la rencontre du taureau. La carabine s'éleva lentement et le coup partit. Je n'entendis rien tomber et me baissai rapidement pour voir sous la fumée. Le lion était sur ses genoux.

Le Cafre avait attrapé un de nos dictons usuels, pour dire de quelqu'un qu'il " a reçu son compte. " — " Son oie est cuite ! " murmura-t-il. Il avait à peine achevé sa phrase, qu'un second coup retentit ; la lionne bondit et retomba sur les rochers, où elle resta à se débattre et à se rouler sur elle-même, faisant voler les pierres alentour. Elle était sur le dos et battait l'air de ses griffes, poussant de formidables rugissements qui réveillèrent les vautours dans les rochers. Ceux-ci se mirent à voler en tournoyant au-dessus de nos têtes, mêlant leurs cris aigus au râle de la lionne, vacarme le plus assourdissant que l'on pût entendre.

Je m'élançai et tendis ma carabine à Glenlyon ; il la prit, et, tirant son couteau, s'avança vers le lion : " Il ne doit plus avoir faim, me dit-il, et sa dame ne vaut guère mieux, je pense. " Le lion fit un mouvement à l'approche du chasseur ; mais, prompt comme l'éclair, la lame d'acier s'abattit sur le crâne de la bête fauve. Glenlyon alla ensuite vers le taureau en me faisant signe. La pauvre bête semblait comprendre qu'elle n'avait plus rien à redouter de son ennemi mort, et elle vint en titubant nous retrouver, nous qui l'aurions fait fuir quelques heures

auparavant; ses flancs battaient convulsivement, on entendait chaque pulsation de son cœur et de grosses larmes roulaient sur son museau.

Je caressai rapidement notre nouvel ami et m'empressai de rejoindre Glenlyon pour voir ce que faisait la lionne. Glenlyon venait de l'achever et essuyait son couteau avec une poignée d'herbes.

"Ilitchj! fit-il tout d'abord, amenez ce pauvre taureau auprès de notre poney et donnez-lui à boire, sans quoi il va s'affaïsser et nous aurons du mal à le relever. Il n'a que trop souffert cette nuit. Prenez une lumière et méfiez-vous des reptiles." Puis se tournant vers moi: "Pour cette fois-ci, j'ai économisé la poudre et j'ai eu la chance de placer mes balles au bon endroit!"

Le résultat de cette chasse nocturne fut de faire mettre en liberté un jeune Cafre soupçonné d'avoir volé une vache, mais contre lequel on n'avait pas de preuves sérieuses. Il avait juré qu'il était innocent; mais, quoiqu'on eût retrouvé les pas d'un lion aux environs, la bête fauve n'avait pas laissé traces de carnage. Nul ne se doutait que le roi des animaux pût remplir, à son profit, les fonctions de chien de berger. Le récit de notre expédition leva le voile, et le voleur fut *pardonné* sans avoir jamais commis de crime.

Je puis ajouter que, dans cette occasion, comme toujours, la terreur avait dompté le taureau sauvage. Il nous suivit au camp comme un chien, prenant tous les buissons pour des lions.

Temple Bar Magazine.

Ce récit extraordinaire du *Temple-Bar Magazine* vient éclaircir plusieurs faits que les voyageurs ont racontés dans leurs ouvrages. Mais les chasseurs-naturalistes anglais, qui excellent, il est vrai, dans ces observations prises sur le vif, n'auront pas seuls l'honneur de cette découverte: n'oublions pas que cette façon dont le lion ramène ses victimes à sa tanière, lorsqu'il a des lionceaux à nourrir, avait été signalé par notre regretté héros algérien, Jules Gérard, le tueur de lions. Alors qu'il était en Angleterre, en 1863, il publia, peu de temps avant son départ pour le Lagos, un intéressant article sur les mœurs du lion de l'Atlas, qu'il met bien au-dessus du lion du Cap, comme force et comme courage. Dans cet article, il raconte un fait analogue à celui dont le capitaine Glenlyon donna le spectacle au narrateur de la précédente relation.

Revue Britannique.

L'ATHÉISME.

Sentinelles d'avant-garde, c'est à nous de signaler l'approche de l'ennemi. Nous l'avons fait sans exagération, mais sans vaine crainte, et nous continuerons à le faire, car le péril est immense.

A la suite de nos évêques, dont l'un des plus éminents publiait *l'Athéisme et le péril social*, nous avons dénoncé l'invasion de plus en plus formidable de l'athéisme et du matérialisme dans la société moderne.

Nous avons montré cet athéisme enseigné jusque dans les chaires de l'enseignement supérieur et par des professeurs de l'Etat, dans le sein de nos Facultés. De là notre pétition au sénat.

Nous l'avons montré embrassant le monde entier dans cette immense organisation, qui est l'un de ses plus puissants foyers, la franc-maçonnerie.

Nous l'avons montré se propageant partout avec une effroyable activité, ayant dans la presse d'innombrables organes, et d'autres publications, brochures et écrits divers plus innombrables encore.

Nous l'avons montré bravant les tribunaux et la justice, comme la science et l'enseignement des Facultés, en refusant audacieusement le serment parce que le nom de Dieu s'y trouve invoqué et en demandant déjà, en Belgique et en Allemagne, aux lois, et aux constitutions elles-mêmes, de sanctionner ses blasphèmes.

Nous l'avons montré faisant pénétrer ses effroyables négations jusque dans le sanctuaire de la vie privée et de la conscience humaine, s'organisant en France, en Belgique, en Allemagne, en Italie et ailleurs, en associations de solidaires pour chasser toute consécration divine, toute onction religieuse, toute prière bénie du berceau de l'enfant, de l'hymen des époux, du lit des mourants et de la tombe où reposent ceux que nous avons aimés.

Nous l'avons montré se dissimulant sous tous les masques, se glissant sous toutes les formes : ici morale indépendante, là profanation et blasphème audacieux, mais toujours et partout découronnant l'homme de toute auréole divine, lui arrachant toute la grandeur, toute la majesté de sa vie, niant l'âme humaine, son origine, sa fin éternelle, et ne nous laissant plus que la destinée de la bête, avec le singe pour aïeul et la putréfaction du sépulchre pour immortalité.

Jamais depuis le premier jour du monde pareil spectacle ne s'était offert aux yeux épouvantés de l'humanité ! Jamais négation de Dieu, de l'âme humaine et partant de la raison et de la liberté ne s'était produite ainsi, en pleine civilisation, comme un fait social, comme un droit politique, et réclamant, non pas simplement la tolérance, mais la direction morale et intellectuelle des sociétés et du genre humain !

En présence de ce fait sans précédent et sans exemple dans les annales du monde, le devoir des catholiques est tout tracé. Ils ne doivent pas perdre un seul instant pour opposer une digue infranchissable au débordement de ce nouveau déluge et pour organiser une croisade du dix-neuvième siècle contre cette nouvelle invasion de barbares mille fois plus à redouter que les hordes farouches d'Attila, de Tamerlan et de Gengis-Khan. Ils doivent en appeler à tout ce qui a conservé une croyance, une raison, un cœur, une âme d'homme, non-seulement aux membres de toutes les communions chrétiennes ou juives, mais même aux philosophes spiritualistes, afin que tous se ralliant et se groupant pour la conservation des traditions universelles de l'humanité, cette innombrable armée soit l'arche vivante qui sauve au moins du cataclysme qui nous menace, la raison et la liberté humaines, la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

Pour nous qui, sûrs des destinées impérissables de l'Eglise, n'avons à craindre pour elle aucun naufrage, nous n'en pouvons dire autant de la destinée des sociétés humaines lorsque celles-ci sont atteintes de ce cancer de l'athéisme et du matérialisme qui dévore leurs entrailles. Les puissants royaumes de l'Orient et de l'Asie antiques ont disparu ; l'empire romain s'est écroulé ; là où vivaient les nations les plus florissantes, il n'y a plus que le sable du désert, les générations écoulées ayant emporté jusqu'à la cendre qui couvrait le sol ; et l'on voudrait que l'athéisme, ce choléra-morbus de l'intelligence humaine, laissât debout des sociétés dont il aurait rongé jusqu'aux dernières fibres ! Non, non, cela est impossible. Qui embrasse la mort, la féconde de son souffle et étend sur la terre son empire.

Du reste, le mal qui nous dévore fait d'incessants progrès. Citons-en, entre mille, quelques récents symptômes.

Prochainement s'ouvrira à Paris la nouvelle session de l'Assemblée-Législative du Grand-Orient de France, et une correspondance, publiée par le *Progrès de Lyon*, fait pressentir qu'on y proclamera l'athéisme en effaçant des constitutions maçonniques la notion du "grand Architecte de l'univers." On espère en outre que la franc-maçonnerie "sera reconnue comme établissement d'utilité publique," sans doute à cause de cette profession d'athéisme !

Nous reproduisons plus loin une lettre déjà livrée à la publicité et

relatant des faits de vandalisme qui ont eu lieu à Corbas, dans le département de l'Isère, et qui sont d'une telle nature qu'ils rappellent les jours les plus néfastes de la Révolution. Des hommes, munis de piques et de cordes, et ayant à leur tête le maire et le garde champêtre, ont assiégé une église pendant qu'on y célébrait une messe mortuaire, l'ont envahie, démolie, pillée, saccagée, en criant : "*A bas les églises ! A bas les prêtres ! Vive 93 !*" Ils ont outragé le saint Sacrement et brisé le confessionnal, les chemins de croix et un Christ auquel ils ont adressé ces abominables blasphèmes : "*Parle donc, bon Dieu ! Défends-toi donc ! Tu ne dis rien !*" Voilà ce qui se passe à cette heure en France.

En Italie, c'est un général de l'armée régulière, soldé par l'Etat, qui, dans la personne de M. Beales, le chef de la ligue réformiste anglaise, adresse aux ouvriers de Londres une lettre que publie l'*Avanguardia* et dont nous nous bornons à citer les passages suivants :

Castelletti.

Mon cher Beales,

Passons vite, et sur la pointe du pied, sur CE MONCEAU DE BOUE ET DE SANG QUE L'ON APPELLE LA PAPAUTÉ.

J'ai tâché d'inculquer à notre population, en guise de catéchisme, ces paroles de l'illustre Guerrazzi ; aujourd'hui j'y joins les vôtres, qui sont magnifiques et vraies :

Promouvoir par tous les moyens possibles la chute de la papauté antichrétienne, pire que le Coran.

En avant, prêtre du droit et de la vérité, nous vous suivrons dans cette très-sainte croisade *contre l'obscurantisme et la tyrannie.*

A votre exemple, nous inviterons toutes les sociétés d'artisans et d'ouvriers d'Italie à former le faisceau, à se serrer (aujourd'hui à Florence, demain à Rome) autour de la fraternité des artisans, présidée par G. Dolfi...

Sachent une bonne fois les peuples que s'ils le veulent, bien unis, ils peuvent renverser à jamais dans la poussière le sacerdoce de l'ignorance et le despotisme, qui ont jusqu'ici empêché les races humaines de fraterniser...

G. GARIBALDI.

Dans une autre lettre adressée au docteur Foldi, de Milan, Garibaldi se plaint que le peuple en Italie ne soit pas à la hauteur des *working-men* anglais :

"On connaît, dit-il, LES NÉCROMANCIENS DE ROME pour les plus implacables ennemis de l'Italie ; le gouvernement en empeste tout le

territoire italien (allusion au retour des évêques), et il ne se trouve pas une seule ville qui proteste contre ce cadeau *dégradant*."

Et le général d'une armée régulière qui écrit de telles lettres a lui-même sous ses ordres une armée révolutionnaire destinée à attaquer Rome, dont les cadres sont formés par les émigrés romains, et qui est recrutée et soldée par un emprunt émis publiquement; il dirige en outre toutes les sociétés ouvrières de l'Italie réunies à la grande association de Florence fondée par Mazzini. Enfin, son organe, l'*Avanguardia*, explique à ces sociétés d'ouvriers que leur union a pour but de "les former en phalange compacte afin qu'elles puissent disposer d'une force toute-puissante" pour écraser "les catholiques, qui, n'ayant pour eux ni la tradition, ni le droit, sont néanmoins parvenus à former cette vaste chaîne qui a dominé pendant des siècles des millions de consciences humaines, et dont les derniers anneaux résistent encore..."

Ainsi la conjuration de l'athéisme et du matérialisme contre le christianisme, la société, la raison, la liberté humaines et toute croyance, toute morale, a son armée organisée, ses généraux officiels et son budget, comme elle a aussi son association universelle, la franc-maçonnerie, ses associations de solidaires, d'ouvriers, de propagande et d'action, ses chaires dans les Facultés et dans toutes les branches de l'enseignement, ses innombrables écrits et publications de tous genres, ses débats devant les tribunaux et au besoin ses sicaires comme sa "ligue de sang" (*lega di sangue*), qui, à Ancône, en 1849, était composée de cinquante maîtres en assassinat et que dut réprimer la commission envoyée de Rome par Mazzini lui-même et dont faisait partie Félix Orsini, de sanglante mémoire.

Cette sinistre conjuration produit partout ses fruits de mort, et Georges Kocsi, jeune étudiant hongrois qui vient de se suicider à Pesth, déclare, dans une lettre écrite à son dernier moment, qu'il se tue "parce qu'il n'a pas de religion et qu'il n'a jamais cru en Dieu." Il ajoute: "La cause très simple de mon suicide est que je suis las de la vie et que JE HAIS LE GENRE HUMAIN."

Le suicide avec l'assassinat, la haine du genre humain avec la haine de Dieu, voilà donc l'horrible résultat de ces doctrines d'athéisme! Si la société tout entière ne se lève pour les anéantir; si tout ce qui a un cœur et une âme d'homme ne se ligue pour en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges, malheur à nous, malheur à la société, malheur à tous! Il n'est point de catastrophe si épouvantable qu'on ne doive redouter; point d'abîme si profond qui ne se trouve au bout de cette pente sur laquelle nous laissons glisser avec une rapidité vertigineuse, des populations ignorantes et fanatisées!

M. F. CHEVÉ.

LES MYSTIQUES ALLEMANDS

AU MOYEN AGE.

Le moment semble mal choisi pour traiter de la vie contemplative au milieu des préoccupations de notre siècle, lorsque les progrès de l'industrie et les fluctuations de la richesse publique absorbent les esprits, lorsque les bouleversements qui changent la face de notre vieille Europe tourne plus que jamais l'attention aux choses du dehors. Et cependant, jamais un siècle, en apparence profondément détaché de la vie religieuse, ne fut plus près du mysticisme que le nôtre. On peut même, sans s'aventurer beaucoup, prédire que, si un grand maître de la vie mystique nous était donné, il grouperait autour de lui de nombreux disciples. Sans doute l'incrédulité du XVIIIe siècle a pénétré dans les mœurs après avoir infecté les classes supérieures de la société. Le nombre des adversaires du christianisme paraît immense, celui des indifférents presque incalculable ; mais combien d'âmes souffrent du vide que la perte des croyances religieuses a laissé dans leur cœur ! Combien d'âmes, et c'est leur châtement, sont disposées plutôt que de ne rien croire, à s'ouvrir aux croyances les plus absurdes ! L'histoire est là pour nous apprendre que ce sont les siècles les plus sceptiques qui ont le mieux accueilli les superstitions les plus étranges. Il ne faudrait pas aller bien loin pour en trouver la preuve parmi nous. Elle nous enseigne encore que c'est au milieu des plus terribles agitations que l'homme se reporte le plus volontiers vers le mysticisme, parce qu'il a plus besoin que jamais de cette vie intérieure qui console des déceptions d'ici-bas. A ce compte, jusqu'à ce que notre siècle ait résolu la grande énigme de la révolution française, jusqu'à ce que notre Europe ébranlée ait retrouvé son équilibre, nous serons par le malheur des temps ou la gravité de nos épreuves dans les circonstances les plus favorables à la vie mystique. Qu'on regrette le passé, qu'on ait voué un culte chevaleresque à ces institutions qui croulent de toutes parts autour de nous, ou bien qu'hommes des temps nouveaux on éprouve des mécomptes amers en voyant ce qui se fait de mal au nom de la liberté, de la justice et du progrès, il y a dans notre vie présente assez de tristesses et de dégoûts pour tourner vers Dieu les âmes généreuses, et leur faire

chercher au pied de la croix la liberté des enfants de Dieu : *Ibi libertas*, a dit St. Paul.

On objectera que les grandes écoles mystiques du moyen âge naissent au douzième et au treizième siècle, qu'elle sont contemporaines de l'âge d'or de la scolastique, et du plus vif épanouissement de cette civilisation transitoire qui, sans égaler les merveilles de la forme antique, enfanta cependant tant de chefs-d'œuvre. Mais le treizième siècle lui-même a-t-il été une période de prospérité et de calme ? Les écoles historiques qui se plaisent aujourd'hui à reporter au siècle de St. Louis l'idéal de la civilisation chrétienne comme de toute organisation sociale n'ont pas l'air de se souvenir de tant de luttes sanglantes, des guerres contre les Albigeois, les Anglais, les Pastoureaux, de la sanglante querelle des Guelfes et des Gibelins, des malheurs du grand interrègne qui troublent si profondément la paix publique en Allemagne et en Italie, et anéantissent le pouvoir des empereurs. Les âges suivants sont marqués par la captivité des papes à Avignon, les scandales du grand schisme, la longue et terrible épreuve de la guerre de cent ans, les massacres de la guerre des Hussites. Partout dans cette société du moyen âge on ne trouve que l'instabilité, l'agitation, la lutte. A la fin l'anarchie domine en Europe, et les esprits découragés subissent cette sorte de décomposition morale qui précède toujours les grandes crises, et prépare la terrible secousse de la Réforme. En même temps les fléaux ne sont pas moins nombreux que les guerres ; les chroniques abondent en récits de famines ou d'épidémies. Est-il besoin de rappeler que le quatorzième siècle fut témoin des ravages de la fameuse peste noire dont, suivant l'énergique expression de Foissart, la *tierce partie* des hommes mourut ?

C'est en présence de toutes ces angoisses qu'a lieu une des plus belles efflorescences de la vie mystique. St. Dominique et St. François d'Assise, en instituant leurs deux milices spirituelles, ouvrirent de nouveaux asiles à ceux qui fuyaient le monde pour trouver au pied de la croix ces joies pures qui ne trompent jamais. Si le recueillement du cloître arrachait ces âmes aux troubles du dehors, la règle de ces ordres nouveaux retenait pourtant les moines au milieu des hommes par la prédication et l'apostolat, en même temps qu'elle les préservait des influences fâcheuses du contact du monde par la stricte obligation de la pauvreté ! Témoins et confidents des innombrables misères qu'ils étaient appelés à soulager, les mêmes mendiants, après leurs laborieuses missions, revenaient dans leurs cloîtres épancher leur cœur au pied du crucifix. C'est là qu'ils réparaient leurs forces, qu'ils se retrempeaient dans une charité plus ardente. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que l'expansion de ces ordres ait amené un nouveau développement de la vie-

mystique ? L'amour de Dieu croît avec le zèle qu'on a pour le salut des âmes. Pour faire mieux connaître Jésus-Christ, il faut pénétrer plus profondément dans son amour.

D'ailleurs la règle de ces nouveaux ordres n'imposait pas d'une manière si rigoureuse l'action extérieure et la prédication que quelques âmes plus délicates ne pussent, sans déroger à leurs devoirs, se consacrer principalement à la contemplation. Enfin à côté des Dominicains et des Franciscains se constituent des ordres de femmes qui portent le nom de leurs glorieux fondateurs et s'inspirent de leur esprit. Là toute la vie s'écoule dans la méditation et la prière, et sous la direction des fils de St. Dominique et de St. François, d'humbles femmes montrèrent que leur sexe peut s'élever aux contemplations les plus hautes, et que tous les secrets de la sagesse humaine sont à la portée de l'âme qui sait les atteindre par l'amour.

En Allemagne, c'est surtout chez les Dominicains qu'on rencontre les plus illustres mystiques. Le XIV^e siècle a été pour leur ordre une période de véritable splendeur. La famille de St. Dominique a le mérite d'avoir toujours compris l'alliance étroite de l'ascétisme et de la science. Jamais l'autorité n'a dégénéré chez elle en une défiance étroite contre les lumières venues du dehors. On lit dans les décisions d'un de leurs premiers chapitres généraux ces remarquables paroles : " L'étude des arts libéraux et des sciences est fort utile à la chrétienté. Elle sert à la défense de la foi qu'attaquent non-seulement les hérétiques et les païens, mais encore les philosophes. La culture des sciences libérales est donc nécessaire dans l'Eglise." Une aussi sage direction devait préserver les mystiques dominicains des écarts où tombèrent quelquefois les purs contemplatifs. La sainte et rigoureuse orthodoxie ne pouvait manquer aux disciples d'un aussi grand théologien que St. Thomas d'Aquin ; le sens pratique ne pouvait faire défaut à un ordre de missionnaires sans cesse mêlés par la prédication et la direction des âmes aux nécessités de la vie de chaque jour ; la fréquentation assidue des plus fameuses universités perpétuait dans l'ordre la tradition de la science, et à l'abri des cloîtres de femmes une foule d'âmes pieuses recueillaient ces enseignements et les vivifiaient par cet amour dont leur sexe a le secret. Aussi deux grandes écoles se développent au sein de l'ordre : l'une de pieux docteurs, l'autre de fervents disciples qui marchent sur les traces de leurs maîtres et les égalent quelquefois. Toutes deux ont laissé des monuments qui ne sont point sans importance pour l'histoire de la langue et de la littérature allemande. Une bonne édition de M. Franz Spiffner a mis une grande partie de ces textes à la portée du public érudit ; l'ouvrage de Mgr Greith, sur l'école dominicaine allemande, s'attache surtout à l'appré-

ciation des doctrines, mais il fait connaître en même temps une foule de documents, la plupart inédits, et qui donnent une bien haute idée de la vie mystique et de la culture intellectuelle de certains cloîtres de femmes dans la Suisse et la Souabe. En France nous ne connaissons guère les mystiques de ce temps que par les traductions de Rauler et de Henri Suso qu'on a faites dans la bibliothèque Dominicaine. C'est une raison de plus de signaler l'excellent livre de Mgr Greith à ceux qui savent l'allemand. Me serait-il permis d'ajouter que la traduction de semblables ouvrages, où une érudition solide s'unit à l'édification, serait bien plus utile aux catholiques français que cette diffusion sans bornes de petits livres de piété fades et incolores, où l'on ne sait ce qui l'emporte de la pauvreté de la doctrine, ou de la faiblesse du style.

L'école mystique dominicaine date en Allemagne de la fondation même de l'ordre. Frère Henri, le premier prieur du couvent de Cologne, laissa dans ce monastère, avec l'exemple de ses vertus, une véritable tradition qui fit de ce monastère un centre d'études et un foyer de vie mystique. Albert le Grand vint professer à Cologne, et St. Thomas d'Aquin y suivit quelque temps ses leçons. D'autres couvents, ceux de Strasbourg, de Bâle, de Constance, de Frisach en Carinthie, eurent aussi une réputation méritée par la solidité de leur enseignement théologique non moins que par l'ardente piété de leurs moines. Plusieurs de leurs religieux devinrent célèbres. Mais Mgr Greitz concentre avec raison l'attention sur trois noms qui personnifient mieux que tous les autres ce grand mouvement ; ceux d'Eckart, de Tauler et de Henri Suso.

Eckart s'était formé aux leçons de l'Université de Paris, alors la plus florissante du monde chrétien. Il avait professé au couvent de Saint-Jacques de Paris ; puis en 1304 il avait été nommé supérieur de la province dominicaine de Saxe, dont le siège était précisément au couvent de Cologne. En 1307 il fut nommé vicaire général de son ordre en Bohême ; puis il revint à Cologne où il mourut.

Eckart était un érudit en même temps qu'un mystique ; il connaissait admirablement les Pères de l'Eglise et savait de la philosophie ancienne, surtout des doctrines de Platon et d'Aristote, tout ce qu'on en pouvait savoir de son temps. C'est avant tout un théoricien. Sa doctrine n'est pas toujours irréprochable, au moins dans ses formules. Comme certains mystiques, il semble considérer parfois la création comme une incarnation, un écoulement de la substance divine. L'âme unie à Dieu semble aussi quelquefois se confondre pour lui d'une manière complète dans l'être infini ; c'est l'écueil du mysticisme de ne tenir pas assez de compte de la personnalité, de la liberté de l'âme, et d'incliner ainsi à un panthéisme plus ou moins accusé.

Mais ces inexactitudes d'Eckart étaient purement involontaires, et lui-même, à la fin de sa carrière, dans un sermon qu'il prononça dans l'église des Dominicains de Cologne en 1327, rétracta solennellement tout ce qui aurait pu se glisser dans ses ouvrages de contraire aux enseignements de l'Eglise catholique, donnant ainsi l'exemple de la plus noble humilité. L'influence d'Eckart n'en fut pas moins immense, et le titre de *maître* qui est resté comme inséparable de son nom reste comme le signe du respect dont il était entouré.

Eckart n'est pas seulement un des fondateurs de l'école mystique, il peut aussi être considéré à juste titre comme le créateur de la prose allemande. Le premier il a fait de l'allemand une langue scientifique et philosophique. Voulant traiter dans la langue vulgaire les hautes questions réservées jusque-là aux discussions de l'école, il dut nécessairement former des mots nouveaux ; et il alla les prendre non dans le latin, mais dans l'allemand même. Son désir de mettre à la portée d'un plus grand nombre de fidèles la doctrine de l'amour divin fit en même temps de lui le bienfaiteur des intelligences ; il assouplit son idiôme national et le rendit propre à la spéculation philosophique, et plus d'un penseur allemand fort hostile aux moines oublie aujourd'hui que cette prose où il essaye de substituer au christianisme les doctrines hégéliennes a eu pour premier père un moine dominicain.

Le mysticisme de Tauler a une forme moins savante et plus pratique. Si Eckart est le théoricien de la vie mystique, Tauler en est surtout le propagateur. La forme favorite de sa pensée est le sermon. Né à Strasbourg en 1290, Tauler entra chez les Dominicains dès 1308 ; il se forma sans doute au couvent de Saint-Jacques de Paris ; mais la scholastique eut toujours pour lui peu d'attrait. Faire pénétrer par une langue simple et facilement intelligible les pratiques de la vie mystique dans la vie commune des chrétiens, tel est le but suprême de Tauler. Henri Suso ne songe, au contraire, qu'à en donner en lui le parfait exemple ; c'est l'homme intérieur par excellence, plutôt qu'un homme d'action. Son influence principale s'étend sur les âmes purement contemplatives. Plusieurs écoles mystiques se formèrent sous sa direction dans les couvents de femmes, à Oltenbach près de Zurich, à Toss près de Winterthur, à Saint-Catharinathol près de Diessenhofen sur le Rhin.

A ces maîtres il faut ajouter un auteur anonyme, qui a écrit sur la philosophie mystique un traité qui eut de son temps une grande influence, et dont deux manuscrits existent à Saint-Gal, provenant du couvent des Dominicaines de Ste. Catherine. L'auteur inconnu écrivait en haut allemand, et tout évidemment, d'après son dialecte, de la Suisse et de la Souabe. Il figure incontestablement parmi les mysti-

ques les plus orthodoxes ; il évite avec soin toute confusion entre la personnalité humaine et l'être infini ; pour lui l'âme ne procède pas de la nature de Dieu, elle procède de son amour ; il établit on ne peut plus nettement la distinction entre la création et le créateur. Ce n'est pas qu'il n'y ait chez lui quelques propositions dangereuses comme chez tous les mystiques ; mais d'autres propositions plus claires les rectifient et en atténuent l'effet.

Le caractère principal des mystiques chrétiens, c'est la profonde douceur des sentiments qui les animent. Sans doute la plupart d'entre eux considèrent leur temps avec une tristesse profonde ; mais cette tristesse n'altère en rien leur charité. On ne trouve pas en eux cette aigreur, cette violence d'invectives qui sont comme le trait distinctif du mysticisme hétérodoxe dont les écoles étaient si nombreuses au moyen âge. A côté d'eux les *Frères et les Sœurs du libre esprit*, les *Fraticelles*, d'autres sectes encore faisaient appel aux passions populaires, et pour réformer la société chrétienne semblaient prendre à tâche d'en ébranler les bases. La sage discipline de l'Église retient dans les justes bornes ceux qui ont la ferme volonté de rester dociles à ses avertissements, et les préserve ainsi de tout écart.

C'est la nature du mysticisme d'enfanter toujours, à côté des traités où il expose ses doctrines, des livres où s'épanchent plus librement les sentiments qu'il inspire. Aux œuvres des doctrines s'ajoutent les révélations des extatiques et les libres effusions des poètes.

L'école dominicaine accueillit d'abord dans son sein quelques nobles transfuges de ce groupe si nombreux de Minnesinger ou chantes d'amour, qui, renonçant à célébrer les charmes des passions humaines, consacrèrent à Dieu de plus chastes inspirations. Le premier et le plus célèbre d'entre eux est Conrad de Wurtzbourg. Ce ne fut qu'assez tard qu'il entra chez les Dominicains, lorsque ses poésies profanes avaient déjà fondé sa réputation ; mais en revêtant l'habit monastique il ne renonça point à l'art des vers. Diverses œuvres nouvelles, la *Vie de St. Alexis*, une allégorie intitulée le *Saltaire du monde*, un poème qu'on pourrait appeler les *Orfèvres (die Goldenen Schemide)*, l'une de ses meilleures inspirations, montrèrent qu'en se retirant dans le cloître de Fribourg en Brisgau, Conrad n'avait perdu ni son imagination ni sa verve.

A côté de lui il faut citer un autre poète dont la vie entière s'écoula dans la pratique des vertus monastiques, frère Eberhard, de la famille des barons de Saxe, dont le château s'élevait au pied des montagnes d'Appenzell, et qui habita les couvents de Zurich et de Bâle. L'illustre Tauler cultivait aussi la poésie et a laissé des chants religieux qui ne manquent point de grâce ; enfin un autre frère prêcheur, Ulrich Bauer,

doit être mentionné comme fabuliste. Le recueil de ses fables porte le titre un peu prétentieux de la *Pierre précieuse (Edelstein)*. Il se compose de cent apologues, tous tirés de la vie des plantes et des animaux, ayant tous un sens mystique. Ce titre, ces rapprochements, tout indique cette subtilité qui fut un des défauts du moyen âge ; l'abus de l'allégorie n'était pas rare dans le siècle qui devait enfanter les romans de la Rose et du Renard : mais en dépit de quelques taches, Ulrich Bauer a du moins rendu à la langue allemande le service de créer un des premiers cette poésie simple et familière qui devait se développer dans les âges suivants.

Mais la poésie mystique a compté encore plus d'adeptes parmi les sœurs que parmi les frères de l'ordre de Saint-Dominique. Sans doute aucune de ces pieuses contemplatives ne peut être comparée, pour l'étendue et l'importance de ses compositions, aux poètes que nous venons de citer ; on peut dire cependant qu'elles leur ont quelquefois frayé la voie : car l'une d'elles, sœur Mechtilde, écrivait de 1250 à 1270, et ses hymnes précèdent ainsi en date les cantiques spirituels de Tauler et d'Henri Suso ; mais ce qui est surtout remarquable, et ce que met admirablement en lumière l'ouvrage de Mgr Greitz, c'est ce que je ne craindrai pas d'appeler l'état poétique de ces couvents de femmes en Suisse et en Souabe, au moment du plus bel épanouissement de l'ordre de Saint-Dominique. Bien souvent la poésie n'y est qu'une simple extase, un simple cri d'amour, qui fait appel à toutes les forces du monde physique et moral pour essayer de rendre ce qui n'a pas de nom, la majesté infinie du Tout-Puissant : " O toi, s'écrie sœur Mechtilde, ô toi, montagne de flammes, soleil d'élection, ô lune toujours pleine, source profonde de félicité, hauteur inaccessible, lumière sans bornes, sagesse inépuisable, miséricorde sans limites, force invincible, couronne de toutes gloires, je voudrais essayer de te louer, moi, la plus chétive de toutes tes créatures." C'est un simple élan de l'âme ; parfois un peu subtil, comme l'amour qui épie en quelque sorte les moindres rapprochements pour rendre ce qu'il sent, mais ne peut l'exprimer d'une manière complète et qui puisse le satisfaire. Cette sorte d'impuissance conduit parfois à des expressions un peu étranges, comme celle-ci : " La douce rosée de la Trinité infinie coula de la source de la Divinité éternelle sur la fleur de la Vierge élue ; le fruit de cette fleur fut l'Homme-Dieu." Quelquefois la forme devient un peu enfantine à force d'être simple et naïve. Elle trahit la présence de ces jeux d'esprit, si chers au moyen âge, et qui attestent tout ce qui se cachait de subtilité sous cette poésie primitive. Ainsi quand nous voyons les différentes vertus figurées chacune par une fleur, et la petite énigme relative à la fleur et à la vertu correspondante renfermer de

plus une allusion au nom et aux pieuses habitudes d'une sœur qui rappelait par sa vie l'un des deux objets de l'énigme, nous ne pouvons nous empêcher de sourire de ces combinaisons laborieuses que ne rachète point une certaine grâce de la pensée. Le maniéré est le propre des littératures qui commencent, comme des périodes de raffinement qui marquent le déclin de la langue. Pourtant il ne faut pas être trop sévère pour ces imperfections de détail ; malgré ces quelques défauts, ces poésies attestent une vie littéraire assez avancée, et surtout une singulière élévation morale. Sachons donc gré à Mgr Greitz d'avoir exhumé des manuscrits où elles étaient enfouies ces poésies d'un autre âge. Aujourd'hui les cloîtres qui les virent mettre au jour ont disparu. Les orages de la Réforme ont fait disparaître les ordres religieux de ces contrées, qu'ils avaient fécondées par leurs travaux apostoliques. Le mouvement littéraire et philosophique de l'Allemagne a passé presque entièrement à des mains protestantes. Il était bon de montrer le catholicisme au berceau de la poésie allemande, et de prouver une fois de plus que c'est grâce à son influence que la muse rêveuse d'outre-Rhin a pu substituer aux rudes et sauvages poésies des vieux Germains ces sentiments d'exquise douceur qui font aujourd'hui le plus grand charme de cette littérature. Il en est des peuples comme des individus. Ils peuvent oublier quand ils sont adultes les enseignements de la foi chrétienne ; mais qu'ils y regardent de plus près, ils trouveront toujours l'Eglise assise à leur berceau.

— *Le Contemporain.*

EUGENIE DE GUÉRIN.

J'aime la science, j'aime l'intelligence, j'aime encore plus la foi, la foi simple ; j'aime mieux l'ombre du côté de Dieu, que la lumière du côté des hommes. Mme SWETCHINE.

(Voir page 60.)

On est émerveillé de l'abondance de pensées neuves et originales qu'éveillent en Mlle de Guérin quelques tours de promenade. Chaque saison change l'aspect de ses récits sans en altérer la grâce. " Aux délices du printemps succèdent les splendeurs de l'été, l'ample maturité des champs inondés de soleil ; le ciel bleu recouvre les larges gerbes d'or des moissons ; pour peu que le vent souffle, ces épis coulant l'un sur l'autre font de loin l'effet des vagues ; on prendrait le champ du Nord pour une

mer jaune.” En deux traits de plume vigoureux, elle fait, à la façon des maîtres, la silhouette d’un pays : “Nayssac, montagnes aux croupes de chameau, au front hérissé de forêts et de rochers, nature agreste et sauvage.”

Le beau ciel méridional et l’attrait exercé, sur une âme si bien douée, par la vue incessante des prairies, des ruisseaux, des bois, ont évidemment influé sur le talent d’Eugénie ou au moins sur le côté poétique de ce talent. On voit en elle une personne heureuse de vivre aux champs, au grand air et en liberté. C’est à l’étage supérieur, presque sous les toits, que se trouve le petit réduit qui lui sert de cabinet de travail : elle y possède de la tranquillité et une belle échappée de vue sur la campagne. De sa fenêtre, elle domine le vallon sans cesse reverdi par la fraîcheur des eaux courantes, elle voit les montagnes bleuâtres au matin, pourpres au soir sous l’or des nuages.

Tout dans cette vie respire le calme, je ne sais quoi de patriarcal, de presque antique. Et c’est au fond de la province, dans une solitude ouverte seulement à un petit nombre d’amis, que cette femme, l’égale des femmes les plus illustres du XVII^{ème} siècle par l’élévation des sentiments et la finesse des pensées, a vécu et est morte à peu près inconnue. Souvenons-nous, pour expliquer ce qui semblerait une erreur de la vie, que les Grecs, dans leurs ingénieuses allégories, avaient peuplé d’hôtes divins les sombres forêts, les sources couvertes de mousse, les broussailles balsamiques, reconnaissant que la poésie ne pouvait choisir de plus beaux endroits pour y fixer sa demeure, ni l’oiseau pour y chanter, ni l’égéantine pour y fleurir, ni le cœur tendre pour s’y réfugier. Ce fut donc à dessein que la Providence enferma la vie de Mlle de Guérin dans un cadre approprié à sa nature, afin que son âme impressionnable, enfantine et charmante, tendre et délicate, rêveuse et contemplative, nous léguât des tableaux achevés des mille petits riens qui se trouvent sur son chemin. Elle parlera avec grâce de ses pigeons, de ses oiseaux, des poules qui pendent, des moutons qui rentrent le soir en bêlant à l’étable ; elle aime “le sifflement du berger qui les mène, et le bruit du fléau qui retombe sur l’aire en cadence monotone.” Elle écoutera, dans les soirs d’automne, la pluie “qui tombe à petit bruit des cieux,” et, dans les jours d’hiver, le murmure qui sort de la braise : “on dirait que c’est quelque tout petit esprit du foyer qui chante.” C’est ainsi que, pour cette nature angélique, la création entière est un musée divin.

Le cœur humain, il y a longtemps qu’on l’a dit, est un instrument qui n’a ni le même nombre, ni la même quantité de cordes dans toutes les poitrines, et où l’on peut découvrir sans cesse de nouvelles notes, pour les ajouter à la gamme infinie des sentiments et des cantiques de la création. C’est ce qui a lieu pour Eugénie de Guérin ; le spectacle le plus simple,

que toute autre personne considérera froidement comme une chose banale, allumera un foyer au cœur de la jeune fille ; un cri sympathique, enthousiaste, communicatif en jaillira ; elle trouvera un mot, une larme, un accent de vérité dont le lecteur subira le contre-coup. Ce jaillissement hors d'elle, cet attrait soudain, cet abandon naïf, ces vibrations ardentes, ce souffle inspiré, cette flamme, c'est à notre avis le caractère parfait de la poésie et le signe divin du poète.

On ne se lasse pas de parcourir ce volume, où, dans le cadre le plus étroit au point de vue des événements, on trouve tout un monde de détails délicieux. Elle communique la vie à tout ce qu'elle touche, et quand elle parle de l'horloge du salon, " ce cher meuble qui a vu passer tant de nous sans s'en aller jamais, comme une sorte d'éternité, que j'aime parce qu'elle a sonné toutes les heures de ma vie,—les plus belles, quand je ne l'écoutais pas," on croit voir dans cette vieille pendule un membre de famille, un génie domestique attaché aux destinées de la maison.

Parfois sa pensée prend un essor éloquent et l'entraîne à des comparaisons saisissantes ; à propos d'une année qui finit, elle dit : " La vie s'avance comme l'eau, comme le ruisseau que j'entends couler sous ma fenêtre, qui s'élargit à mesure que les bords tombent."

Dans une autre circonstance, elle a des notes attendries à l'occasion d'un oiseau qui, posé sur le bord de la croisée, vient visiter celui qu'elle garde renfermé. L'oiseau de passage a peur, il s'en va, et le pauvre encagé s'attriste, s'agite comme pour s'échapper. " Je ferais ainsi que lui si j'étais à sa place, et cependant je le retiens. Vais-je lui ouvrir ? Il irait voler, chanter, faire son nid, il serait heureux : mais je ne l'aurais plus ; et je l'aime, et je veux l'avoir, je le garde. Pauvre petit linot, tu seras toujours prisonnier : je jouis de toi aux dépens de ta liberté, je te plains et je te garde. Voilà comme le plaisir l'emporte sur la justice. Mais que ferais-tu si je te donnais les champs ? Sais-tu que tes ailes qui ne se sont jamais déployées, n'iraient pas loin dans le grand espace que tu vois à travers les barreaux de ta cage ? Ta pâture, tu ne saurais la trouver ; tu n'as pas goûté de ce que mangent tes frères, et peut-être même te banniraient-ils, comme un inconnu, de leur festin de famille. Reste avec moi qui te nourris. La nuit, la rosée mouillerait tes plumes, et le froid du matin t'empêcherait de chanter."

Ceci est délicieux, n'est-il pas vrai ? Quelle fleur de poésie ! Quel accent ému et pénétrant ! Quel souffle athénien circule dans cette page, dans laquelle il semble qu'Eugénie ait laissé tomber un peu de l'immortalité de son âme avant de la porter au ciel.

La simple fille du Cayla n'éprouva jamais le besoin d'avoir une société autour d'elle, pour épancher la poésie contenue dans son sein. Coupe incessamment inclinée, elle la versait en gouttes invisibles et en imbibait

tout comme d'une rosée. "C'est mon signe de vie d'écrire, ainsi qu'à la fontaine de couler." Evidemment elle se sentait écrivain et poète. "J'ai quelque chose là," disait-elle, comme André Chénier, en se frappant le front. Elle pensa plusieurs fois à composer un tout petit ouvrage où elle aurait encadré ses pensées, où elle aurait jeté sa vie, le trop-plein de son âme. Le manque d'études spéciales et sa rare modestie durent entraver ce projet, dont l'accomplissement eût valu à la société un chef-d'œuvre de plus. Car cet esprit si fin, si naturel, et pourtant si nuancé qu'on l'aurait cru réservé aux littérateurs d'élite, fut du jour au lendemain goûté et apprécié de la foule, et le journal de Mlle de Guérin devint le livre de tous. "Je conquête vieux et vieilles," dit-elle naïvement dans une de ses lettres, prophétisant ainsi l'avenir, puisque ses conquêtes devaient s'étendre à tout l'univers intelligent.

C'est effectivement un succès bien étrange, bien merveilleux et sans précédent, à une époque comme la nôtre. Les sentiments et les pensées dont nous entretenons les écrits d'Eugénie, sont l'antipode des pensées et des sentiments dominants aujourd'hui. C'est un succès par antiphrase, a dit un éminent critique. En effet rien ne fait plus contraste avec la littérature en vogue que cet humble et poétique journal. Les parfums exquis qui s'en exhalent n'ont rien de commun avec les parfums capiteux, âcres et mordants que l'on cherche dans nos œuvres à la mode. Quant à la vie morale qu'il dépeint, elle est aussi loin que possible de notre vie affairée et tumultueuse. Rien dans nos habitudes mobiles, voyageuses, sans racines et sans liens, ne saurait donner l'idée de cette existence solitaire, fixée au foyer comme la plante à la terre.

Cette monotonie sublime dans les habitudes, le travail et les œuvres, dura quarante ans pour une femme douée des qualités les plus brillantes de l'intelligence. Mais cette immobilité, qui épouvante les vies agitées de notre époque, ne fut point un fardeau pour Eugénie; elle s'y complaisait, elle n'eût pas échangé son désert du Cayla contre le tourbillon des grandes villes. Le silence parlait à son âme contemplative, par mille voix mystérieuses; le cri d'un insecte, le mouvement du feuillage, le bourdonnement des mouches et des abeilles, le murmure des ruisseaux, l'haleine du vent qui passe, le vol léger du papillon, la chute d'une rose, faisaient dans son âme un remue-ménage d'idées et de sentiments qui remplissaient sa vie morale. "J'écris au chant du rossignol qui vocalise sous ma fenêtre: c'est charmant d'écrire ainsi sous sa dictée; ces bardes de la solitude nous donnent nos concerts."

C'est ainsi qu'à chaque instant elle mêle sa note gracieuse au chant de l'oiseau, qu'elle se met en harmonie avec la création et qu'elle séduit le lecteur, quel que soit le sujet que sa plume traite ou simplement effleure. Le coup d'œil lumineux qu'elle porte sur les choses morales, sociales et

métaphysiques n'étonne pas moins que ses jugements littéraires et poétiques. Ses réflexions philosophiques recommandent également son journal aux penseurs. Enfin il semble qu'elle ne puisse toucher à aucune question, aborder aucun sujet sans l'illuminer d'un éclat inconnu. Elle tient tour à tour le pinceau de Raphaël, la plume de Pétrarque, le clavier de Rossini, le ciseau de Canova : elle écrit, elle chante, elle peint, elle sculpte sa pensée avec un talent sans égal. Mais le charme par excellence, le charme infini du livre d'Eugénie de Guérin, ce qui le caractérise avant tout, c'est le bonheur des expressions, la spontanéité des paroles, l'invention non cherchée des tours et des mots. A propos d'un plat sucré préparé pour un pauvre ouvrier, elle observe, très-judicieusement, que l'humanité et la charité nous feraient un devoir des attentions pour les délaissés de ce monde, tandis que c'est aux heureux qu'on les prodigue : "c'est que nous sommes faits à l'envers."

Mlle de Guérin, si forte, si raisonnable, si maîtresse d'elle, si ferme, si pittoresque, si ingénue et si élevée, joint à ces diverses qualités un esprit français d'un relief singulier, quoique toujours d'une parfaite distinction. Cet esprit, dont Rivarol dit : "La vivacité est son essence ; un trait et un éclair sont ses emblèmes," se rencontre surtout dans la correspondance d'Eugénie, en saillies heureuses, en inspirations soudaines, en jugements lumineux, en improvisations. Elle crée des mots d'une irréprochable exactitude et d'une hardiesse très-originale.

Cette nature supérieure avait aussi toutes les sensibilités ; elle aimait de prédilection les oiseaux et les enfants ; ces deux faiblesses donnaient de l'exercice à son dévouement. On trouvait souvent auprès d'elle quelque petite fille du village dont elle faisait l'éducation religieuse. Cette tendresse à l'égard de l'enfance est, pour ainsi dire, la clarté et le sourire d'une âme condamnée, par une douce fatalité, à ne connaître d'autres affections que les affections ordonnées par le devoir, l'amour filial et l'amour fraternel.

On voit tous les jours des hommes vouer leur vie à quelque grand but social ou moral concernant la religion, l'étude, la patrie. Une éducation complète et des connaissances spéciales suffisent à leur bonheur, à leurs besoins et deviennent l'élément principal de leur vie. Cet amour pour les sciences ou les idées les rend presque indifférents aux sentiments du cœur ainsi qu'aux joies de la famille. Personne n'est surpris de l'insensibilité de Goethe, ni de voir Kant mourir absorbé dans l'importance et la grandeur de ses recherches.

Il n'en est pas ainsi pour la femme ; son esprit plus superficiel se prête moins aux études sérieuses et suivies ; il effleure plutôt qu'il n'approfondit. Par suite, elle vit davantage de tendresse et de sentiment. Cela tient à ses habitudes qui tiennent à sa condition. La femme n'a que deux places

naturelles dans la vie: le salon où elle chatoie comme une fleur au soleil, la famille où elle règne, où elle aime, où elle est aimée.

Mais toutes ne sont pas créées pour le monde ; il y en a également qui n'auront jamais d'intérieur à diriger. Figures touchantes et suaves qui descendent sans bruit et toutes seules la pente de la vie, reléguées à l'arrière-plan des affections humaines. Eugénie de Guérin est de ce nombre, et sa vie sans mari, sans enfants, sans foyer à elle, semblerait une vie manquée, si son frère Maurice, en la traitant d'égale, ne lui avait donné sur la terre une mission spéciale, une place et un but.

C'est dans la forme de ce second élément de supériorité que nous allons l'étudier.

II.

Ce cœur, qui était si ouvert aux impressions de la nature, n'était pas moins sensible aux vives et saintes affections de la famille. Cette jeune fille si poétique était aussi très-aimante ; tous les éléments de son caractère étaient des grâces et des vertus. Elle éprouvait le besoin de se répandre dans les autres, de se donner, de se dévouer. Chaque page de son journal porte l'empreinte de cette tendresse qui déborde de son cœur, et qu'elle ne cherche pas à voiler, convaincue que ses cahiers échapperont à tous les regards. "Ceci n'est pas pour le public ; c'est de l'intime, de l'âme, c'est pour un." A l'abri de cette humble espérance, elle découvre les parties délicates et *sensitives* de son cœur, les profondeurs, les moindres règles de ses impressions et de ses pensées. C'est par l'heureuse indiscretion de son âme que nous connaissons son affection parfaite pour sa famille, ses procédés bienveillants et généreux envers les domestiques, son dévouement aux pauvres.

Mais parmi tous ces attachements, qui occupent une large place dans sa vie, il en est un qui a été la préoccupation de tous ses jours et comme l'ardente passion de son âme : c'est l'amour qu'elle a eu pour son frère Maurice, "ce roi de son cœur," sur qui elle a concentré toute la tendresse d'une sœur aimante et profondément dévouée.

Elle avait à peine treize ans lorsque la mort lui enleva sa mère, âme chrétienne et vigoureuse "à laquelle il serait venu de sourire sur son lit de mort, comme un martyr sur son chevalet ; dont le visage ne perdit jamais sa sérénité, et qui, jusque dans son agonie, sembla penser à une fête." Le spectacle de cette force morale, en frappant vivement Eugénie, transforma son caractère, et d'une enfant enjouée fit une jeune fille sérieuse. Elle reçut, avec la dernière bénédiction de la mourante, le legs pieux de la maternité.

Ce fut ainsi dans un sanglot et dans une agonie, que Maurice devint son bien, sa joie, sa gloire, son unique affaire, l'occupation de sa vie. Le

point de départ de cet attachement en fait un attachement exceptionnel dans la fraternité humaine. Dès le premier instant, Eugénie étreignit si bien contre elle l'âme de son frère, que cette âme et la sienne ne perdirent plus la marque de cette ardente étreinte.

Par une intuition de cœur devant laquelle il faut se taire, a dit un de ses biographes, elle devina que le petit Maurice était d'une nature plus analogue à la sienne que sa sœur et son autre frère, et on la vit, tout enfant qu'elle fût, ne sachant rien d'elle-même et rien de cet autre enfant, alors l'égal des plus chétifs par les cris et les larmes, se reconnaître pourtant en lui et l'aimer comme si elle était sa jumelle. Ils étaient jumeaux en effet, et bien plus que par le sang et l'heure de la naissance, ils l'étaient par l'essence même de l'âme et les attaches secrètes du cœur.

Mlle de Guérin se trouva donc initiée, presque encore enfant, à tous les dévouements réservés à la maternité ; élevée, sans préparation, au rôle le plus sacré qu'une femme puisse remplir ici-bas ; véritablement chargée de la formation d'une âme. A ce moment s'opère évidemment une influence sur le talent comme sur les sentiments de cette jeune fille ; la maturité se fait à l'instigation du devoir ; la réflexion suit la pensée ; rien d'imprévu, de heurté dans ses actes qu'elle soumet à une rigoureuse analyse, ce qui la conduit à ces observations minutieuses, délicates, profondes qui sont comme le parfum de son livre, et qui dénotent, en outre, un esprit habitué à la contemplation de tous les prodiges qui s'opèrent par l'action incessante de la Providence dans les âmes et dans la nature.

Elle comprit avec l'intelligence d'un grand cœur, que son lot était de se dévouer entièrement à la famille ; qu'elle n'aurait pas de vie propre, pas d'horizon, mais que cependant un but était réservé à son activité, qu'elle était élue apôtre de l'âme de son frère. C'est alors qu'elle se prit à l'aimer avec une force de sentiment dont nous n'avons pas d'exemple. Ce fut quelque chose d'exclusif, d'ardent, presque un culte et cependant sans aucune des aigreurs et des jalousies qui accompagnent souvent même l'amour maternel, et tout amour qu'il faut diviser. La tendresse vigilante de Mlle de Guérin est tout à la fois sérieuse, délicate, sereine et religieuse. Elle consentira, sans effort et sans déchirement, à partager avec une fiancée, ce cœur dont elle a fait son unique richesse ; elle acceptera de n'avoir que la seconde place, sans que la paix de son cœur en soit troublé. C'est un amour sans lutte, sans excès, sans orgueil, mais profond, assuré, désintéressé, ferme contre les blessures, mûr en naissant.

Cette tendresse, poussée jusqu'à l'aveuglement, égara Mlle de Guérin dans ses jugements sur Maurice. Elle se fit toujours illusion sur la supériorité dont elle le doue. Maurice a, comme sa sœur, un grand sentiment de la nature ; on voit qu'il s'est instruit à son école, qu'il a subi l'aimable influence d'Eugénie au front pâle et doux, et il sera, à la suite

de ce parfait modèle, facilement peintre et paysagiste. Il a laissé quelques pages ravissantes de fraîcheur, de coloris, de jet, de sève printannière, sur son séjour en Bretagne ; mais en même temps son âme tendre et malade est souvent découragée : elle trahit de perpétuels élans et de perpétuelles défaillances, des emportements d'imagination et des prostrations d'âme, des mouvements ardents et des refroidissements désolants.

Eugénie recevait très-fortement le contre-coup des troubles intérieurs de Maurice, et souvent elle portait péniblement le poids de leurs deux âmes. Ainsi que lui, elle était née avec des dispositions à la mélancolie ; cette tendance se trahit fréquemment et parfois douloureusement dans ses écrits. " Dieu soit loué et béni de ce jour sans tristesse, ils sont si rares dans ma vie ! Un mot, un souvenir, un son de voix, un visage, un rien, troublent la sérénité de mon âme, petit ciel que les plus légers nuages ternissent." On devine qu'il lui aurait plu quelquefois de céder à sa nature impressionnable et rêveuse, d'y chercher cette molle consolation que les personnes qui obéissent aux influences purement humaines, savent y trouver. Mais la conscience et le devoir lui ordonnaient le sacrifice de cette amère volupté, et, forte et chrétienne, elle retrouvait son aplomb en s'élevant sur les ailes de la foi. La plainte, pour elle, n'existe pas. " Le triste me rend muette, j'aime mieux me taire que me plaindre."

La première séparation du frère et de la sœur eut lieu quand Maurice quitta le Cayla, pour faire ses études à Toulouse. Si cruelle que fût l'absence pour deux cœurs étroitement unis, ce n'était qu'un prélude à une séparation autrement affligeante, qui devait atteindre la parfaite harmonie de leurs croyances religieuses. La voie douloureuse commença, en réalité, pour Eugénie, au départ de Maurice pour la Chênaie, espèce d'oasis au milieu des landes bretonnes, où M. de Lamennais partageait avec quelques jeunes gens une vie d'étude, de prière, d'habitudes réglées et chrétiennes. Bien qu'à Rome on commençât à s'inquiéter des doctrines publiées dans *l'Avenir*, M. de Lamennais était encore cependant à une de ces phases radieuses de talent et de caractère, bien faites pour subjuguier le cœur et l'imagination de ses jeunes disciples. Son prestige, son autorité, son influence, son génie, ne pouvaient manquer d'entraîner la générosité exceptionnelle de la nature de Maurice, qui remit sa conscience entre les mains du maître, au risque, hélas ! d'y laisser un peu de sa foi.

Ce fut à ce moment difficile et plein d'angoisses profondes pour Eugénie, qui savait son frère en proie à des séductions dangereuses pour sa foi et pour son repos, qu'elle prit la résolution d'écrire chaque jour à Maurice, outre les lettres habituelles, ces cahiers précieux renfermant les menus détails de la vie intérieure du Cayla. Pensée charmante de délicatesse et de dévouement, qui enserrait en quelque sorte l'exilé dans l'atmosphère de la famille, en rattachant plus étroitement sa confiance et son affection au foyer de son enfance.

On voit, dans les premières pages de ce Journal, Eugénie multiplier autour de Maurice les précautions, les tendresses, les secours ; l'interroger doucement, le soutenir, le consoler, dépenser toutes les forces de son âme pour le préserver. Elle lui écrivait le jour et la nuit. "L'aurore a paru que je me croyais à minuit ; il était trois heures, pourtant, et j'avais vu passer bien des étoiles, car de ma table je vois le ciel." C'est ainsi qu'elle protégeait cette âme bien-aimée, au prix de sa santé, de ses veilles, de sa vie.

L'épigraphe du Journal d'Eugénie de Guérin est celle-ci : "Je me dépose dans ton âme." Et aucune, en vérité, ne pourrait mieux exprimer l'absorption de deux cœurs l'un dans l'autre, l'intime fusion des idées et des sentiments. Après Dieu, c'est de Maurice qu'Eugénie reçoit son talent et les ressources nécessaires pour l'exprimer : la pensée de ce frère agit sur elle comme une sorte de puissance magique, sollicite son génie, le fait jaillir en un beau cri ou une éloquente prière. "D'où me peuvent venir tant de choses tendres, élevées, douces, vraies, pures, dont mon cœur s'emplit quand je te parle ?" Certainement il était la meilleure partie de sa vie. Toutes les fibres de ce cœur féminin étaient attachées au cœur de Maurice, en sorte qu'il ne pouvait remuer sans les faire vibrer de joie, de tendresse ou de douleur.

Cette dernière corde sera plus souvent ébranlée que les autres. Nous allons essayer d'en expliquer la cause. Les deux vies de Maurice et d'Eugénie sont si étroitement liées qu'il faut nécessairement que l'une vienne éclairer l'autre. Aussi ce n'est pas quitter la sœur que de faire connaître le frère, puisqu'elle dit : "Nous sommes les deux yeux d'un même front ; ce que tu vois beau, je le vois beau ; le bon Dieu nous a fait l'âme ressemblante."

La vie publique fut un rude apprentissage pour Maurice de Guérin, intelligent, imaginaire et rêveur. Fils d'une race antique de laquelle il avait reçu une haute naissance et des lueurs de génie qui ne demandaient pour grandir que le repos d'une vie en rapport avec les prérogatives de son nom, il fut constamment aux prises avec les embarras de la pauvreté. Sa sensibilité nerveuse s'en accrut et développa une sorte de tristesse inquiète dont il avait apporté le germe en naissant. Obligé de refouler cette vocation du poète, qui aurait paralysé le travail impérieux de la nécessité, il passa sa courte vie dans une lutte incessante contre l'imagination et le tempérament qu'il avait reçus de la nature, et en devint la victime.

L'affection clairvoyante d'Eugénie découvrit bientôt les plaies secrètes d'un cœur qu'elle avait formé et dont elle connaissait les moindres nuances. Ce Maurice, sur l'épaule duquel elle mit la main de si bonne heure pour le sacrer son enfant, et en faire le but de sa vie, ne pouvait échapper à sa tendresse vigilante. Toujours, elle partagera ses douleurs, si elle ne peut

les guérir. " Plût à Dieu que je pusse savoir ce qui te tourmente ! alors je saurais sur quoi mettre le baume, tandis que je le pose au hasard."

Tel est le point de départ de la tristesse mystérieuse que trahit le journal intime de Mlle de Guérin.

Elle voyait l'âme forte et impuissante de son frère s'écartant sans cesse du courant religieux et prête à sombrer, si elle ne l'avait protégée de ses prières et de ses lettres, comme des ailes étendues entre le précipice et lui. Car, bien qu'elle ignorât le monde, Eugénie soupçonnait les dangers qu'y court la foi d'un chrétien. Puis elle connaissait l'esprit flottant de Maurice, son penchant pour les doctrines nouvelles, et l'âme dévouée de la jeune fille se remplissait d'inquiétudes trop légitimes. " Je ne sais quel instinct m'avertit que tu ne pries plus ; reviens à la prière. Que t'en coûtera-t-il ? Ton âme est naturellement aimante, et la prière, qu'est-ce autre chose que l'amour ? un amour qui se répand de l'âme au dehors, comme l'eau sort de la fontaine." A propos d'une lettre de Maurice que le curé du village lui avait glissée furtivement dans la main, au milieu du salon, elle convient qu'elle brûlait de lire ce qu'elle contenait, qu'elle n'a pu attendre le départ des visiteurs, qu'elle s'est sauvée à sa chambre, et " je t'ai vu, mais je ne te connais pas ; tu ne m'ouvres que la tête : c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'intime que je voulais voir. Tu ne me montres que la façon de penser ; je voulais te connaître à fond dans tes goûts, tes humeurs, tes principes, faire un tour dans tous les coins et recoins de toi-même."

C'est ainsi qu'elle entre en rapport intime avec son âme, qu'elle y répand une lumière dont notre lumière n'est qu'une ombre, un amour qui est meilleur que tous les amours de la terre, qu'elle attire sur lui la grâce divine, cette semence sacrée de la gloire éternelle.

La parole humaine est toujours une puissance, surtout lorsqu'elle se consacre à la culture du beau, qu'elle se dévoue à la défense de la vérité, et que, dans ce but, elle demande à la science, à la poésie, au cœur humain tout ce qu'ils peuvent donner de lumière, d'inspiration et d'amour. Si Eugénie eut la douleur de voir son frère égaré par l'erreur, elle eut aussi la consolation de le ramener par son influence, et sa parole écrite fut l'instrument de salut pour Maurice.

Dieu qui avait le dessein de la perfectionner, qui creusait, comme le potier, avec sa main puissante et douce, ce vase précieux où ses divines préférences devaient reposer, ne voulut pas qu'elle fût jamais plus qu'une sœur-mère et une sœur-vierge. Mais n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus beau dans les sentiments de la femme et les mystères de sa destinée ? Eugénie l'emporte sur toutes les sœurs de poètes, dont les frères nous ont appris les noms, et chez qui l'épouse, la mère, la femme enfin, rayonnant en sentiments divers, ont diminué et comme fané la virginité de la

tendresse. La lady Augusta de Byron n'a peut-être pas entendu, dans le bruit des baisers de ses enfants, le dernier soupir de son frère. La Lucile de Chateaubriand s'est mariée. Malvina, aux yeux blancs, perdus dans la nue, a également tendu la main à la bague nuptiale... Mais Eugénie de Guérin n'a eu ni mari, ni enfant qui l'ait distraite de son frère, ou qui l'en ait consolée. La sœur de Child-Harold et la rêveuse de Combourg n'offraient donc pas aux moralistes futurs, altérés de nobles choses, l'unité fidèle du sentiment et la sérénité qui font de la vierge du Cayla un type d'une si céleste harmonie.*

Le choix que Maurice fit de sa sœur pour être sa confidente et sa meilleure amie, prouve quelle estime il accordait à sa valeur morale et intellectuelle, et combien il la jugeait digne d'admiration et d'amour. Il avait évidemment reconnu sa supériorité d'âme et de talent, et les littérateurs qui se sont occupé de leurs œuvres ont presque tous confirmé ce jugement. Mlle de Guérin est réellement une des plus belles âmes de femme et une des plus belles natures littéraires des temps modernes. Tout est loyal, franc, épanoui, dans ce cœur au soleil, dans cet esprit élevé tout seul, naturel, net, clair, nourri de peu, mais enrichi de comparaisons, de réflexions, avec un grand sens, des idées étendues, à leur place, toujours prêtes et comme sous la main; une âme qui n'était que poésie, tendresse et raison, indulgence et charité; clémente aux faibles, d'une modestie vraie, d'une simplicité naturelle, d'un dévouement sans égal. Aussi quand se leva, sur la société sceptique, railleuse et réaliste du XIXe siècle, le reflet de cette étoile, hélas! déjà couchée dans les sereines régions que Dieu habite, ce fut, dans le monde des lettres, des arts et dans le monde religieux, un grand cri d'enthousiasme, un cri unanime, absolu. Tous les noms illustres de France saluèrent l'humble fille du Cayla. Et de tout ce qui frappa en elle, ce qui causa le plus d'étonnement, ce fut peut-être ce merveilleux amour fraternel, cette admiration fervente pour Maurice, qu'elle exprime avec la variété des sentiments infinis. C'est par suite de cet attachement exceptionnel que cette charmante figure morale nous a été révélée. La femme-poète n'aurait pas dépassé les limites d'un succès ordinaire; les vers d'Eugénie de Guérin, à part quelques strophes, n'ont de valeur que par le sentiment qu'ils expriment. La femme chrétienne eût évidemment gardé ses élans et ses épanchements pour le Ciel. Il n'y a donc que la femme-sœur qui, par son dévouement à son frère, nous a légué une œuvre désormais classée parmi les meilleures. C'est par les effusions de ce suave génie domestique, de cette âme aimante, absorbée par Maurice dont elle s'attendait seulement à refléter la gloire, comme le vitrail qui est inondé des feux du soleil étincelle de la lumière qu'il reçoit,

* Barbey d'Aurevilly.

que cet admirable talent s'est trahi et que l'attention universelle s'est portée sur cette douce figure cachée dans l'humilité comme dans une lumière discrète et lactée.

Le mariage de Maurice avec une jeune et jolie créole, Mlle Caroline de Gervain, en déterminant le voyage d'Eugénie à Paris, la plaça sur un terrain nouveau. C'était le premier pas en dehors de cette solitude du Cayla où la vie de la jeune fille semblait à jamais ensevelie, son premier regard sur un monde dont elle n'avait aucune notion. Toute autre à sa place eût été éblouie de tant de prestiges, enivrée de l'accueil flatteur que lui fit le noble faubourg ; mais la raison, chez Eugénie, préservait la tête des entraînements exagérés. Elle voyait, elle jugeait toute chose, sainement, sans enthousiasme faux. Elle admire et ne s'étonne pas. A chaque pas, "son œil et son esprit sont arrêtés," mais dans la campagne, "elle s'arrête aussi sur les fleurs, sur les brins d'herbe, sur d'étonnantes petites bêtes." A chaque endroit ses merveilles, à Paris : "celles des hommes" ; au Cayla, "celles de Dieu."

Elle jeta ainsi son regard serein sur le monde et ne s'en éprit pas ; elle en soula le néant et se hâta de replier son âme, trop grande, trop haute, trop profonde, trop divine pour la vie des salons.

"Tirée de sa campagne, nous dit un chroniqueur présent à son arrivée à Paris, amenée en parure, comme une princesse des contes de fées, elle y vint sans embarras, sans trouble, avec un aplomb chaste et patricien qui disait bien, malgré les torts de la fortune, pour quel rôle social elle était faite. Sans l'avoir jamais vu, elle était du faubourg Saint-Germain."

La fleur du Cayla descendait des plus nobles châtelaines qui traversent, corselées d'hermine et robe traînante, les chroniques du moyen âge. Les révolutions avaient emporté le luxe et les armoiries. Une époque sordide méprisait le bouquet de roses de la dot, qui avait séché dans des mains résignées, dans des mains vouées, pour toute occupation, désormais, à tourner le fil de la quenouille ou les grains du chapelet... N'importe ! Si, comme l'a dit un hardi penseur, tout homme est l'addition de sa race, elle était l'addition de la sienne, et le malheur, l'isolement dans la vie, l'acceptation de toutes les croix qui sont toutes les vertus, le ciel enfin descendu dans le cœur de la femme, n'avait pu effacer l'aristocratie puisée dans le sein de la mère et les traditions du berceau.

Le monde parisien fut frappé de la rare distinction de Mlle de Guérin ; elle ne devait pas ce prestige à la beauté : en plusieurs endroits de son journal, elle répète qu'elle n'était pas jolie :—"Mais quelle que soit la forme, l'image de Dieu est dessous. Nous avons tous une beauté divine, la seule qu'on doive conserver pure et fraîche pour Dieu qui nous aime."

Cette beauté surnaturelle, elle la possédait à un degré dont tous ceux qui l'approchaient étaient frappés. C'est que, quand l'art ou la poésie qui

est une de ses formes, met une flamme sur le front du génie, il nous marque, par une image vive et brillante, qu'il y a dans cette tête quelque chose d'inconnu dont nous ne voyons que la lumière.

Bien qu'Eugénie eût alors trente-trois ans accomplis, on lui aurait toujours donné vingt ans, car elle n'avait que l'âge de ses impressions, et ses impressions avaient l'éternelle fraîcheur de son éternelle virginité d'esprit. Il dépendait donc de sa volonté d'obtenir des succès flatteurs ; elle ne les chercha pas. Elle s'était habituée à la douce monotonie de sa vie de famille, au calme et à la contemplation de la nature, à la puissante voix de Dieu dans les œuvres champêtres ; tout cela lui manquait à Paris. Son regard cherchait à l'horizon ses vieux murs du Cayla, et le bon père dont elle était la bénédiction et la gloire.

Pendant la réunion fut pour le frère et la sœur une immense félicité ; ni la séparation, ni les années, ni le monde, ces trois causes d'effacement et d'oubli, n'avaient pu les désunir. Mais, hélas ! dans cette coupe où ils burent tous les deux l'ivresse du revoir, Eugénie sentit l'amertume de la goutte d'absinthe que Dieu dépose sur les lèvres de ses élus pour qu'ils soient plus robustes à l'épreuve. Eclairée par l'amour et la douleur, elle soupçonna la mort prochaine de son frère. Elle eut une vision de cercueils rangés sur les banquettes du salon, qui l'impressionna si vivement qu'on en retrouve la trace dans son journal et dans ses lettres.

La vaillante jeune fille travailla de toutes ses forces à dompter cette émotion funeste ; elle voulut contraindre ses yeux et son âme à se distraire de cette pensée qui se plaçait entre elle et toute la nature. Vains efforts ! Le monde entier ne contient jamais ce qu'on y voit intérieurement.

A partir de ce moment, quelque chose de profondément lugubre, tempéré seulement par la résignation chrétienne, se mêle à tout ce qu'Eugénie écrit. On reconnaît dans ses épanchements une crainte sans cesse renouvelée et des angoisses que rien ne peut tarir ; la conscience lutte contre le déchirement du cœur. Heureusement pour elle, Dieu est là. Celui qui ordonne quelquefois au vent de déraciner le chêne de cent ans, peut bien commander à l'homme de déraciner son propre cœur. Le chêne et le cœur sont à lui, dit Lamartine, il faut les lui donner et lui rendre par dessus justice, gloire et bénédiction. "Quand devant Dieu, écrit Eugénie, je dis à mon âme : pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ?—quelque chose lui répond et fait qu'elle s'apaise."

Maurice était effectivement déjà atteint de la maladie dont il mourut. Son enfance débile et nerveuse faisait à peine espérer ses vingt-neuf années d'existence, qui restent un secret entre le soleil et lui. Les médecins, qui crurent à la puissance de cet astre bienfaisant quand ils ne crurent plus à la leur, l'envoyèrent réchauffer son sang glacé aux derniers rayons du Cayla, et mourir aux lieux qui l'avaient vu naître.

Peu de mois après son mariage, Maurice revint épuisé et languissant au foyer paternel, non plus chercher la santé, mais fortifier son âme aux sources mystérieuses où l'humanité catholique puise depuis dix-neuf siècles la véritable vie.

Un poète, qui porte au front la double couronne de la gloire et du malheur, grand par son génie et grand par ses souffrances, enveloppé du manteau qui voile son visage, s'égaré au soleil couchant sous les arceaux d'un cloître. Un moine rencontre ce sombre voyageur ; il lui demande :— “ Que cherchez-vous ? ”— Le Dante, — c'était lui, — répond : “ La paix.”

Voilà ce que Maurice, après avoir fatigué sa raison de doutes et d'opinions mobiles, après avoir lassé son cœur dans les ténèbres et la lutte, voilà ce qu'il venait chercher dans l'asile béni de la famille ; il y trouva, effectivement, la vérité pour son intelligence, la grâce pour son âme, la paix pour ses derniers jours.

Eugénie reçut, pour l'ensevelir, celui qu'elle avait bercé ; les chastes bras suspendus au cou de ce fils-frère n'en furent détachés que par la mort. Il expira sans agonie, peu après avoir communié : “ Nous nous unissons tous à le baiser, et lui à mourir.”

La tragédie antique nous présente une femme éplorée qui ne cesse de penser à son frère, sur lequel elle a concentré toute son affection et qui l'appelle de tous ses vœux. C'est Electre, la sœur infortunée d'Oreste, qui laisse échapper ce cri de son âme : “ Oreste, cher Oreste, je ne me lasse pas d'en parler, de l'attendre ! ” Quelles plaintes déchirantes elle exhale, lorsqu'elle tient l'urne funéraire qu'elle croit renfermer les cendres d'Oreste ! La tendresse fraternelle n'a jamais employé d'accents plus touchants. Mais à côté de cette ardente affection, il y a un sentiment profond de haine et de vengeance contre les auteurs de ces maux. C'est la passion païenne, sombre et implacable, qui dévore son cœur.

Voici un autre modèle de l'amour fraternel : c'est Eugénie de Guérin. Elle aussi aime son frère, il est l'objet de sa plus tendre sollicitude. Comme l'Electre antique, elle peut dire qu'elle ne cesse de parler de lui. Son unique ambition, c'est que ce frère bien-aimé, avec le bonheur, rencontre aussi la gloire, et son amour éclate en généreux mouvements, en affectueuses préoccupations, en doux conseils, en pressantes exhortations. Quand la mort lui a ravi ce Maurice sur lequel reposaient ses plus chères espérances, son journal trempé de ses larmes n'est plus qu'un long sanglot, qu'une plainte émouvante. Mais la résignation chrétienne tempère sa douleur et lui montre le ciel où l'âme retrouve ceux qu'elle a aimés. Elle ne connaît pas, comme la sœur d'Oreste, la haine et le sombre désespoir ; c'est que la religion vit au fond de son cœur, et c'est pour cela qu'elle dépasse l'Electre de la tragédie grecque, de toute la hauteur de sa foi.

C'est sous ce dernier point de vue qu'il reste à examiner Eugénie de Guérin.

(A Continuer.)

M. DURUY ET L'ÉDUCATION DES FILLES.

LETTRE DE L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Vous me demandez, monseigneur, ce que je pense d'une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique, publiée à la date du 30 octobre dernier, et que vous venez, me dites-vous, de lire avec étonnement.

Avec étonnement, monseigneur, je le conçois. Pour moi, je vous l'avouerai, je suis plus qu'étonné : le mot, pour caractériser l'impression que j'éprouve, est tel que je ne veux pas ici le prononcer : il jaillira du fond des choses, il viendra de lui-même sur les lèvres des pères et des mères de famille, qui savent le respect délicat que méritent leurs filles, et qui liront la circulaire de M. Duruy.

Cette circulaire a pour but de fonder l'enseignement public des jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, en le confiant non pas à des femmes, mères de famille ou religieuses, mais à des hommes, à MM. les professeurs de l'Université. Elle se termine par ces mots caractéristiques : " Si l'on veut, dans quelques semaines, l'enseignement supérieur des filles sera fondé : nos trois mille professeurs sont tout prêts."

J'avais bien lu dans un journal qu'un cours public pour les jeunes filles allait être organisé à la Sorbonne, à Paris, et j'ai même appris la formation d'une société libre de professeurs des demoiselles. Mais à Paris, il y a des professeurs pour tout, tout est exceptionnel, tout se perd, pour ainsi dire, dans la masse : qu'il y ait, dans un coin de la ville, de jeunes aspirantes au diplôme de capacité, et un concours de demoiselles, dirigé par des agrégés, cela n'est pas sans gravité, mais peut passer inaperçu.

Mais la circulaire, glissée dans le *Bulletin* de M. Duruy, sans insertion au *Moniteur*, sans avis du conseil supérieur, et qui se trouve à la veille d'être appliquée dans toutes nos villes, a une toute autre importance : je comprends, monseigneur, vos inquiétudes, et je les partage.

Il faut être fort actif pour l'être autant que M. Duruy. Ses agitations sont d'autant plus difficiles à suivre qu'il se porte sans cesse du côté où l'on s'y attend le moins. S'il y a quelque chose à faire pour fortifier l'instruction des femmes, qui donc pouvait croire que l'on allait tout à coup, par une circulaire insinuante et cachée, inviter les mères à conduire leurs filles de dix-huit ans à la mairie de leur quartier, pour y remettre des copies à MM. les professeurs, et se préparer à recevoir des diplômes ?

Et maintenant, monseigneur, si vous le permettez, je vais citer et résumer cette circulaire, qu'il importe d'analyser exactement.

Le point de départ de M. Duruy, c'est que "l'enseignement secondaire des filles, à vrai dire, n'existe pas en France, et ne dépasse guère, là où il se donne, la simple instruction primaire.

Si cela est vrai, c'est assurément fort grave.

Et qu'entend M. le ministre par cet enseignement secondaire qui manque chez nous aux jeunes filles et qu'il faut leur donner? Le voici:

"Une instruction littéraire générale, l'étude des langues vivantes et du dessin, avec la démonstration pratique des vérités scientifiques." C'est là, ajoute la circulaire, ce que doit *devenir* parmi nous "l'enseignement classique des jeunes filles de quatorze à dix-sept ou dix-huit ans."

Ainsi, jusqu'à présent, en France, les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans n'ont pas reçu une instruction générale, elles n'apprennent ni les langues vivantes, ni le dessin, et ne savent rien des vérités et des expériences scientifiques: à *vrai dire*, l'enseignement de tout cela *n'existe pas*, et il faut, non pas seulement améliorer, élever cet enseignement, mais il faut le *fonder*.

Et cela, par un moyen bien simple: par *les professeurs de nos lycées* qui enseignent les *sœurs* comme ils enseignent les *frères*: "*frères et sœurs auront les mêmes maîtres*" dit M. Duruy.

Outre ces cours, dans les campagnes comme dans les villes, pour les filles comme pour les garçons, la circulaire de M. Duruy veut fonder ce qu'il nomme des *classes de persévérance*.

Il y a sur tout ceci, monseigneur, bien des observations à faire: la première qui se présente à mon esprit est une observation de fait.

Il n'existe en France, pour l'instruction officielle de tous les jeunes Français, que *quatre-vingts lycées et deux cent soixante collèges*: M. Duruy le constate lui-même. Or, qui ne sait que les maisons d'éducation secondaire pour les filles sont en beaucoup plus grand nombre? Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il y en a deux fois plus. Comment prétendre que l'enseignement secondaire pour les jeunes filles, *en France*, *n'existe pas*?

Oui, pourra-t-on me dire, mais y donne-t-on l'enseignement secondaire tel que l'entend M. le ministre?

Sans aucun doute, et bien au delà.

J'ai sous les yeux les programmes d'un grand nombre de ces maisons: simplement pour la *Seconde classe*, je lis: "Objet de l'enseignement:

"Grammaire, avec toutes les difficultés et les élégances de la langue; littérature, poésie, lettres, narrations, analyses littéraires; histoire littéraire; histoire du bas Empire et histoire moderne d'Angleterre d'Allemagne et d'Espagne; chronologie."

On enseigne également aux élèves la géographie, la cosmographie, le calcul, l'histoire naturelle, les langues étrangères. sans parler de la musique, du dessin, et du travail à l'aiguille.

Et il y a encore des cours plus élevés, pour lesquels je vois partout la littérature, l'histoire, la logique et les éléments des sciences. Par exemple, pour la *classe supérieure*, je lis :

“ Philosophie religieuse, littérature ancienne et moderne, chronologie générale ; construction des cartes, notions de physique et de chimie, etc. ” Et, parmi les livres que les maîtresses doivent lire avec les élèves et leur faire étudier, je remarque, *la Connaissance de Dieu et de soi-même*, par Bossuet ; *l'Art d'arriver au vrai*, par Balmès ; les grands poètes (éditions corrigées) : Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Télémaque ; et le *Discours sur l'histoire universelle*. ”

Tels sont les programmes.

Soit, répondra peut-être M. Durvy ; mais comment tout cela s'enseigne-t-il ?

Assurément, je ne prétends pas que tous ces programmes soient partout exécutés dans la perfection. Mais la perfection, où est-elle ? M. Duruy connaît aussi bien que moi les programmes des quatre-vingts lycées, et des deux cent soixante collèges communaux de France. Eh bien ! je le demande à M. Duruy : est-ce que dans ces lycées et dans ces collèges tout est parfait ? L'enseignement classique est-il aujourd'hui parmi nous si florissant ? Et parmi les professeurs les plus intelligents de nos lycées, en est-il un seul qui ne gémissent sur l'abaissement général et continu du niveau des études en France ?

Pour moi, ce que j'affirme, ce qui est mon avis formel, éclairé, fondé sur quarante années et plus d'observations, c'est que l'éducation intellectuelle des jeunes filles est non-seulement en ce qui concerne les matières enseignées et les méthodes, mais sous une foule d'autres rapports, meilleure, plus solide, plus élevée, plus délicate, plus féconde en résultats définitifs et durables que dans les écoles de jeunes gens. Et je suis sûr que je trouverais peu de pères de famille, connaissant bien ses fils et ses filles, pour me contredire ici. Je pourrais, à cet égard, invoquer les témoignages les plus divers. Cela est vrai dans les familles riches, cela est vrai dans les familles du commerce et de l'industrie, cela est vrai dans les fermes de nos campagnes, et aussi parmi les ouvriers et les ouvrières. Et il n'y a guères de maire ou de curé qui ait vu venir devant lui, pour se marier, des jeunes gens et des jeunes filles, et qui n'ait été amené à se dire tout bas : “ Vraiment, les femmes sont presque toujours mieux élevées que les hommes. ” La vérité est que la France est sauvée par les mères. Certes, je n'entends pas ici accuser nos professeurs ; je sais leur science et leur zèle. Mais il ne faut pas leur demander ce qu'ils ne peuvent faire ; et il faut du reste le dire avec eux : il y a une telle mobilité dans les programmes officiels, des révolutions si fréquentes et si radicales dans tout ce que le ministère de l'instruction publique, depuis quelques années, fait,

défait et refait ; on accable tous ces professeurs de tant de circulaires,— M. Duruy, à lui seul déjà, en a fait plus qu'aucun de ses prédécesseurs ; j'ai sous les yeux les nombreux volumes publiés par lui depuis son avènement,—qu'il est impossible que les plus zélés y suffisent.

N'importe, dit M. Duruy, dans la meilleure éducation des filles, "on ne dépasse guère la portée des études primaires ;" et dans ces maisons, où la plupart des jeunes filles restent jusqu'à seize, dix-sept, dix-huit ans, malgré tous les programmes, elles n'apprennent autre chose qu'à lire, écrire et les quatre règles ; ce qu'on enseigne, en un mot, dans les simples villages. Et le fait est que l'enseignement secondaire pour les jeunes filles, en France, *n'existe pas*.

Mais alors, monsieur le ministre, si tant d'institutrices religieuses et laïques renvoient leurs élèves, après sept ou huit années d'études, ignorantes comme de petites paysannes, il faut se décider à appeler les personnes et les choses par leur nom, et dire que ce sont donc des ignorantes elles-mêmes et des sottès que toutes ces maîtresses, y comprises les Dames des trois maisons impériales de la Légion d'honneur, fondées à Saint-Denis, aux Loges et à Ecoeuën.

Sottès aussi, n'y regardant pas, n'y voyant rien, n'y entendant rien, toutes les mères de famille de France qui envoient là leurs filles !

Et il faut ajouter franchement, que tous les pères de famille demeurent donc aussi parmi nous profondément étrangers à l'éducation de leurs filles, ou sont des imbéciles qui n'y voient pas davantage et n'y comprennent rien.

En vérité, l'insulte ici à tout le monde passe la permission.

Quoi qu'il en soit, subissons l'injure, puisque M. Duruy nous l'inflige, et voyons quels moyens à lui, nouveaux et efficaces, possède M. le ministre de fonder pour les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans l'Enseignement secondaire, qui, *en France, n'existe pas*.

II

M. Duruy n'est pas embarrassé. "Rien, dit-il, n'est plus simple, et moins coûteux," ajoute-t-il. Nous avons en France "3,000 professeurs," qui donnent dans nos lycées et nos collèges l'enseignement secondaire à 70,000 jeunes gens. Donnons-leur également l'enseignement secondaire des jeunes filles : "Ils sont tout prêts."

C'est à merveille. Mais, dirai-je à mon tour à M. le ministre de l'instruction publique, vos 3,000 professeurs ont donc bien du temps de reste ! Quoi, ils ont 70,000 jeunes gens à instruire, et vous trouvez tout simple d'y ajouter encore l'enseignement des jeunes personnes, afin que, comme vous le dites, "frères et sœurs aient les mêmes maîtres !"

Et, il faut le remarquer, cela se fera jusqu'à "deux fois par jour." Et

même plus de deux fois ; car ces jeunes filles de quatorze à dix-huit ans ne peuvent pas sans doute recevoir toutes le même enseignement ; il faudra bien nécessairement graduer et multiplier les cours, afin qu'ils répondent aux progrès de l'âge et des élèves. Vous dites vous-même : " Ces cours seront divisés en trois ou quatre années, chacune de six ou sept mois d'étude, avec une ou deux leçons par jour, des devoirs remis par les élèves, corrigés par les maîtres, et des compositions mensuelles."

Et cet Enseignement, qu'on le remarque encore, demandera nécessairement une préparation spéciale ; car il est varié, délicat ; il s'agit d'histoire, de littérature, de philosophie et de sciences ; il s'agit d'un enseignement qui se doit donner deux fois par jour, avec des devoirs indiqués aux élèves, et des copies corrigées, annotées, et rendues à ces jeunes filles par leurs professeurs.

Et tout cela, il le faut bien, avec des élèves de cet âge, sous peine de voir, si ces jeunes filles ne viennent là que pour écouter, tout cet enseignement secondaire tomber par terre, et n'être qu'un vain parlage, dont il ne resterait rien.

Et voilà le nouveau labeur imposé par vous à vos professeurs !

Je le répète, ils n'ont donc rien à faire ?

Cependant, je les ai souvent entendus se plaindre d'être écrasés de travail, et non-seulement de ne pouvoir la plupart du temps se livrer, en dehors de leurs fonctions, à des travaux littéraires et scientifiques qui sollicitent la générosité de leur esprit, mais de ne pouvoir pas même s'occuper, autant qu'ils le voudraient, de leurs classes et de leurs élèves, préparer les devoirs, corriger les copies, etc., etc.

Et en effet, quand on a des classes de quarante, cinquante, soixante élèves, quelquefois plus, sans parler des répétitions, et qu'on veut consciencieusement, comme on le doit, s'occuper de tous et de chacun, eh bien, j'ose dire que je m'y connais autant que M. Duruy, j'ai vu et je vois encore tous les jours les choses d'aussi près, peut-être de plus près que lui, et, je le déclare, c'est là une besogne écrasante, et qui réclame en dehors des classes réglementaires, un temps et des soins considérables : à moins, comme les pères de famille s'en sont plaints tant de fois, qu'on ne condamne forcément le professeur à laisser traîner derrière soi toute la queue d'une classe, sans aucun souci des faibles, c'est-à-dire de ceux qui ont plus besoin qu'on s'occupe d'eux, c'est-à-dire du plus grand nombre, dont pourtant on a la charge et la responsabilité !

J'ai un petit séminaire où les élèves sont nombreux, mais où les classes n'ont que peu d'élèves, car je les dédouble, et j'ai deux et même quelquefois trois professeurs pour une même classe. Eh bien ! à ces professeurs si peu chargés d'élèves, je ne voudrais pas pour tout au monde confier le moindre ministère extérieur : je suis sûr qu'infailliblement. leur

enseignement et leurs élèves en souffriraient ; et ils ne sont pas d'ailleurs chargés d'une famille, d'intérêts matériels et d'affaires toutes personnelles.

Mais M. Duruy ne se laisse pas arrêter par ces petits embarras de détail, et il trouve tout simple de confier aux professeurs des lycées, bien autrement chargés, l'enseignement secondaire des jeunes filles, sur toute l'étendue du sol françois, afin que "frères et sœurs aient les mêmes maîtres."

Il est vrai que M. Duruy nous apprend qu'il a placé l'enseignement secondaire des jeunes filles dans les mairies, sous le patronage, "le contrôle et la direction" des autorités municipales, que M. le ministre appelle "les représentants légaux de tous les pères de famille de la cité."

Quel que soit mon respect et, je l'ajoute, ma reconnaissance pour les autorités municipales, et l'hommage que je suis heureux ici de leur offrir, pour tant de services laborieux et intelligents, il m'est impossible d'admettre que les conseillers municipaux des grandes et des petites villes de France suffisent à représenter ici les pères de famille, et qu'ils soient compétents pour *contrôler et diriger* l'enseignement.

Qu'ils le soient pour tout ce qui concerne l'administration municipale, l'emploi des finances, les questions d'impôts, de budget, de travaux publics, tout ce qui concerne, en un mot, l'ornement de la cité, la sécurité et le bien-être de leurs concitoyens ; montons encore plus haut et jusqu'à certaines questions touchant les écoles et mêmes les églises, à la bonne heure.

Mais l'enseignement, la direction même de l'enseignement, et d'un enseignement tel que celui auquel M. le ministre appelle par sa circulaire les professeurs de nos lycées, je n'offenserai certes pas nos honorables maires et conseillers municipaux en disant qu'ils n'y prétendent point.

En outre, M. le ministre emploie ici une phrase, et rien de plus. Il sait parfaitement que "la loi" ne reconnaît pas cette "représentation." Si le conseil municipal représente les familles, pourquoi donc ne nomme-t-il même pas l'instituteur ?

III

J'ai dit que M. Duruy n'est embarrassé de rien. Non-seulement "le personnel," mais "le matériel" de cet enseignement, comme il dit, "tout est prêt." Ne pouvant faire venir les jeunes filles dans les lycées, il transporterait le matériel et le personnel de nos lycées au lieu où les jeunes filles recevront leur enseignement.

Je ne puis m'empêcher de remarquer en passant l'étrange langage de M. le ministre de l'instruction publique. Il parlait naguère dans son rapport sur l'instruction gratuite et obligatoire de *la denrée intellectuelle*, et ailleurs de *la matière première de l'esprit*. J'avoue que jusqu'à M.

Duruy, je n'avais jamais vu l'enseignement intellectuel et moral de la jeunesse d'une grande nation abaissé à l'état de *denrée et de matière première*. C'est en ce même style d'usine et de fabrique que la nouvelle circulaire parle d'*utiliser deux fois*, par la nouvelle organisation, *méthodes et programmes, matériel et personnel*.

Elle ajoute que cette organisation sera *peu coûteuse*, parce que les écoles normales *livrent* chaque année aux écoles publiques mille ou douze cents instituteurs ; et enfin, pour encourager les nouveaux professeurs, elle va jusqu'à leur dire *qu'ils trouveront immédiatement la récompense de leur zèle*, puisqu'ils seront *payés*, car les nouveaux cours *seront payants*. Et, pour le dire nettement, c'est sur l'honorable pauvreté des professeurs que compte M. Duruy pour leur faire accepter une besogne de surcroît, dont ils n'ont ni le temps ni le goût.

Donc, pour *utiliser deux fois* matériel et personnel, et tirer du capital un double intérêt, on transportera *tout le matériel scientifique du Lycée* à la mairie, et de la mairie au Lycée ! Mais dans les lycées où il y a tous les jours des cours de sciences, ce transport à travers les rues de la ville ne laissera pas que d'avoir quelques difficultés. Et pendant que ce matériel sera à la mairie, que feront les professeurs de sciences dans les lycées ?

Mais, monseigneur, il y a ici quelque chose de bien plus grave : c'est à la mairie, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, ou tout autre édifice communal, dit M. Duruy, que se donnera cet enseignement secondaire aux jeunes filles.

À la mairie, à l'hôtel de ville, M. Duruy y a-t-il bien pensé ?

Ici vraiment l'oubli dépasse la mesure. Car enfin, on sait ce qui, dans l'intérêt de l'ordre général, de la police et des mœurs publiques, se rencontre et se fait dans une mairie, dans un hôtel de ville. Il y a d'abord là de nombreux bureaux et employés, pour le secrétariat de la mairie, pour les adjudications, les contributions, l'état civil, l'éclairage public, la voirie et le service des eaux, les archives, les voitures et marchés, etc.

Là se font les mariages et se rassemblent les gens des noces ; foule qui, à certains jours, dans les grandes villes, encombre les mairies ;

Là viennent les nombreux clients de la caisse d'épargne, les jeunes gens pour le tirage ; là on délivre aux soldats de passage leurs billets de logement ;

Là les pompiers ont quelquefois leurs réunions et leurs répétitions de musique ;

Là souvent est, ce qui se nomme en langage de police, le *violon*, où l'on amène les ivres-morts, les vagabonds, les tapageurs, etc. ;

Là, enfin, se trouvent M.M. les commissaires de police et les sergents de ville.

Faut-il ajouter que là aussi doivent se présenter les femmes de mauvaise vie, pour les tristes conditions de leur affreuse existence ?

Et c'est à travers tout cela que devront passer deux fois par jour, pendant quatre ans, toutes les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, pour aller recevoir les leçons de MM. les professeurs des lycées et des collèges, devenus professeurs de demoiselles ;

Voilà ce que M. Duruy, dans sa prodigieuse fécondité d'esprit, a imaginé, pour fonder en France l'enseignement secondaire des jeunes filles !

Et si les mères de famille craignent quelque chose de tous ces contacts et de ces rencontres, eh bien, dit M. Duruy, qu'elles y accompagnent leurs filles ; et s'il leur répugne trop d'y venir elles-mêmes, qu'elles envoient à leur place une gouvernante.

M. Duruy oublie ici que les jeunes sœurs des jeunes élèves de l'Université, n'ont pas toutes des gouvernantes, et que d'ailleurs il veut faire venir aussi à ces cours les jeunes filles pauvres, pour lesquelles on créera des bourses. Ces jeunes filles, qui les accompagnera ?

En vérité, quand on y regarde de près, on est effrayé de tout ce que l'on rencontre dans cette circulaire, de contradictions, de non-sens, d'impossibilités morales, d'énormités. Mais continuons.

Ce n'est pas du reste ici le seul grave reproche que j'aie à faire à M. Duruy, au point de vue des convenances morales.

J'ai horreur du mot qui va se trouver sous ma plume : mais M. Duruy nous condamne à tout dire.

Qu'imagine-t-il dans sa circulaire pour ces jeunes filles ? La plus étrange publicité.

En effet, pour "sanction et pour couronnement" à ces cours, que propose-t-il ? Pour les classes de persévérance, "des prix qui pourront être ajoutés, dans les communes rurales, à ceux des comices agricoles, dans les villes à ceux des sociétés industrielles ;" et pour les cours complets, "la délivrance de diplômes par le jury départemental ou académique."

Mais M. Duruy sait-il ce que sont ces comices agricoles, où il veut faire donner des prix, en même temps qu'aux éleveurs de bestiaux, aux jeunes filles qui seront élevées dans les classes de persévérance, au sein des "communes rurales et urbaines ?"

J'ai vu de ces comices agricoles ; j'y ai assisté.

Elles viendront donc là ces jeunes filles, elles monteront sur ces estrades, sous les yeux de toute cette population des campagnes, ou de cette foule ouvrière des villes, et recevront là, en même temps que les valets de ferme, au milieu des éclats de la musique militaire, la récompense de leur travail ; et c'est M. le sous-préfet qui les couronnera.

Et vos diplômes, vos examens devant le jury départemental ou communal ! Pour moi, quel que soit mon respect pour les très honorables

membres de ces jurys, j'ai toujours pensé qu'il y a une haute inconvenance à amener ainsi sous les regards, à faire comparaître devant des hommes, jeunes ou non, les jeunes filles de 15 à 18 ans.

Ces sortes d'examens, je les ai toujours eus en profonde déplaisance, je les ai encore, je les aurai toujours.

Et voilà pourquoi quand, devant vos menaces, je tolère que nos religieuses se soumettent à de telles exigences, je subis, mais je suis révolté ! Non, non, il faut respecter autrement dans les jeunes filles ce qui est leur plus noble ornement, et ne pas les forcer à de telles contraintes de publicité.*

Un homme qui avait le sens des choses humaines, bien qu'il ait dû dire souvent : *Video meliora, proboque, deteriora sequor*, M. de Talleyrand, dans son célèbre rapport sur l'enseignement public, lu à l'Assemblée constituante, disait que, "les hommes étant destinés à vivre sur le théâtre du monde," la publicité de l'éducation leur convenait, mais qu'il en est autrement des jeunes filles.

Il y a d'ailleurs sur ceci, dans la langue française, des délicatesses saisissantes, ou plutôt des rudesses que M. Duruy aurait dû consulter.

On dit par exemple, et rien n'est plus reçu ni plus honorable : un homme public, c'est-à-dire un homme voué au service de l'Etat, à la vie, au grand jour.

Mais essayez d'un autre emploi de ce mot, et vous verrez à quel sens vous arriverez, à quelle injure.

Certes, je ne veux pas faire sortir de tout ceci des leçons qui dépassent le but et la mesure ; mais enfin ce n'est pas sans raison que notre profonde et délicate langue française a ici des duretés qui l'honorent.†

Pour moi, je ne suis pas opposé, il s'en faut, aux études sérieuses des femmes. J'ai même par deux fois élevé la voix sur ce grave sujet en

* J'apprends à l'instant qu'on vient de prendre une mesure qui ajoute à toute ma peine sur ce triste sujet.

Dans les examens des jeunes filles désirant être pourvues d'un brevet d'institutrice, siégeaient jusqu'à présent comme juges les inspectrices des pensionnats. Les jeunes filles trouvaient ainsi dans une personne de leur sexe un encouragement et un appui. Mais les inspectrices n'interrogent plus. Et on vient de leur signifier qu'elles pourront continuer de venir aux examens, mais qu'elles n'auront plus que voix consultative.

† Un journal, après avoir lu dans l'*Opinion nationale*, qu'il nomme le *Moniteur* du ministère de l'instruction publique, l'annonce des cours institués par M. Duruy, et après en avoir pénétré la portée et redouté les suites, a cru pouvoir dire :

"Les amis saint simoniens de M. Duruy, toujours, comme on le sait, à la recherche de la femme libre, seront enchantés. La mesure que va prendre M. Duruy leur promet de beaux jours."

leur faveur, et combattu d'odieux préjugés. Oui, qu'elles s'instruisent, qu'elles écrivent même, si toutes les convenances de leur vie le leur permettent, je le veux bien. Ce que je n'aime pas, ce n'est pas la publicité de leurs œuvres, c'est celle de leur personne. Nous glissons trop sur la pente des mœurs. Ne poussons pas la jeunesse sur cette redoutable pente. Ne les forçons pas, dans des examens publics faits par des hommes, à paraître tour à tour s'exaltant jusqu'à la hardiesse, et s'intimidant jusqu'au trouble, et, cela s'est vu, jusqu'à l'évanouissement. Il n'y a pas une mère qui, en voyant sa fille à de tels examens, ne doive éprouver un sentiment très pénible.

(A continuer.)

MONT ST. MICHEL.

La *Semaine religieuse* de Rouen nous apporte le discours prononcé par S. Em. le cardinal de Bonnechose à la fête célébrée au mont Saint-Michel le 16 de ce mois. Ce discours a captivé l'attention d'un auditoire immense, et nous le concevons parfaitement. Les beaux et brillants souvenirs historiques rappelés par l'illustre orateur auraient suffi pour exciter le plus vif intérêt : mais ce qui a répondu encore mieux aux sentiments religieux des auditeurs, ce sont les allusions que Son Eminence a faites à la crise actuelle que traverse la Papauté et l'énergie avec laquelle a été affirmée la mission de la France envers le Saint-Siège. L'acte par lequel la France a été placée sous la protection de saint Michel, les merveilleux effets de la puissance du glorieux archevêque, vainqueur des premières cohortes révolutionnaires, ont été aussi très heureusement rappelés et donnent à ce discours un caractère d'enseignement qui est tout à fait de circonstance ; aussi nous faisons-nous un devoir de le reproduire.

Messeigneurs, et vous, nos dignes coopérateurs, et vous, fidèles chrétiens, qui nous entourez de vos rangs pressés, nous ne pouvons monter dans cette chaire sans nous demander où nous sommes, et ce que nous venons faire ici.

Où nous sommes ? Quel est donc ce lieu singulier que se disputent tour à tour et la terre et la mer ? Quel est ce rocher stérile, cette montagne aride, battue par les vents et presque inhabitable aux hommes ?

Pourquoi cet immense concours de prêtres et de fidèles ?

Quelle puissance attire ici des contrées les plus éloignées cette pieuse multitude ?

Quel intérêt s'attache donc depuis tant de siècles à ce lieu mystérieux et survit à toutes les révolutions des empires ?

Pour répondre à ces questions, Nos Très Chers Frères, il est nécessaire de se reporter en arrière et de jeter un coup d'œil rapide sur le passé. Sans remonter jusque dans les dernières profondeurs de l'histoire, nous constaterons que, dès les temps les plus reculés, cette montagne fut l'objet de la vénération des peuples et de leur religieuse frayeur.

Ici était un temple où des druidesses rendaient leurs oracles et distribuaient aux navigateurs gaulois des flèches qui, lancées dans la tempête, avaient le don de l'apaiser. La divinité adorée sur ce roc était le soleil, sous le nom de Bélénus. Qui ne saisit l'analogie frappante qui existe entre ce nom et le Bel des Assyriens, ou le Baal, idole des Israélites infidèles ?

Les Romains, ayant conquis les Gaules, y établissent leur culte, et substituent Jupiter à Bélénus. Le mont s'appelle sous leur domination *Mons Jovis*, et depuis *Mont Joie*. Sous cette nouvelle forme, l'idolâtrie continue à régner ici, jusqu'à ce que le christianisme vienne répandre ses pures clartés dans les forêts des Gaules.

Au VI^e siècle, saint Paterne ou saint Pair, venu de Poitiers, apôtre de la contrée, convertit des milliers d'idolâtres, et fonde sur cette montagne un monastère, qui s'appelle dans les anciennes chroniques *monasterium ad duas tumbas*. Le rocher lui-même, cessant de porter le nom de Jupiter, ne s'appelle plus que *Tumulus* ou *Tumba*. Dans les forêts qui couvraient alors les terres environnantes habitaient plusieurs ermites retirés du monde et louant Dieu dans la solitude.

Ainsi s'écoulaient environ deux siècles, lorsqu'en 708 un saint évêque d'Avranches eut une apparition miraculeuse. Saint Auber, après de longues veilles et de longues prières, goûtait un court sommeil, quand une lumière subite l'environne ; il voit un ange, qui lui ordonne de construire une église sur le rocher autrefois dédié à Jupiter. Auber hésite, il craint une illusion et s'abstient d'agir. L'ange lui apparaît une seconde fois, puis une troisième ; il le rassure, dissipe ses incertitudes, lui intime de nouveau l'ordre de Dieu, se fait connaître à lui comme l'archange saint Michel, et lui commande de bâtir au sommet du mont *Tumba* une église sous son vocable.

Aussitôt Auber obéit et se mit à l'œuvre. Il surmonte miraculeusement toutes les difficultés de l'entreprise, et bientôt l'église de Saint-Michel s'élève, suspendue entre le ciel et la terre.

Le bruit de ces faits merveilleux se répand si rapidement que, dès

l'année 710, Childebart III, roi de France, veut voir par lui-même les lieux qui en ont été le théâtre, et vient y faire un pèlerinage.

Cependant le saint évêque d'Avranches avait envoyé des messagers à Rome et au mont Gargan, autre montagne située au bord de la mer Adriatique et déjà célèbre par une autre apparition de saint Michel. Ces messagers avaient pour mission de rapporter des reliques destinées à la nouvelle église.

Ils reviennent en 711, chargés de reliques les plus précieuses, que leur avait remises le Pape Constantin. Ces reliques insignes, détachées de celles qui se conservaient à Rome, et qui s'y conservent encore, portaient les mêmes noms que celles-ci et furent l'objet de la vénération du monde entier pendant plus de mille ans.

En l'année 800, Charlemagne, au faite de sa puissance et de sa gloire, vient, humble pèlerin, au mont Saint-Michel faire hommage au grand Archange et le reconnaît comme protecteur spécial du peuple français. Il fait peindre son image sur ses étendards.

Sous ses faibles successeurs, la Neustrie tombe aux mains des Normands. Avant de la posséder tout entière avec sécurité, ils y portent partout le fer et la flamme. Qui pourrait raconter dans toute leur vérité les affreux ravages de nos farouches ancêtres ? Que de monastères détruits ! Que d'églises brûlées ! Que de moines égorgés ! Les rives de nos fleuves et les rivages de la mer étaient couverts de sang et de ruines. Et cependant, au milieu de cette désolation universelle, le mont Saint-Michel est respecté ! L'Eglise et les clercs qui la desservent demeurent à l'abri de toute atteinte ; bien plus, le terrible Rollon et ses successeurs rivalisent de dévotion et de générosité envers le sanctuaire du glorieux Archange.

Le duc Richard, dans sa sollicitude pour ce saint lieu, se concerta avec le Pape régnant et le roi de France pour y placer des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. Là commence dans l'histoire cette longue et illustre série d'abbés qui ne s'arrête qu'à la Révolution française.

Guillaume le Conquérant, à son retour d'Angleterre, vient témoigner sa reconnaissance à l'abbaye des six vaisseaux qu'elle a mis à sa disposition pour son expédition. Il l'enrichit de plusieurs terres situées en Angleterre, et encore indiquées au *Domesday book*. La littérature et la poésie étaient cultivées dans ce monastère ; et au XI^e siècle on y avait recueilli et écrit tant de livres, qu'il était nommé par les contemporains la Cité des Livres.

Depuis lors, et les rois d'Angleterre, et les ducs de Normandie, et les ducs de Bretagne, et les rois de France, vinrent à l'envi vénérer les reliques du Mont Saint-Michel, et invoquer la protection de l'Archange. Nous n'en citerons que quelques-uns. Au XIII^e siècle, saint Louis,

de retour de la Terre-Sainte, s'empresse de faire ici son pieux pèlerinage, qu'il renouvelle plusieurs fois.* Philippe le Hardi suit les traces de son père, et après la malheureuse expédition où périt le saint roi, dont il rapporte en France la dépouille mortelle, il vient remercier l'Archange d'avoir pu échapper à la mort et rentrer dans son royaume. Philippe le Bel lui-même paraît ici à son tour en pèlerin, comme saint Louis, heureux s'il s'était montré en tout fidèle imitateur de son aïeul !

L'infortuné Charles VI, jeune et joyeux encore, et en possession de toutes ses facultés intellectuelles, se rend aussi au mont Saint-Michel, y prie avec ferveur et y reçoit des impressions si profondes, qu'il donne le nom de Michel à une fille qui lui naquit bientôt après, et à une porte de Paris qu'il faisait construire.

Alors s'ouvre, hélas ! devant nous la période la plus désastreuse de notre histoire. Comment dépeindre la désolation de ce beau royaume en proie à la guerre civile et à l'invasion étrangère, la famille royale divisée et ses membres armés les uns contre les autres, le malheureux monarque en démençe et ne recouvrant de temps à autre sa raison que pour contempler avec plus d'amertume les souffrances de ses sujets et l'humiliation de la France, notre patrie, livrée aux Anglais et leur roi couronné dans Paris ? Mais ce fut à cette époque de ténèbres, d'abaissement et de douleurs, que saint Michel manifesta sa protection de la manière la plus éclatante.

Tout en Normandie cédait aux Anglais : ils y avaient triomphé de toutes les résistances, quand les efforts de leur ambition vinrent se briser contre le rocher du mont Saint-Michel. En vain plus de quinze mille d'entre eux couvrent les plages qui nous environnent ; en vain ils vomissent contre ces murailles les tonnerres de la plus formidable artillerie ; en vain leurs guerriers multiplient leurs assauts et font éclater, pour pénétrer dans la place, des prodiges de valeur. Cent dix-neuf chevaliers, dont l'histoire gardera à jamais la mémoire, défendent le sanctuaire de l'Archange, et rien ne peut les ébranler. Intrépides, infatigables, évidemment soutenus d'en-Haut, et revêtus d'une force surnaturelle, ils repoussent, le jour et la nuit, la multitude des assaillants et les forcent de convertir le siège en blocus. L'Anglais appelle à lui ses flottes, et la mer se couvre de vaisseaux qui vont livrer à ce boulevard de l'honneur français une nouvelle attaque. Déjà l'Escales et son armée se croient sûrs de la victoire ; cependant un ermite l'avertit que saint Michel, pour défendre le sanctuaire placé sous sa protection, excitera une tempête ; l'Anglais n'en tient compte ; mais les vents se

* Tandis que notre vénérable prédécesseur Eudes Rigault venait, de son côté, satisfaire ici sa piété et remplir la mission disciplinaire dont l'avait chargé le Saint-Siège.

déchaînent, les flots se soulèvent, et les vaisseaux dispersés disparaissent en couvrant ces grèves de leurs débris. Ainsi, quand tout semblait ployer en France sous la domination anglaise, quand le drapeau ennemi flottait, hélas ! sur toutes les tours de Normandie, le mont Saint-Michel seul conserva debout dans les airs le drapeau français ; et jamais aucun effort humain n'a pu l'en faire descendre.

Cette admirable défense du mont Saint-Michel par cent dix-neuf chevaliers, sous le commandement de Louis d'Estouteville, en 1423, eut un immense retentissement en France et en Angleterre. Charles VII en fut vivement touché et envoya Dunois porter à ces preux ses royales félicitations. Le Pape conféra l'abbaye du mont Saint-Michel au cardinal d'Estouteville, frère de son illustre défenseur. Charles VII désirait, en mémoire de ce haut fait d'armes, instituer un nouvel ordre de chevalerie ; mais la mort prévint l'exécution de ce dessein. Louis XI l'accomplit. Ce prince se rendit en grande pompe au mont Saint-Michel. Il vint rendre grâce à l'Archange de sa protection sur la France, et lui recommander de nouveau sa personne et son royaume.

Il institua en même temps l'ordre célèbre de Saint-Michel, *en l'honneur*, dit-il, *de Monseigneur saint Michel, premier chevalier du ciel, qui, champion de la gloire de Dieu, terrassa les anges rebelles.*

Ce fut ici, dans la magnifique salle que nous admirons encore, et qui depuis lors se nomme la salle des Chevaliers, que Louis XI tint le premier chapitre de l'Ordre.

En ce XV^e siècle, et notamment en l'année 1455, les pèlerinages furent innombrables au mont Saint-Michel ; les pontifes, les prêtres, les princes et les simples fidèles y accouraient de toutes les contrées de l'Europe. Comment s'en étonner ? La renommée en publiait tant de merveilles ! On parlait en tout lieu de miracles sans nombre opérés par l'intercession de l'Archange. Les aveugles qui avaient recouvré la vue, les sourds qui entendaient, les paralytiques qui marchaient, publiaient partout les guérisons étonnantes dont ils avaient été l'objet. Les habitants du rivage prétendaient avoir vu souvent une clarté céleste envelopper pendant la nuit cette sainte montagne ou s'élançer de son sommet. Des voix anzéliques, disaient les pèlerins, étaient souvent entendues dans la basilique, et y faisaient retentir dans le silence des nuits des concerts célestes. D'autres fois, ils attestaient qu'ils avaient quitté leurs foyers par suite d'une impulsion mystérieuse à laquelle ils n'avaient pu résister. Cette montagne, ce lieu où nous sommes, N. T. C. F., a donc été pendant bien des siècles pour l'humanité chrétienne un lieu plein de merveilles, un lieu empreint d'un caractère extraordinaire, surnaturel et sacré.

Aussi jamais les ennemis de l'Eglise, pas plus que les ennemis de l'Etat, n'ont pu s'en emparer.

Au XVI^e siècle, les huguenots tentèrent à plusieurs reprises, comme auparavant les Anglais, de se saisir du mont Saint-Michel et d'y arborer le drapeau de l'hérésie. Jamais ils n'ont pu y réussir. Et pourtant, que d'attaques diverses ils ont dirigées contre ce roc et ce sanctuaire ! Tantôt c'est Montgommercy qui les commande ; tantôt c'est Belle-Isle, tantôt ils emploient la ruse et le stratagème, tantôt la force ouverte et la violence ; toujours ils sont repoussés par les guerriers et les moines, comme l'avaient été les Anglais, jusqu'à ce que, battus en toute rencontre et découragés, ils renoncent pour jamais à leur inique entreprise.

Ainsi, le mont Saint-Michel, par un précieux privilège, est toujours demeuré vierge d'hérésie et de domination étrangère, toujours il est resté catholique et français ! Qui ne reconnaîtrait dans ce double fait une protection insigne, celle du puissant Archange qui a terrassé dans le ciel la première tentative d'usurpation et d'hérésie ?

Ici, Messieurs, nous sommes frappé d'une considération que vous nous permettez de vous exposer.

N'est-ce pas l'archange saint Michel qui nous apparaît dans les écritures comme celui des esprits célestes à qui Dieu a confié d'une manière toute spéciale la protection du peuple hébreu ? Plus tard, n'est-ce pas encore lui qui se montre comme premier protecteur du véritable peuple de Dieu, de l'humanité régénérée en Jésus-Christ, de l'Eglise ? Et parmi les nations chrétiennes, quelle est celle qui reçoit aussi pour protecteur spécial et privilégié l'archange saint Michel ? N'est-ce pas la nation française ?

Telle a été perpétuellement la croyance des princes et des peuples depuis Clovis et Charlemagne. Et certes cette croyance a été confirmée d'une manière évidente par la mission de Jeanne d'Arc. N'est-ce pas, d'après son témoignage, l'archange saint Michel qui lui parle dans la maison de son père ? N'est-ce pas lui qui vient au nom de Dieu lui annoncer ce qu'elle doit faire ? N'est-ce pas lui qui la conduit et la soutient dans sa glorieuse et douloureuse mission ? Et quelle est cette mission, sinon celle de sauver la nationalité française prête à périr ? Est-il un peuple au monde, depuis l'ère chrétienne, pour qui Dieu ait employé de tels moyens et opéré de telles merveilles ? Qu'en conclure, Messieurs, sinon que le peuple français, qui a reçu de Dieu le même protecteur que l'Eglise, est lié à l'Eglise par un rapport si intime et si nécessaire, que sa mission spéciale est de servir à la conservation, à la défense et au développement de l'Eglise ?

Ah ! puisse-t-il comprendre toujours cette mission sublime et la remplir avec fidélité !

Il l'a fait quand son premier roi chrétien se montra de son temps le seul roi catholique du monde entier.

Il l'a fait quand, par les croisades, dont il eut l'initiative, il a refoulé la barbarie musulmane en Asie et délivré les Lieux saints de leurs profanateurs.

Il l'a fait et le fait encore, lorsqu'il sillonne toutes les mers du globe par ses missionnaires, qui vont porter la lumière de l'Évangile aux peuples assis à l'ombre de la mort.

Il l'a fait, lorsque, sous Charlemagne et les rois, ses successeurs, il a pris en main la défense des intérêts du Saint-Siège et s'est montré son plus constant appui.

Telle est la mission qu'il doit encore remplir aujourd'hui. Le même devoir de piété filiale réclame son énergie et sa générosité. La fureur des ennemis de l'Église est à son comble : le péril est imminent. Le Vicaire de Jésus-Christ, assiégé par des enfants ingrats, est menacé de toutes parts. . . C'est à la France de voler la première à son secours, de rétablir par la force des armes, et sous la protection de saint Michel, les conditions séculaires de sa sécurité et de son indépendance : c'est à nous à lui faire un rempart de notre dévouement.

Ainsi s'explique, Messieurs, notre présence aujourd'hui dans cet auguste sanctuaire.

Nous venons dans ce lieu consacré par les interventions célestes, à l'exemple de nos vénérables prédécesseurs les Eudes Rigault et les la Rochefoucault, déposer aux pieds du grand archange le tribut de notre hommage et invoquer les effets de sa protection sur la France et sur l'Église.

Nous venons invoquer son intervention dans ces temps de péril pour la foi religieuse et pour l'ordre social en Europe.

Nous venons invoquer son secours pour nos diocèses, afin d'obtenir que les âmes qui nous sont confiées s'affermissent dans la fidélité des anciens jours.

Ne pouvant faire par nous-mêmes tout ce que nous inspirent pour le Saint-Siège et le Vicaire de Jésus-Christ notre filial dévouement et l'honneur de la France, nous venons supplier saint Michel de manifester sa puissance et de confondre les ennemis de l'Église et du drapeau français.

Mais il est encore un autre motif qui nous a portés à venir célébrer ici cette grande solennité. Nous avons voulu donner un témoignage d'union et de fraternel concours à notre vénérable collègue l'Évêque de Coutance et d'Avranches, et encourager sa généreuse entreprise. Digne héritier de saint Auber, son âme s'est émue en voyant cette basilique, ces merveilleux édifices empreints de si grands souvenirs, menacés de délaissement et de ruine.

Il a pris la résolution généreuse de tout faire pour assurer leur conservation et pour les rendre à leur destination religieuse.

Puissent ces nobles efforts être couronnés de succès.

Puisse une réunion de prêtres dévoués se fixer sur la sainte montagne !

Puissent les pèlerins de France et du monde catholique reprendre le chemin de ce vénérable sanctuaire, consacré par tant de merveilles !

Puissent-ils, accourant du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, apporter ici, comme autrefois, leurs infirmités, leurs plaies, leurs angoisses, et retourner guéris, glorifiant Dieu, dont le bras n'est pas raccourci !

Puissent aussi les âmes fatiguées des agitations du monde et des préoccupations terrestres, retrouver dans le silence et le calme de cette sainte retraite la paix et la lumière qu'elles ont perdues !

Puissiez-vous enfin, Monseigneur, grâce à votre infatigable sollicitude, à vos ferventes prières, au concours de tant d'âmes fidèles, et à la puissante protection de saint Michel, puissiez-vous transmettre aux âges futurs, dans toute son intégrité et sa beauté, cet admirable monument de la foi, de la piété, du génie et de l'héroïsme de nos pères !

Avant de se séparer, Mgr le Cardinal et les Evêques de la province ont signé une adresse à S. M. l'Empereur, pour lui exposer les vives inquiétudes où les jette le spectacle de ce qui se passe en Italie et lui exprimer la confiance où ils sont que le gouvernement impérial y mettra promptement un terme.

Semaine Religieuse.

L'ART CHRÉTIEN.

J'ai éprouvé un vif regret en lisant la première partie de ce volume de M. Rio, celui qui traite de l'école vénitienne : pourquoi a-t-il paru trop tard pour me servir de guide dans le voyage que je fis à Venise au commencement de 1859 ? En lisant aujourd'hui après coup ces pages d'une érudition si intelligente, éclairée par les études de toute une vie, et où règne un goût si sûr, une intuition si élevée de l'art chrétien, j'ai senti se dissiper peu à peu dans mon esprit les ombres qui y étaient restées sur plusieurs questions. J'avais rapporté de mon voyage des problèmes dont j'ai trouvé les solutions dans l'ouvrage de M. Rio. Où j'entrevois, je vois ; où je soupçonnais, je découvre ; où je doutais, j'affirme.

Au moment où j'arrivai à Venise, au mois de mars 1859, on était dans une crise européenne analogue à celle où nous sommes, quoique

cependant moins grave. Des bruits de guerre, entrecoupés de nouvelles pacifiques, troublaient l'opinion, qui regardait avec anxiété de l'autre côté des Alpes. On armait en Italie, on armait en Autriche, et déjà les esprits sagaces prévoyaient que le gouvernement français ne demeurerait pas spectateur impassible et neutre de la lutte qui se préparait. L'unification italienne, cette malencontreuse préface de l'unification allemande, était déjà à l'ordre du jour, et le comte Cavour, cet ancêtre politique du comte de Bismark, occupait la scène. Je n'allais pas à Venise pour étudier la situation de l'Italie, je n'y allais pas même pour admirer les splendeurs à demi éclipsées, mais belles encore et surtout touchantes, de l'ancienne reine de l'Adriatique. Un intérêt plus doux et plus cher m'y appelait.

Joseph de Maistre l'a dit : la fortune dispose des trônes et des palais, mais nos cœurs sont à nous, et une liberté nous reste. c'est d'aller porter le tribut d'un respect et d'une affection sur lesquels le temps ne peut rien, et n'aura jamais de prise, à celui qui, au milieu de nos épreuves et de nos vicissitudes, a continué l'irresponsabilité de l'enfance par la douloureuse irresponsabilité de l'exil. Ce fut donc au palais Cavalli que j'allai frapper en arrivant. C'était là le but de mon voyage, et je ne passai pas un seul jour sans tourner mes pas de ce côté. Ceux qui n'auraient pas apporté la sainte flamme du patriotisme dans leur cœur, l'y auraient trouvée dans celui du noble exilé, qui aime la France comme les orphelins aiment leur mère, et qui suit d'un œil anxieux l'esquif qui porte ses destinées sur la vaste mer où pendant tant de siècles ses ancêtres ont dirigé cet esquif.

Mais les journées du voyageur sont longues, surtout quand il fait durer la veillée et qu'il abrège la nuit. Je vis donc Venise, Venise avec ses monuments, son architecture théâtrale et féérique, ses églises, ses lagunes, son palais ducal, auguste souvenir du passé, sa basilique de Saint-Marc, semblable à un musée sacré, ses gondoles, qui glissent comme des fantômes noirs sur le canal Grande, son pont des Soupirs, son Rialto, ses dômes, ses murazzi, enfin son Adriatique, qui vient encore baiser les pieds de cette reine détrônée, comme pour la consoler de son empire perdu.

Le premier coup d'œil ne fut pas favorable à Venise : l'espace manquait. Je me demandais où l'on pouvait placer ces mouvements populaires et ces révolutions, dont son histoire est remplie. La piazza, qui en fut ordinairement le théâtre et qui n'est guère plus étendue que le jardin du Palais-Royal, me paraissait petite, la piazzetta plus petite encore. Cette ambition démesurée, ces rêves de royauté de la mer, que je rencontrais dans la conversation de tous les Vénitiens avec lesquels je nouais des rapports, m'étonnaient, m'impacentaient même.

J'avais remonté la Tamise depuis son embouchure jusqu'à Londres en passant devant Margate, Sheerness, Woolwich, Greenwich, avec leurs formidables arsenaux, la Tamise, ce bras étendu pour saisir le sceptre des mers, et Venise, malgré ses grâces, son charme mélancolique, son Lido chanté par Byron, et où, au moment où je le visitai, le génie autrichien abattait les arbres pour construire des redoutes, me produisait l'effet d'un délicieux aquarium ; c'était une décoration plutôt qu'une force ; un objet d'ornement plutôt qu'un engin de puissance. Je ne soupçonnai le mot de l'énigme qu'en entrant dans les palais et dans les églises ; j'ai achevé de le trouver dans l'ouvrage de M. Rio.

La grande âme de l'antique Venise semble fixée sur la toile par ses illustres peintres, Bellini et les artistes de son école, Cima da Conegliano, Carpaccio, Baisaïti, Sebastiani, Catena, Giorgione, Pordecone, Palma, Titien lui-même, au moins dans la première phase de sa carrière ; Paul Véronèse, enfin. Cette âme à la fois religieuse et héroïque respire encore dans les chefs-d'œuvre qui décorent les églises, les édifices publics et les palais de l'ancienne reine de l'Adriatique : elle se trouve à l'étroit dans la Venise actuelle, qu'elle soit la sujette de l'Autriche ou une préfecture de l'Italie unitaire, et le passé, se levant dans sa foi et dans sa gloire, devient un supplice pour le présent.

C'est ce grand passé de Venise avec la double inspiration religieuse et patriotique qui éleva si haut le niveau de l'art dans la ville des doges, que M. Rio fait admirablement ressortir. Dans son bel ouvrage, je trouve un nouvel et puissant argument contre cet étrange sophisme qui veut rendre l'esthétique indépendante de la religion et de la morale, qui prétend prouver que les croyances et les idées d'un homme, c'est-à-dire le fond de son âme même, n'ont aucune influence sur son talent.

Ce n'est pas ainsi que raisonne M. Rio. Après avoir raconté comment Venise, vers le milieu du quatorzième siècle, eut à lutter contre deux ennemis terribles, la guerre et la peste, et comment elle sortit victorieuse de cette double épreuve, en s'appuyant sur deux auxiliaires immortels, la religion et le patriotisme, il attribue l'épanouissement admirable de l'art dans cette chrétienne et belliqueuse cité à l'effusion de ce double sentiment.

“Guariento, dit l'auteur, fut chargé de tracer sur les murs de la salle du grand conseil une série de compositions patriotiques et religieuses dont la principale devait être un monument de reconnaissance pour la patronne céleste à laquelle le peuple attribuait sa récente délivrance. Dans la partie supérieure était représenté le Christ posant une couronne d'or sur la tête de la Vierge, qu'entourait un brillant cortège de chérubins et de séraphins, et au-dessous étaient écrits ces quatre beaux vers du Dante :

L'amor che mosse già l'éterno Padre
 Per figlia aver di sua deità trina
 Costei che fu del Figlio suo poi Madre
 De l'universo qui la fa regina.

“C'est-à-dire que cette peinture était l'inauguration de la Vierge, comme reine de Venise; et pour que la pensée qui avait présidé à cette pieuse composition fût encore plus clairement exprimée, on y avait introduit comme symbole de la fraternité qui devait régner entre les citoyens, saint Antoine et saint Paul ermite, partageant le pain qu'un corbeau venait leur apporter dans leur solitude. Les autres parties de la salle étaient couvertes de tableaux historiques où étaient tracés les sièges et les batailles qui avaient procuré le plus de gloire aux armées de la république et dont il importait le plus de transmettre le souvenir à la postérité. Ainsi tout l'avenir de la peinture vénitienne était là; tout son cycle lui était tracé d'avance dans l'ordre de subordination suivant lequel il devait être rempli; c'est-à-dire l'élément religieux et mystique, planant au-dessus de l'élément social et patriotique; c'était comme une première prise de possession du domaine de l'art, c'était comme une grande pensée nationale traduite par un pinceau étranger.”

Etudiés à la lumière de cette explication, les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, qui remplaça bientôt celle de Guariento et des autres artistes venus de Trévise et de Padoue, s'expliquent. On comprend à quel foyer l'art a puisé cette chaleur qu'il a communiquée à tant de toiles qui font encore aujourd'hui l'objet de l'admiration. Ce foyer, éteint dans le présent, brûle et brille encore dans ces tableaux, glorieux témoins du passé. Faisons ici une importante remarque: ce n'était pas seulement un gouvernement qui, à Venise, donnait cette impulsion à l'art; il aurait été impuissant à communiquer aux artistes cette ardeur, cette verve, impuissant même à faire produire à la fois et à payer tant de chefs-d'œuvre. Il fallait que le cœur de tout un peuple battît sous le pinceau de ces grands artistes, et que la noble émulation de la riche et généreuse aristocratie de Venise, qui mettait son luxe dans l'art, et l'art dans la glorification de la religion et de la patrie, concourût à cet immense développement. Le génie du pinceau s'inspirait de la gloire de l'épée, et la foi de l'artiste, répondant à la foi d'une nation, enfantait des chefs-d'œuvre.

Malheureusement, une partie de ces chefs-d'œuvre est dispersée; la décadence de Venise n'a pu garder tous les tableaux qui étaient l'honneur de sa puissance. C'est ce qui donne un prix tout particulier au livre de M. Rio; il a poursuivi avec une persévérance infatigable dans toutes les grandes galeries de l'Europe les produits de l'école vénitienne, de sorte que le rapatriement de ces toiles disséminées, les unes ex.

France, les autres en Allemagne, beaucoup en Angleterre, quelques-unes en Russie, se fait dans cet ouvrage.

Je recommande particulièrement le chapitre consacré à Bellini et à son école, parce que les tableaux de cet ancien maître et de plusieurs de ses élèves sont rares à Venise; que l'Angleterre et la Prusse en possèdent un grand nombre; qu'il en est d'autres qui ont subi de désastreuses retouches et qu'on a gâtés sous prétexte de les restaurer et de les rajeunir. Bellini est un de ceux sur lesquels le caractère de l'homme laissa son empreinte le plus profondément gravée dans le talent de l'artiste.

Ses tableaux consacrés à peindre le Christ, sa bienheureuse Mère, les apôtres, les saints, les vierges, les martyrs, ont un cachet vraiment chrétien, parce que son âme est vraiment chrétienne. Il arrive quelquefois que son cœur éprouve le besoin d'épancher l'amour dont il est rempli pour le Christ. C'est ainsi qu'après avoir retracé en 1500 la légende d'après laquelle le pieux André Vendramini put seul retirer du canal un fragment de la vraie croix que la confrérie de Saint-Jean-l'Évangéliste y avait laissé tomber, en se rendant processionnellement à l'église de San-Lorenzo, il écrivit sur la toile cette touchante inscription :

Gentilis Bellinus pio sanctissimæ Crucis affectu lubens, fecit 1500.

Comme le fait observer M. Rio, la figure du vieux Bellini, dont la longue vie, consacrée par la piété et le travail, ne cessa point de s'élever vers un idéal de perfection, est imposante comme celle d'un patriarche. Ses tableaux religieux ont le caractère d'une prédication, et les portraits historiques qu'il peignit sont des hommages patriotiques rendus aux glorieux serviteurs de Venise, Léonard Loredan, l'Alviane, Jacomo Marcello, Marc Cornaro, tous ceux qui se sont illustrés en combattant pour Venise. Un grand nombre de ses élèves marchèrent sur ses traces.

“ On aura beau remonter bien haut dans l'histoire de l'art, s'écrie M. Rio avec un enthousiasme communicatif, à la fin de cette intéressante étude, jamais on ne trouvera une floraison si riche, alimentée par une sève si pure dans sa source et si expansive dans ses effets. Pour produire les merveilles que nous avons signalées et celles que nous signalerons encore, il a fallu autre chose que l'initiation traditionnelle dans les procédés techniques; il a fallu la triple vitalité qui forme la base de l'idéal dans l'homme : la vitalité des âmes par la foi, la vitalité des caractères par le patriotisme et les vertus militaires, la vitalité des imaginations par la poésie, et particulièrement par la poésie religieuse ou légendaire.

“ Or, il serait difficile de trouver dans l'histoire des peuples une période pendant laquelle ces conditions aient été mieux remplies qu'elles ne le furent par les Vénitiens pendant le demi-siècle dont nous parlons. L'astre approchait de son méridien, et quand il l'eut dépassé, la lumière était encore tellement resplendissante, qu'il eût été difficile à l'œil le plus perçant de découvrir des symptômes de décadence.”

Ce sont là de belles paroles, et des paroles justifiées par les faits. On verra, dans le livre de M. Rio, comment vint la décadence qui suit toute grandeur, comme l'ombre suit toute lumière ; la décadence de l'art chrétien d'abord, et ensuite la décadence de l'art héroïque ; décadence qui marcha d'un pas rapide quand Paul Véronèse, le dernier des grands hommes de l'école vénitienne, laissa tomber de sa main paralysée par la mort son pinceau triomphal. Tout ce que je veux ajouter, pour revenir à mon point de départ, c'est que, lorsqu'on a contemplé dans les églises, dans les palais, hélas ! et dans les collections les chefs-d'œuvre dédiés à la piété et à la gloire de l'ancienne Venise, et surtout qu'on a lu dans le beau livre de M. Rio, qui deviendra le guide de tous les visiteurs intelligents de Venise, cette histoire merveilleuse de religion, d'héroïsme, de poésie et de gloire, écrite par d'éloquents pinceaux, on comprend les tristesses et les révoltes intérieures de la Venise contemporaine.

Venise, passez-moi cette comparaison, ressemble à une femme sur laquelle les années ont passé en effaçant les grâces de la jeunesse et en creusant les rides du dernier âge, et qui aurait sans cesse sous les yeux son portrait de jeune fille peint avec la couronne de ses seize ans !

C'est ainsi que la Venise de nos jours, en retrouvant sur les parois de ses églises et de ses palais la Venise des Bellini, des Giorgione, des Pordenone, des Palma, des Titien, des Paul Véronèse, et aussi celle des Cornaro, des Barbarigo, des Loredan, de l'Alviane, de Jacomo Marcello, s'écrie : C'est moi !

Oui, c'était vous, Venise, mais ce n'est plus vous aujourd'hui, parce que, hélas ! vous n'êtes plus vous-même. Il ne dépend de personne, pas plus de vos nouveaux maîtres que des anciens, de faire de vos souvenirs des espérances, de l'Adriatique l'Océan, de Venise l'Angleterre ou les Etats-Unis.

Porter son propre deuil, pleurer à ses propres funérailles, avoir été et sentir que l'on n'est plus, c'est là une triste destinée. c'est la vôtre, ô Venise ! et le mirage des grandeurs du passé qui vous poursuit dans le présent ne saurait devenir l'avenir.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Depuis quelque temps une grave question se débat devant l'illustre assemblée. Nous avons aujourd'hui des documents suffisants pour pouvoir donner une idée de la première phase de la très-intéressante discussion qui est engagée.

A qui appartient la découverte de l'attraction universelle ? Est-ce bien à Newton, ainsi qu'on le croit communément ? Un éminent géomètre, M. Chasles, de l'Académie des sciences, pense qu'il faut en attribuer l'honneur à Pascal, et il en fournit la preuve. Des documents tous inédits ont été mis par M. Chasles sous les yeux de l'Académie. D'abord des lettres en très-grand nombre, de Pascal au jeune Newton, à Boyle, à Hobbes, à Huyghens, à madame Perrier, à Descartes, à Jacqueline Pascal, à Nicole, etc. ; des réponses qui ont été adressées par ces savants et ces littérateurs au grand géomètre français ; des centaines de pensées ou réflexions, une *Vie de sainte Catherine de Sienne* ; quantité de lettres de Newton adressées à diverses personnes, entre autres à madame Perrier, à Saint-Evremont, à Malebranche, à Fontenelle, etc., dans plusieurs desquelles Newton convient de ses anciennes relations avec Pascal.

Je choisis dans cette masse de documents une lettre de Pascal à Boyle. En voici le début :

Dans les mouvements célestes, la force agissant en raison directe des masses et en raison inverse du carré de la distance, suffit à tout et fournit des raisons pour expliquer toutes ces grandes révolutions qui animent l'univers . . . , etc.

Cette lettre est datée de 1652. L'idée de l'attraction était assurément dans bien des têtes à cette époque ; il ne s'agit pas ici d'une idée vague, mais bien des lois précises formulées nettement par Pascal. Or le livre des *Principes*, où Newton annonce les lois de l'attraction, date de 1687. La conclusion est facile à tirer.

Les documents de M. Chasles soulevèrent une véritable tempête. M. Duhamel prétendit qu'il était impossible à Pascal de démontrer les lois de l'attraction, puisqu'il ne connaissait pas tel théorème indispensable, — objection, disons le, sans valeur quand il s'agit de Pascal. M. Faye croit qu'il aurait fallu à Pascal certains procédés de calcul dont

Newton seul était en possession, — comme si Pascal n'avait pas étonné les plus illustres savants de son temps par "ses divinations" scientifiques. Du reste, M. Chasles répond que Pascal a possédé tous les éléments nécessaires pour conclure la loi de l'attraction, puisqu'il lui suffisait des lois de Kepler et de l'expression de la force centrifuge qu'il connaissait.

La vraie question à résoudre est donc celle qu'a soulevée M. Faugère et qui est relative à l'authenticité des documents que M. Chasles a en sa possession. Or, M. Faugère, qui a étudié pendant longtemps l'écriture de Pascal sur le manuscrit des *Pensées*, croit que ces documents sont l'œuvre d'un faussaire. L'Angleterre s'émeut à son tour : sir David Brewster écrit à l'Académie des sciences dont il est l'associé, que "jamais lettres n'ont été échangées entre Pascal et Newton." M. Duhamel revenant à la charge, s'associe aux observations de M. Brewster, prétend que les principaux travaux de Newton n'ont rien de commun avec ceux de Pascal, que Newton est présenté dans les documents de M. Chasles "sous un jour odieux," — M. Duhamel a-t-il oublié les procédés de Newton à l'égard de Descartes, de Leibnitz ? — et finalement conteste l'authenticité des manuscrits.

C'est alors qu'une commission est nommée ; elle ne décida rien... sinon qu'on prierait M. Faugère d'exposer ses raisons. MM. Regnault et Balard proposent d'expertiser par la chimie quelques-uns des documents ; et M. Chasles qui dans toute cette affaire a fait preuve d'un grand amour de la vérité, accepte avec empressement. La chimie n'a encore rien dit.

Quant à M. Faugère, il a déposé son rapport ; il l'appuie sur trois ordres de preuves : la vérification de l'écriture, les invraisemblances au point de vue de la science, l'examen du style. Il faut avouer, réplique M. Chasles, que votre faussaire est "un homme d'une bien grande modestie et humilité," et de beaucoup d'imagination, car il en faut beaucoup pour traiter tant de questions de mathématiques pures et appliquées avec des hommes tels que Descartes, Huyghens, Gasçendi, etc. Et puis M. Faugère ne doit pas ignorer que l'écriture de Pascal a changé au moins trois fois, que des encres de tous les siècles peuvent être aussi noires qu'une encre fraîche. Quant aux invraisemblances, elles n'existent que dans l'esprit de M. Faugère qui se trompe : 1o. quand il affirme que Pascal n'admettrait même pas comme démontré le mouvement de la terre, puisque, dans plusieurs de ses écrits, il a blâmé le tribunal de l'Inquisition condamnant Galilée ; 2o. lorsqu'il prétend que Pascal, à partir de 1654, ne regardait plus les travaux mathématiques qu'avec une sorte de dédain, oubliant que c'est quatre ans plus tard qu'il a composé son admirable traité des propriétés de la

Cycloïde. Enfin, quant au style, tous les gens de goût et de savoir jugeront ; M. Chasles se borne à cette réponse et publie de nouveaux manuscrits qui “seront, dit-il, jugés dignes tout à la fois de Pascal et de Descartes, et en tous cas qui pourront apporter quelques adoucissements dans les appréciations et le jugement de M. Faugère sur la nationalité de l'auteur.”

Voilà où en est cette discussion si importante pour l'histoire des sciences. Une chose nous frappe : M. Faugère prétend que tous ces manuscrits, en nombre si considérable, sont *de la même main*. Est-il possible à un seul homme de contrefaire l'écriture non-seulement de Pascal, mais de Newton, de Descartes, de Malebranche, de Mariotte, de La Bruyère, de Saint-Evremond, etc. ? Comment ce même homme a-t-il pu composer tant d'écrits et imaginer, entre des hommes si diversement illustres, des correspondances qui traitent de questions théologiques, philosophiques, scientifiques ? Comment expliquer cela ? M. Faugère ne le dit pas ; c'est pourtant ce qu'il eût fallu dire.

Une nouvelle escarmouche vient d'être engagée :

J'ai dit plus haut que l'Angleterre s'était émue de la question de priorité soulevée par les manuscrits de M. Chasles. Il est certain que si ces pièces sont authentiques, il faudra enlever à Newton un rayon de sa couronne. . .

Sir David Brewster revient à la charge : il a montré à des personnes très-compétentes, lord Portsmouth, lord Macclesfield, etc., les papiers que M. Chasles a eu la parfaite obligeance de lui communiquer, et “il a été reconnu, dit-il, qu'on était en présence d'un faux palpable.” Voici les preuves : “Sur les manuscrits de M. Chasles, le *d* est droit, tandis que sur les lettres authentiques il est rond ; l'*e* a la forme actuelle, et Newton l'écrivait comme un epsilon, etc.” Ce sont là de minces preuves, on en conviendra ; d'ailleurs, M. Chasles y a parfaitement répondu en montrant dans ses manuscrits des *epsilons*, des *d* ronds, etc.

M. R. Grant, le savant directeur de l'observatoire de Glasgow, fait une objection plus sérieuse : les nombres des masses et des densités des planètes que l'on trouve dans les prétendues notes de Pascal sont pris, dit-il, dans la troisième édition des *Principes* de Newton. Or, en 1727, il y avait cinquante-quatre ans que Pascal était mort !

L'objection paraît sans réplique : voici comment M. Chasles y répond : “Le prétendu falsificateur n'avait aucun besoin des nombres contenus dans la troisième édition des *Principes*, car il pouvait prendre à son gré et sans inconvénient des nombres plus ou moins approchants de ceux-là. C'est évidemment Newton qui, après s'être écarté en 1687 des nombres de Pascal, qu'il connaissait, y est revenu en 1727.”

Quoi qu'il en soit de cette réponse, nous nous étonnons avec M. Chasles que M. Grant soit venu déclarer que tous les documents de l'illustre géomètre sont des "impostures," car il n'en a vu aucun et "n'a fait prendre, paraît-il, aucune information."

Disons toutefois que M. Le Verrier trouve que la remarque de M. Grant "a une importance décisive;" cependant il ne veut pas affirmer que tous les documents attribués à Pascal manquent d'authenticité et il demande "une expertise par des hommes spéciaux qui pourraient jeter du jour sur cette question en faisant connaître s'il y aurait effectivement dans les pièces un triage à opérer."

Nous attendons la suite de cette discussion, qui sera sans doute reprise à l'Académie.

Journal des Villes et des Campagnes.

BIBLIOGRAPHIE.

La célèbre maison Benziger Brothers de New-York nous a fait remettre un charmant petit ouvrage intitulé "Rome and the Popes." Il est traduit de l'Allemand du Dr. Karl Brandes par le Rév. Wiseman, des Etats-Unis. Les catholiques liront ce livre avec beaucoup d'intérêt, eu égard surtout aux difficultés existantes entre le St. Siège et le parti révolutionnaire d'Italie. Ils ne pourront que s'y raffermir dans la croyance divine que la cause de l'Eglise est entre les mains du Tout Puissant. L'auteur y démontre avec avantage l'union essentielle et inséparable qui doit exister entre les pouvoirs temporel et spirituel—ce n'est pas, cependant, un ouvrage théologique, car l'histoire et la politique s'y rencontrent très souvent en traitant la question romaine. "Rome and the Popes" est un petit volume précieux qui, dans ses quelques pages bien écrites et bien pensées, nous met sous les yeux toute l'histoire de l'Eglise depuis son origine jusqu'à nos jours. Le prix en est de \$1 25, argent américain.

La même maison nous a aussi envoyé une Bible illustrée, ou récits de l'Ancien et du Nouveau Testament à l'usage de la jeunesse, ainsi que l'Almanach de Notre-Dame des Ermites. Quant à la Bible illustrée, c'est à notre avis un des plus jolis livres, de même qu'un des plus utiles, que l'on puisse mettre entre les mains des enfants. Comme le disait un savant prélat "L'enseignement de l'histoire sainte est un des premiers éléments de l'éducation chrétienne," et on peut dire que

plus on étudiera l'histoire sainte, plus on aimera la religion elle-même. Ce livre est orné de près de 200 vignettes toutes plus gracieuses les unes que les autres; elles charmeront, nous n'en doutons pas, les jeunes lecteurs qui feuilletteraient ses pages instructives. Prix 60 cents.

L'Almanach de Notre-Dame des Ermites a été pour nous une véritable curiosité. Il a été imprimé à Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, en Suisse, et contient tout ce qu'un Almanach peut contenir. Sans parler de la prédiction du beau et mauvais temps, qui est toujours de l'essence de l'Almanach, il contient un grand nombre de traits et légendes et des gravures en bois qui sont excellentes.—Il se vend à la librairie des MM. Benziger Brothers, \$1.50 la douzaine ou 20c chaque.

Les éditeurs de l'*Ave Maria*, cette petite revue si suave publiée en l'honneur de Marie, nous ont fait le plaisir de nous envoyer leur Almanach qui, de même que celui de l'année dernière, contient, à part d'un calendrier complet de tous les jours et fêtes de l'année, des articles gracieux tous écrits pour honorer la sainte Mère de Dieu. C'est bien une idée digne d'un enfant de Marie que de mettre ainsi à côté des jours de chaque mois des louanges en l'honneur de sa mère, louanges que l'on ne peut s'empêcher que de répéter en feuilletant les pages de l'Almanach. Nos remerciements aux pieux Éditeurs.

Les MM. Sadlier, de New-York, viennent de publier leur "Catholic Directory, Almanach and Ordo," pour 1868—c'est un livre précieux, le seul, croyons-nous, qui soit publié dans toute l'Amérique. Il donne la liste et le nom de tous les collèges et institutions catholiques dans l'Amérique du Nord—le nom de tous les diocèses, des évêques et des prêtres qui les composent, y compris tous les diocèses du Domaine du Canada. Il a dû coûter beaucoup de recherche et de travail et il semble contenir des retours fidèles de chaque Province ecclésiastique. Nous aurions aimé y voir toutefois une histoire succincte de la religion aux Etats-Unis, de ses progrès pendant l'année écoulée, un recensement général et aussi complet que possible du nombre de catholiques dans chaque diocèse ou province ecclésiastique, et beaucoup d'autres détails qui concernent la religion et qui trouvent naturellement leur place dans un livre comme celui-ci.—Ces livres deviennent un livre de référence et ils acquièrent par là une importance plus considérable. Prix 75c.

* * * Les qualités destinées à servir au bonheur des autres restent trop souvent oisives et concentrées en elles-mêmes; c'est comme une lettre charmante qui n'a point été envoyée.

* * * Le mot de malheur est comme l'honnête homme: il tient tout ce qu'il promet.